APR 5 1921

28e Année . No 4 15 Février 1921

GENERAL LIBRARY
APR - 5 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Robert de Traz.	*Le Réprouvé*.	673
Frédéric Masson. . . .	*Marie-Louise et ses Carnets de Voyage.* — II. . .	701
Maurice Muret.	*Guillaume II dans le Rôle d'Hamlet*.	742
Capitaine Brulé. . . .	*La Conférence aéronautique de Londres*.	756
V. Blasco-Ibañez. . . .	*Les Ennemis de la Femme* (2e partie).	780
M. Baumont.	*L'Église évangélique et l'Allemagne républicaine*. .	827
Gonzague Truc.	*Études et Portraits : Madame de Maintenon*. . .	844
L. Hersch.	*Situation sociale et Dépopulation*..	866
Henry Bidou.	*Parmi les Livres*.	882

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE FRANCE CONTEMPORAINE

publiée sous la direction d'Ernest Lavisse.

La publication de cette grande œuvre poursuit son cours. Après le volume de M. Ph. Sagnac, qui est un guide excellent, méthodique et sûr dans l'étude des premiers temps de la Révolution, voici, avec les deux volumes de M. G. Pariset, l'époque tragique de l'âge révolutionnaire, la Convention, puis le Directoire, le Consulat, l'Empire. La richesse et la densité de la matière historique que contiennent ces 900 pages, la précision vivante et la nouveauté pittoresque ou expressive des détails attestent, chez l'historien, un immense labeur et un immense savoir. Mais ce qui frappera plus encore, c'est la puissance et la vigueur de la composition et de l'organisation, la solidité de la trame historique, l'allure vivante et rapide d'un exposé où l intérêt ne faiblit à aucun moment, la saveur dramatique ou spirituelle de l'expression, le relief hardi avec lequel jaillissent les personnages et les événements. Il est douteux que l'année du centenaire mette au jour un Napoléon plus vrai, plus exact, plus vivant, plus réel que celui que M. Pariset a dessiné en traits vigoureux et justes.

LA CONSTITUTION ALLEMANDE DU 11 AVRIL 1919

par René Brunet.

L'auteur, professeur de droit constitutionnel, a été après la guerre conseiller juridique à l'ambassade de France à Berlin. Aussi ne s'est-il pas contenté de décrire les rouages que prévoit la nouvelle Constitution de l'Empire ; mais il montre à la suite de quels conflits, sous l'empire de quelles nécessités telles ou telles solutions l'ont emporté. Il étudie également les dispositions économiques et sociales si intéressantes de ce texte, qui consacre le double principe de la participation des ouvriers à la gestion des entreprises, et de la nationalisation des industries les plus importantes, et il indique comment ces dispositions vont passer dans la législation positive.

LA C. T. I.
SON HISTOIRE, SES PRINCIPES, SES RÈGLEMENTS

par José Germain.

Il n'est pas besoin d'expliquer ces initiales : on sait que la « Confédération des Travailleurs Intellectuels » constitue déjà un organisme puissant, dont la raison d'être est la nécessité où se trouvent les ouvriers de la pensée d'obtenir par l'action collective ce que jusqu'à présent leur individualisme excessif ne leur a pas permis d'atteindre, des rémunérations correspondant à leur travail, à leur valeur. M. J. Germain, un des promoteurs de ce mouvement, en retrace en ce livre les origines ; il dégage les principes, précise les règlements, fournit toute la documentation utile. Les intéressés rouveront là un programme, un guide.

ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE

par Vivien de Saint-Martin et F. Schrader.

Quarante années d'explorations, d'enquêtes, d'élaborations patientes, d études méthodiques et sûres ont renouvelé pour nous la face physique de la terre, ont rendu systématique et clair ce qui était obscur et disjoint, ont comblé d immenses lacunes et complété, à peu de choses près, notre connaissance du globe. La guerre et la paix qui a succédé à la guerre ont bouleversé la figure politique traditionnelle de l'Europe, et d une bonne partie de la terre. Le grand Atlas dont, après de longues années d'une laborieuse préparation, les premières feuilles viennent de paraître, met sous nos yeux la nouvelle physionomie politique du monde, en même temps qu il nous donne comme une encyclopédie vivante des connaissances certaines acquises par le magnifique progrès de la science géographique. Le nom de M. F. Schrader nous est un sûr garant du soin critique avec lequel ont été mises à l'épreuve les connaissances que l'on peut tenir aujourd hui pour certaines. Ceux-là mêmes qui ne sont pas géographes sentiront, sous la délicatesse discrète et pleine de mesure et de goût de l exécution, la sûreté d une méthode savante et vraiment philosophique, riche d une longue expérience. L'œuvre achevée sera un monument de la science française et du goût français.

LES PRÉLIMINAIRES DE VERDUN

par le Lieutenant-Colonel de Thomasson.

Plusieurs écrivains se sont donné pour tâche de raconter jour par jour et presque heure par heure le long drame de Verdun, et leurs œuvres ont magnifiquement exalté l'héroïsme et l'énergie du soldat de France. Tout en s'associant à l'hommage qu'ils rendent aux combattants, le lieutenant-colonel de Thomasson estime qu'il faut leur rendre cet hommage en connaissance de cause : il prend donc l'histoire de Verdun à l'époque où le haut commandement renonce au système des forteresses fermées avec lignes de résistance concentriques autour du noyau central, pour adopter le système des régions fortifiées qui, englobées dans les travaux du front, sont, comme ces mêmes travaux, organisées en lignes de défense parallèles, la fortification permanente ne servant plus qu'à fournir des points d'appui sans valeur spéciale par eux-mêmes. C'est cette conception de la région fortifiée qui amena les hésitations des premiers jours de la bataille. Le lieutenant-colonel de Thomasson le montre de façon évidente, et il admet que cette conception, la seule juste au point de vue stratégique, ne tenait pas assez compte des éléments moraux. De là naît un véritable drame qui nous est conté avec la clarté et la vigueur qui caractérisent le talent de l'auteur.

LE RÉPROUVÉ

Ce fut mon père qui prononça pour la première fois son nom devant moi. J'avais douze ans. Je me rappelle la scène, au salon, devant le meuble italien à tiroirs que je possède aujourd'hui, et où l'on serrait de l'argent et des papiers de valeur. Mon père, à cette époque, passait par des soucis dont je devinais l'importance. Pour rendre service à un ami, il avait — je l'ai su depuis — placé des fonds dans une affaire qui venait de finir en désastre. Or nous n'étions pas riches. Cependant, si mon père souffrait d'être obligé désormais avec les siens à une économie plus rigoureuse, il était surtout bouleversé de découvrir que son ami l'avait trompé. De cette expérience funeste lui était venue une modestie qu'il imprimait à sa conversation et jusqu'à son attitude. Quelle gêne de pressentir, ignorant ses motifs, cette humiliation ! Les enfants, plongés dans leur incomparable univers, ne saisissent des événements qui se passent au-dessus d'eux, que le contre-coup, et participent à la vie des grandes personnes sans la concevoir.

— Oui, — répéta mon père, — c'est une lettre de Malrose.

Il regardait ma mère qui ne répondit pas. Dans le ménage, elle était la plus autoritaire des deux. Elle ne se bornait pas à diriger, et fort bien, la maison; elle conseillait l'incertitude de son mari, le poussait aux démarches utiles. L'argent englouti

dans le récent fiasco avait été prêté à son insu. Elle ne s'était pas plainte de cette imprudence ; ma mère avait trop de hauteur dans le caractère pour récriminer. Mais elle trahissait maintenant, à l'égard de mon père, une constante appréhension. En ce moment elle ne lui disait rien parce qu'elle redoutait sans doute qu'une catastrophe nouvelle sortît de ses paroles.

— Mon cousin, — reprit mon père avec un certain effort, — nous demande l'hospitalité pour quelques jours.

Je levai la tête de dessus mes soldats de plomb. Qui était ce cousin Malrose, imprévu, qui voulait habiter chez nous? Nous connaissions si peu de monde que ce problème m'intéressa. D'autant que ma mère semblait tout à coup inquiète.

Mon père attendit un peu, espérant sans doute la grâce d'une réponse, puis, comme rien ne venait, d'une voix plus faible :

— Qu'en penses-tu? — demanda-t-il.

— Tu vas lui écrire qu'il nous est impossib e de le recevoir.

Bon, l'affaire était terminée par cette phrase nette et, une fois de plus, mon père plierait les épaules. Je me mis à ranger mes soldats dans leur boîte. Mais, contre toute attente, mon père, la voix soudain raffermie, répliqua :

— Je ne suis pas de ton avis. La question mérite d'être discutée.

Plus tard, j'ai souvent observé que, si défiant de lui-même, si docile aux suggestions des personnes qu'il respectait, mon père était capable, lorsque certains principes entraient en jeu, d'une intransigeance d'autant plus résolue qu'elle se manifestait plus rarement. Ainsi il était patriote avec une ferveur cornélienne ; l'amitié, à ses yeux, méritait tous les sacrifices ; et il poussait le culte de la famille à un degré invraisemblable. Sur ces trois sujets, ma mère ne pouvait le faire reculer d'un pas.

— La lettre est catégorique et il attend d'être vite renseigné.

— Pourquoi cette hâte tout à coup? Voilà huit ans que nous ne l'avons vu, huit ans qu'il n'a pas jugé bon de te donner signe de vie...

Ma mère connaissait donc ce mystérieux Malrose? Comme elle avait l'air courroucé ! Elle recommença :

— Il s'adresse à toi parce qu'il compte sur ta bonté. Mais tu sais bien que ni ton frère, ni ta sœur ne voudraient...

— Mon frère est malade, ma sœur est dans le Midi...

— Ah! pardon, — fit ma mère avec violence. — Ta sœur ne le recevrait chez elle sous aucun prétexte.

Mon père baissa la tête ; il admettait la valeur de l'argument, mais il ne pouvait renoncer à un projet qu'il estimait juste. Avec le brusque courage des timides, il se jeta à une nouvelle attaque :

— Je regrette de te contredire. Malrose m'avoue que sa position est précaire ; il me demande, pour peu de jours seulement, un abri, un réconfort. Il voudrait faire ici quelques démarches, dont il espère des résultats utiles. Ah ! je sais bien ce qu'on peut lui reprocher, ce que je lui reproche moi-même, mais il m'est impossible de me montrer impitoyable. Sa lettre est touchante de sincérité.

Devant un geste de son interlocutrice, il voulut lui faire lire le papier qu'il tenait : ma mère le refusa, puis, d'un ton plus indulgent, ou peut-être ironique, elle murmura :

— Je le sais d'avance : les lettres qu'on t'écrit sont toujours sincères.

— Il ne sera pas dit qu'un membre de ma famille aura fait en vain appel à moi.

— Mais où voudrais-tu même le loger?

Nous habitions alors, dans la banlieue, une maison simple, à un étage, entourée d'un jardin. Les pièces étaient petites, peu nombreuses et encombrées. Mon père, que les difficultés pratiques rendaient toujours craintif, et qui voulait s'assurer de la bonne grâce de sa femme, essaya une concession :

— C'est vrai, nous n'avons pas beaucoup de place. Eh bien, si je disais à Malrose de descendre à l'hôtel et de venir prendre ses repas ici?

— L'hôtel coûte cher, et puisque sa position est difficile...

— Je pourrais, — dit naïvement mon père, — lui prêter une petite somme...

— Ah ! non, — s'écria ma mère avec vivacité, — pas cela. Tiens, je me charge de tout, je l'accueillerai, je le logerai, je te promets qu'il ne manquera de rien. Mais ne lui prête pas d'argent.

Mes soldats étaient tous rangés dans leur boîte. J'appuyai sur le couvercle pour l'enfoncer, et je proposai :

— On pourrait mettre ce monsieur dans la chambre de débarras.

Mes parents s'aperçurent alors de ma présence. Ma mère tressaillit et jeta un regard de reproche à mon père qui haussa les épaules. Puis, croyant me distraire, elle affecta un sourire indulgent et me dit :

— N'as-tu pas des leçons à apprendre, Gilbert? Va donc t'y mettre.

Je fis semblant de prendre le change, non par hypocrisie, mais par complaisance. Il règne entre parents et enfants des malentendus dont chaque parti croit que l'autre est dupe. Cet entretien m'avait étonné, mais je ne demandais pas à le poursuivre. Que de fois j'avais soupiré de ces conversations de grandes personnes qui m'apparaissaient si vaines, si obscures et, pour les qualifier d'un mot, si puériles ! J'en retirais une sorte de très léger dédain pour mes parents et leurs amis, capables de parler si longtemps pour ne rien dire que je puisse comprendre, incapables en revanche de comprendre ce qui m'occupait passionnément. Ce Malrose, que je ne me représentais pas, n'existait pas.

Pourtant, le lendemain, j'entendis parler de lui de nouveau.

— En somme, — demandait mon père, — est-ce que Gilbert devra l'appeler « mon oncle » ou « mon cousin » ?

— Cousin, cousin, naturellement ! — s'écria ma mère comme si elle pensait, en éloignant l'importance de la parenté, m'éloigner moi-même de l'inconnu.

Je me dis alors que si je devais le traiter comme le fils de ma tante — celle qui était dans le Midi — Malrose devait être presque de mon âge, et que j'allais ainsi bénéficier d'un compagnon pour mes jeux. Je n'osai poser la question, mon espoir me suffisait, et j'attendis son arrivée.

*
* *

A la fin de la semaine, entrant au salon, j'entendis ma mère qui disait à un visiteur :

— Voici Gilbert.

Et à moi :

— Dis bonjour à ton cousin.

Je m'approchai avec lenteur, car j'ai la timidité paternelle. M. Malrose, qui était ce que j'appelais un vieux monsieur et qui avait peut-être une quarantaine d'années, tourna vers moi une tête petite, plantée sur un long corps anguleux. Je vis d'abord des sourcils touffus et hérissés, l'arête d'un nez maigre. Puis, sous les sourcils, je découvris des prunelles attentives, dont le regard insistant me guettait. Ce premier abord me fut très désagréable. Je ne prononçai aucune parole, tandis qu'il faisait :

— Bonjour, Gilbert.

Sa voix, étrange et voilée, me surprit : je n'en avais jamais entendu de pareille. Sa main s'empara de la mienne, l'agrippa comme une serre d'oiseau, et m'attira. Je me tournai vers ma mère ; il me ramena face à lui, me dévisagea encore une fois de son œil bizarre, puis il me lâcha. Cet instant de ma présentation, qui me laissait tout effrayé, avait été fort court, et mon père, debout devant la cheminée, continua la conversation là où mon entrée l'avait suspendue.

— En somme, — disait-il, — vous avez fait un bien beau voyage.

— Assurément, — répondit M. Malrose, — je suis revenu de loin en attendant d'y retourner. Et l'Europe me paraît un endroit très petit où tant de choses vous gênent!

— Sans doute, — fit mon père sur un ton, cette fois, très réservé.

Il y eut un silence. Ma mère, auprès de laquelle je m'étais réfugié, se taisait. L'étranger, avec l'aisance d'un homme qui en a vu bien d'autres, ne s'offusqua pas de cette froideur. Ses sourcils masquaient ses prunelles ; je ne voyais que ce long nez aigu et ces mains maigres et crispées posées comme deux araignées sur ses genoux.

Mon père, après avoir toussé d'un air malheureux, finit par demander :

— Voulez-vous que je vous installe dans votre chambre?

— Volontiers.

On se leva. M. Malrose apparut très grand et très cambré; il portait de vieux vêtement mais qui lui conservaient, malgré

leur fatigue, une silhouette cavalière. Il s'inclina, puis suivit mon père dans le vestibule. Alors mon oppression disparut, et jetant mes bras au cou de ma mère, je m'écriai :

— Oh ! pourquoi papa a-t-il invité ce vieux cousin? Quel dommage !

Et maman, sans rien dire, me caressa les cheveux.

*
* *

On ne l'installa pas dans la chambre de débarras, ainsi que je l'avais proposé, mais bien dans la mienne, d'où je dus déménager dans une mansarde. Mes quelques livres, — dont *l'Ile au Trésor*, — ma chaise basse, mes trois gravures en couleur, tout fut pour l'étranger. Il ne parut pas se douter de ma privation, ce qui m'irrita. Et j'en voulus à mon père et à ma mère de m'avoir sacrifié.

D'ailleurs, je sentis bien vite que la présence de ce parent dont je n'avais jamais entendu parler faussait tout le mécanisme de notre existence. La conversation manquait désormais d'abandon, les phrases s'arrêtaient, ou soudain reprenaient avec une vitesse incompréhensible. Je n'osais pas considérer en face cet étrange visage; mais seulement de côté, et sans qu'il s'en doutât. Je me repaissais à la dérobée de cette laideur. Ou plutôt, j'admettais qu'il était moins vilain que différent de tout ce que je connaissais. Et il m'intriguait si fort que je ne me lassais pas de l'épier. Cependant, quand il m'adressait la parole, je frémissais d'inquiétude. Pour rien au monde, je ne serais demeuré tête à tête avec lui.

A douze ans, votre philosophie expérimentale vous engage à subir les volontés des parents comme les campagnards acceptent le soleil ou l'orage. Mais parfois, sous l'empire d'un désir ou d'une crainte, on tente de se concilier les puissances supérieures. On s'efforce, par des séductions ou des promesses, d'incliner vers soi leur bienveillance. C'est ainsi qu'interprétant les signes, peut-être au gré de mes vœux, je crus démêler que si mon père protégeait Malrose, ma mère lui opposait des mines froides, des réponses brèves, et, dans son attitude, je ne sais quoi de désapprobateur. Je ne songeai pas à l'interroger ; elle ne se serait pas compromise avec moi. Il me fallait plutôt

alimenter sa mauvaise humeur sans qu'elle devinât mon arrière-pensée. N'ignorant pas la solidarité des grandes personnes, je savais bien que si je réveillais l'esprit de corps qui les unit, ma mère prendrait tout de suite la défense de ce cousin détesté.

C'est ainsi qu'étant rentré dans mon ex-chambre, un matin que Malrose était sorti, pour y prendre *l'Ile au Trésor*, je la trouvai remplie d'une fumée subtile et odorante. Sur la table, dans une coupe d'onyx rapportée l'été précédent d'Andermatt, s'accumulaient des bouts de cigarettes mêlés à une couche épaisse de cendres. Je fus indigné qu'il traitât ainsi mon objet le plus précieux. Et je revins en courant conter à ma mère :

— Si tu savais, il fume dans ma chambre à coucher!

Ma mère ne répondit pas. J'ajoutai :

— Et puis, il jette les allumettes par terre. Il y en a partout...

— Va jouer, mon petit, va.

J'allai jouer, feignant d'être docile alors que j'étais surtout calculateur. A la fois égoïste et débile, j'avais, comme la plupart des enfants, appris de bonne heure à composer en silence avec les difficultés pour mieux les vaincre. L'après-midi, rôdant à la cuisine, j'entendis se plaindre la bonne qui était en train de raccommoder.

— Regardez donc, Sophie, quel linge !

Elle tenait à la main une chemise de Malrose, très fine, très délicate, mais usée et dont le tissu trop lâche laissait voir par places des trous qu'elle reprisait avec du gros fil. Sophie s'approcha :

— Misère ! — fit-elle. — Et ça veut être des maîtres !

Glissé entre les deux femmes qui ne faisaient pas attention à moi, je me délectais. La bonne reprit :

— Dieu sait d'où ça vient. Ça tombe de la lune, avec de drôles de manières, c'est pauvre comme Job, et prétentieux, et incommode. Allons, bon, voilà qu'on sonne à la porte.

Et plus tard, m'accoudant au fauteuil de ma mère assise et qui lisait, je murmurai :

— Maman, tu sais, le cousin Malrose, il est pauvre, mais pauvre...

— Laisse-moi.

— Pauvre comme Job !

Je prenais cette comparaison pour une injure, et je la détachai à mi-voix afin d'impressionner ma mère. Peut-être bien qu'à la suite de cette révélation on le mettrait à la porte et que je rentrerais chez moi. Ma mère posa son livre et me demanda :

— Pourquoi dis-tu cela?

Je ne voulus pas trahir mon information. Je profitais trop de l'hostilité latente qui règne entre les maîtres et les domestiques et qui me permettait d'apprendre par surprise tantôt sur l'un des camps, tantôt sur l'autre, d'amusants secrets, pour risquer de devenir suspect à la cuisine. Je mentis :

— Figure-toi : j'ai vu dans sa chambre qu'il avait des chemises tout abîmées.

On me grondait si fort quand je déchirais quoi que ce fût qu'une telle inculpation me sembla définitive. Mais ma mère prit un air attristé, et m'expliqua que la pauvreté n'était pas coupable, que le cousin Malrose avait eu des difficultés dans la vie et qu'il était très vilain d'espionner ses hôtes.

— Nous-mêmes, non plus, — ajouta-t-elle, — nous ne sommes pas riches, et ton pauvre père se donne bien de la peine pour gagner notre vie.

J'écartai ces considérations et, baissant la tête, je murmurai :

— Je n'aime pas le cousin Malrose.

Ma mère sourit un peu, sans se rendre compte que j'avais relevé les yeux et que je l'observais. Elle dit que je devais aimer tous les amis de mon père, puis elle voulut me renvoyer à mes jeux, pensant avoir rempli son devoir d'éducatrice. Je pressentis que je pouvais obtenir davantage, et j'insistai :

— Est-ce qu'il te fait peur?

— Comment, peur?

Cette fois, j'avais frappé juste : ma mère parut inquiète comme si j'avais éveillé une préoccupation profonde. Ce fut à elle de me questionner :

— Pourquoi as-tu peur de lui?

Alors je revis Malrose, son visage glabre et creusé qui se tordait parfois brusquement en une crispation de la bouche

prête à mordre. Et, heureux de lui nuire en dénonçant ces détails affreux, je dis :

— N'as-tu pas vu, quand il fait cette grimace, en montrant ses dents ?

— Ah ! mais c'est involontaire. C'est un tic.

— Un tic?

— Oui, un mouvement nerveux. Il ne pense pas à ce qu'il fait, il suit son idée et, sans s'en apercevoir, il grimace. Ce n'est rien, rassure-toi.

L'explication me stupéfia. Comment, on m'interdisait avec sévérité de faire des grimaces, et à lui c'était permis? Jaloux de cette injustice, je me demandai soudain si, plus tard, je pourrais à mon tour faire ce qui était défendu. Ma mère avait repris son livre qui l'intéressait plus que mes questions. Mais ses paroles imprudentes m'ouvraient des perspectives. Et puis, à quoi donc Malrose pouvait-il penser de si attrayant, quelle était cette « idée » qui l'absorbait au point de ne plus savoir ce qu'il faisait?

— Maman, — fis-je, — à quoi pense-t-il?

Ma mère m'écarta sans répondre. Elle me jugeait superficiel et distrait parce qu'elle n'apercevait pas le lien de mes réflexions. Nous n'avions pas la même logique. Mon père et elle me croyaient bête.

*
* *

Quelque temps passa, le cousin Malrose ne s'en allait pas. Je l'observai parfois, à table ou enfoncé dans le meilleur fauteuil du salon, qui tombait dans des silences gênants : son œil devenait vitreux, et je voyais, avec un mélange de méfiance et de dégoût, apparaître sur sa face le rictus défendu, la révélation involontaire qu'il songeait à autre chose. Un jour, je le trouvai devant le feu, seul et absorbé. Et comme il ne s'était pas aperçu de ma présence, je m'enhardis, je m'approchai. Puis, ne pouvant retenir ma curiosité et mon agacement, je murmurai, de tout près :

— A quoi pensez-vous?

Il tressaillit, tourna la tête, et vit que ce n'était que moi. Alors il se mit à ricaner, et un peu de sang affleura ses

pommettes. Troublé par mon audace, j'allais fuir sans attendre de réponse quand il étendit son long bras, me prit à l'épaule et m'obligea à me rapprocher. De nouveau je frémis sous l'étreinte physique de cet homme. Pourtant son visage n'avait pas l'air méchant : les gros sourcils, levés, laissaient voir des yeux rieurs.

— Je pensais, — fit-il, — à des choses que tu ignoreras encore pendant quelques années, si jamais tu les connais.

Je sentis le vague dédain de ses paroles, et, un peu rassuré, j'insistai :

— Quoi donc?

— Ho, petit garçon bien élevé, ce n'est pas moi qui ferai ton éducation.

Cette fois le dédain était si net que je m'écriai, presque malgré moi, indigné, et afin de dédaigner à mon tour :

— Oui, je suis un petit garçon bien élevé. Je sais faire des grimaces aussi bien que vous, mais c'est défendu, et je ne désobéis pas, moi.

Et je voulus m'échapper de sa serre étroite. Mais il me retint, comme si ma colère lui plaisait. J'éprouvais véritablement de la haine. Quoi, cet intrus, « pauvre comme Job », la bonne l'avait dit, et qui jetait des allumettes partout dans ma chambre, voulait me railler, moi, le fils de la maison, et avec moi, mes bonnes manières si péniblement apprises. C'était trop fort. Un tel sarcasme me révoltait. Mais j'avoue que j'en souffrais aussi : Malrose m'excluait de sa confidence, il me mettait en dehors d'un cercle mystérieux dont il occupait le centre et où il ne me jugeait pas digne de pénétrer. Je m'aperçus qu'en le détestant, je m'intéressais à lui, et que mon amour-propre était le complice de ma curiosité.

Les dents jointes, je lui dis :

— Vous me faites mal.

— Douillet, alors?

Exaspéré, je m'écriai :

— Serrez plus fort : vous verrez que je ne crierai pas.

Il me lâcha. Je ne profitai pas de ma liberté. Je voulais lui faire mal à mon tour, et je ne savais pas comment. Comptant que mon intuition enfantine m'indiquerait le point sensible, je lançai une flèche au hasard :

— C'est maman qui me dit d'être sage. C'est elle qui dit que tout le monde doit obéir.

J'ignorais où ma flèche était tombée, mais bien sûr elle avait touché quelque chose.

— Ah ! ta mère, — fit-il. — Eh bien, elle a raison, mon petit bonhomme. Toi aussi. Et tu es tout à fait le fils de tes parents.

J'osai, pour le regarder, jouer une expression d'innocence et d'étonnement. Alors il crispa sa bouche en une si terrible grimace que je demeurai ahuri. Ma mère entra, et j'en profitai pour gagner le coin du salon où étaient mes soldats. De loin, j'observai les deux personnages en présence ; ils étaient compassés ; Malrose d'une extrême et presque excessive courtoisie, ma mère sévère, et l'un et l'autre se contredisant toujours comme par système.

Le premier, il laissa tomber cet entretien d'une banalité si froide et s'approcha de moi. Je n'étais pas très gâté en fait de jouets, et mes soldats de plomb, dévernis et parfois infirmes, appartenaient à des armées et à des époques bien différentes. Mais je les aimais, surtout deux nègres, vestiges d'une ancienne boîte, et les meilleurs de mes compagnons. Il les prit dans sa main sèche pour les examiner.

— Ce sont des nègres, — lui expliquai-je avec politesse.

— Sais-tu, — répondit-il, — que j'en ai vu de vivants?

— Des vrais?

— Certes, des vrais.

— Et beaucoup ?

— Sans doute. J'ai longtemps chassé avec eux. Je me suis même battu contre eux.

— Battu? Avec des fusils?

— Mais oui. Tiens, regarde : une ancienne blessure faite avec une sagaie.

Il releva sa manche, et me montra au-dessus du poignet une cicatrice blanchâtre. J'avais les yeux hors de la tête. Ce mot de *sagaie* m'enthousiasma. Ainsi les histoires de mes livres, cet homme les avait vécues ! Je respirai profondément, puis, pour ajouter à ma joie, je lui demandai, un peu défiant encore :

— Et les Indiens, vous les connaissez?

— Ah ! non, — fit-il en riant, — pas les Indiens. Mais les Chinois, ce qui est mieux. Des hommes jaunes, figure-toi, qui sont doux comme des femmes, savants et cruels.

Ma mère l'interrompit avec une fausse aisance :

— Vous allez lui monter l'imagination.

— Oh ! je ne lui apprendrai pas à fumer l'opium.

— Dites, dites, — m'écriai-je.

— Voyons, Gilbert, n'ennuie pas ton cousin.

Mon père entra, fatigué par son bureau, agitant un journal du soir, et tous trois se mirent à parler de choses inutiles. Comme mon père était différent de Malrose, — avec ses cheveux grisonnants, sa mine découragée, son corps lourd et trapu ! Et l'autre était mince, fier, mystérieux.

***

Cette animosité latente qui opposait ma mère et mon cousin, je l'apercevais toujours davantage, peut-être parce que l'un et l'autre la dissimulaient de moins en moins. Parfois Malrose causait avec mon père, qu'il dominait de la tête, et il semblait rajeuni par une gaieté nerveuse qui faisait scintiller sa sombre figure. Nous entrions, ma mère et moi, et au bout de quelques secondes il s'éteignait. Il se bornait à répondre en phrases courtes auxquelles il ne tenait pas, qu'il éparpillait avec lassitude. Ma mère, de son côté, n'abondait jamais dans son sens ; elle s'arrangeait pour couper ses histoires quand mon père, toujours bonhomme, l'avait décidé à un récit. Elle ne voulait pas que le passé de Malrose s'introduisît chez nous. Ce héros contesté était là, soit, elle avait dû y consentir ; mais il lui fallait franchir tout seul, et désarmé, le seuil de la maison. Elle lui imposait de n'être qu'un hôte provisoire : ensuite il s'en irait et on l'oublierait. Il fallait déjà se préparer à l'oublier. En attendant, ma mère voulait l'isoler, le garrotter, le bâillonner, le tuer, peut-être. Elle aurait repoussé avec horreur l'acte physique qu'expriment ces verbes : elle les appliquait dans leur signification morale.

J'aurais dû suivre avec joie son effort continu, dissimulé sous un miminum de politesse, pour jeter l'intrus dehors.

Mais je ne le devinai clairement qu'en devenant moi-même moins acharné. Et aussi, retrouvant dans l'attitude désobligeante de ma mère quelque chose — oh ! bien vague — qui ressemblait à la désapprobation qu'elle témoignait à mes sottises, j'en vins à penser que le cousin Malrose avait peut-être sur la conscience un tort pareil aux miens. Avait-il commis quelque sottise? Il ne cessait pas d'être étrange, au contraire, mais je le rapprochais de moi. D'ailleurs, seul — bien qu'en passant — il avait manifesté à l'égard de mes jeux l'intérêt plein de gravité, l'intérêt professionnel, si j'ose dire, qu'ils méritaient. Étions-nous donc faits pour nous entendre ? J'avais, comme tous ceux de mon âge, trop souffert de l'indulgence superficielle et hautaine des grandes personnes pour ne pas savoir gré à cet être qui prenait au sérieux mes lectures et mes soldats.

Je cessai donc de rapporter à ma mère les calomnies que je ramassais à la cuisine, soucieux de ne pas nuire à cet inconnu encore inquiétant mais susceptible de devenir un allié éventuel. Et puis j'étais frappé de voir que mon père n'avait pas du tout avec Malrose la même attitude que ma mère. Déjà j'avais noté au passage quelques discussions entre mes parents, mais fugaces : en dehors de quoi je les sentais unis profondément sur l'essentiel, ligués pour bien des questions contre moi, toujours certains et dogmatiques. Or, voilà qu'en ces récentes circonstances ils ne formaient plus un bloc infrangible. Ma faiblesse jusque-là implacablement chapitrée s'exaltait de pressentir entre eux une fissure, un désarroi. Quelle erreur d'avoir excité ma mère contre Malrose alors qu'il était peut-être l'annonciateur d'une plus grande liberté. Faisant brèche dans les principes de mes parents — je ne savais pas de quelle façon, mais je me flattais que ce serait à mon avantage — était-il traître au parti des grandes personnes ?

En fait, depuis son arrivée on me surveillait moins. Un jour, on ne vit pas que je venais déjeuner sans m'être lavé les mains. Le samedi, je rapportai de mauvaises notes qui passèrent presque inaperçues. Mon extraordinaire cousin m'avait chassé de ma chambre, c'est vrai, mais il me facilitait l'existence. Une vague reconnaissance commença de se joindre à ma curiosité. Il me faisait toujours un peu peur, mais je ne

le trouvais plus si laid. Bien entendu, je ne montrais pas mes sentiments, et lui, de son côté, ne m'accordait aucune importance. Je ne pouvais lui servir de rien, et il avait saisi tout de suite qu'il ne prendrait pas le cœur de mes parents en leur faisant mon éloge ; ils étaient trop raisonnables, trop modestes, trop désintéressés pour placer leur amour-propre sur la tête de leur fils.

Non, je ne comptais pas aux yeux de Malrose. Il se bornait à faire appel, mais impérieusement, à l'amitié de mon père, à son courage, à son zèle. Il pesait sur mon père de toutes ses forces, comme un infirme pèse sur une rampe d'escalier. J'étais gêné parfois de son regard brusque et dardé sur son interlocuteur ; s'il m'avait regardé comme cela, eussé-je été capable d'un refus? Et mon père, dont la bonté était docile à n'importe quelles sollicitations, pliait sous cette volonté : il s'empressait de bavarder pour remplir les silences que ma mère ouvrait exprès dans la conversation ; il faisait l'innocent devant les sous-entendus ; il riait aux ironies amères et compliquées de Malrose, il riait doucement, chaleureusement, pour en amortir la pointe, et pour envelopper de son indulgence cet être bizarre comme il aurait enveloppé un fiévreux de son manteau. Ah ! que mon père se donnait de peine ! Lui, si fatigué au soir de son travail, si méditatif dans ses pantoufles, sous la lampe qui caressait ses cheveux embrouillés, je le voyais maintenant se dépenser en mille grâces, faire des frais, raconter même des anecdotes, afin d'arranger toutes choses, de mettre du liant, de l'aimable entre nous. Et parfois, s'interrompant dans ses efforts, il levait des yeux suppliants vers ma mère qui ne daignait pas se prêter à son manège.

Un jour, nous étions à table, une violente discussion éclata. Je ne l'avais pas vue venir. On parlait d'un livre que je n'avais pas lu, naturellement, et je pensais à autre chose. Tout à coup le mensonge de notre existence se déchira et des mots graves se firent entendre, à la stupeur de ceux qui les prononçaient.

— Je ne l'admets pas, je ne l'admets pas, — s'écriait ma mère avec force.

— Et moi, — répliqua Malrose d'un ton terrible, — je refuse

de reconnaître la sanction des préjugés. Je n'appelle pas criminel l'homme qui veut être libre.

— Oh ! vous..., — fit ma mère.

Elle s'était tournée vers lui, et la fin de la phrase qu'elle n'avait pas dite, fut écrite sur sa figure. Je ne pus la déchiffrer, je ne savais pas encore lire ces choses-là. L'autre la comprit. Il devint blanc. Et ils se dévisagèrent. Les répliques avaient été si brusques et d'emblée si chargées de sens que mon père, pris à l'improviste, n'avait pu empêcher l'explosion. Mais pour jeter de l'eau sur le feu, immédiatement, car il y avait sans doute à portée une quantité d'autres substances inflammables, il s'écria :

— Revenons au sujet du livre, laissons de côté sa philosophie. Ses descriptions, par exemple, sont charmantes...

Sans se préoccuper de cette diversion, Malrose repartit, en accentuant ses paroles :

— Je suis seul responsable de mes actes parce que j'en connais seul les raisons. Je ne regrette rien. Si j'ai paru incompréhensible ou coupable aux yeux de ma famille, de mon monde...

— Je t'en prie, — insista mon père.

L'autre tourna vers lui ses prunelles fulgurantes :

— De tout le monde, si tu veux. J'ai connu cependant des joies, j'ai découvert des...

— Épargnez-moi vos confidences, — protesta ma mère d'un air indigné.

L'incendie gagnait, mon père fit un effort surhumain :

— Pas devant Gilbert.

Et tous les trois baissèrent le visage. Moi seul j'achevai de manger avec appétit. J'étais enchanté. D'abord une dispute entre parents est toujours plaisante quand on ne reçoit pas les éclats. Ensuite je savais maintenant avec évidence que le cousin Malrose avait commis une faute grave, quelque chose comme une énorme désobéissance. Mon existence reposait sur l'idée d'une loi rigoureuse et détaillée à laquelle il était doux, émouvant et dangereux de contrevenir. Je n'étais donc pas seul à la détester ! Il y avait donc des grandes personnes qui n'étaient pas, comme mon père et ma mère, l'incarnation naturelle de la règle.

Ce qui m'intriguait, c'est qu'il ne paraissait pas gêné par

sa faute Lorsque, huit jours avant son arrivée, j'avais été surpris sautant sur mon lit à grands élans redoublés en faisant gémir les ressorts qui me lançaient au plafond, il en était résulté une punition terrible. L'instant du plaisir disparu, j'avais conçu mon péché et j'en avais éprouvé des remords véritables. Pourquoi Malrose, s'il était aussi pécheur que moi, se montrait-il si sûr de lui? Qu'il fût coupable, je l'admettais, sans avoir l'idée, d'ailleurs, de définir sa culpabilité. Mais je ne m'expliquais pas pourquoi il montrait un air si peu mortifié. Avait-il, me disais-je, déjà demandé pardon ? S'il défiait ainsi le blâme et le châtiment, y a-t-il donc des fautes qui demeurent impunies ? Cette hypothèse que la sanction n'est pas toujours fatale me ravissait et me scandalisait à la fois.

On m'envoya dans ma chambre. Il y eut une grande explication au salon, à la suite de laquelle Malrose disparut pendant deux jours. Quand je demandai, assez sournoisement, où il était allé, ma mère me répondit d'un ton brusque : « En voyage. » Elle paraissait préoccupée, mécontente. Je suppose qu'elle se reprochait de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle-même, d'avoir offensé son hôte, d'être entrée en discussion sur un sujet dont elle n'admettait même pas, jusque-là, avoir eu connaissance. Le regret de sa maladresse et de sa dureté l'avait sans doute inclinée à l'indulgence, et l'autre s'était contenté d'un replâtrage ; il ne devait pas être très exigeant sur ce chapitre. Mon père, courant de l'un à l'autre, avait conclu l'arrangement.

C'était lui qui sortait le plus meurtri de l'accident. Il souffrait d'une situation si fausse, mais il en soulignait la fausseté par sa physionomie navrée et sa crainte des allusions. Il crut devoir me donner une version des événements qui me tranquillisât.

— Ton cousin, — me dit-il, — a des goûts littéraires très décidés et qui ne sont pas ceux de ta mère. C'était très intéressant de les entendre échanger leurs opinions sur ce roman. Malrose...

Mais, pressentant que mon père était le seul qui, par mégarde, me livrerait peut-être le secret de l'énigme, je l'interrompis :

— A-t-il demandé pardon?

— Comment, pardon? — fit mon père bouleversé.

Il crut que j'en savais long, il essuya les verres de son pince-nez, m'attira près de lui, soupira, et se jeta avec un magnifique courage dans une explication difficile :

— Écoute, ton cousin est un homme très original, je veux dire d'une intelligence très originale. Il n'a jamais voulu suivre une carrière régulière ; tu aurais... on aurait donc tort de le juger comme on juge n'importe qui. Je t'assure qu'il a très bon cœur. Ce qu'il appelle « l'existence bourgeoise » ne peut pas lui convenir, et non seulement cette existence mais ce qu'elle suppose d'honorable... je ne dis pas honorable, je veux dire de posé, d'ordonné. Enfin tu comprends, n'est-ce pas ! Alors quand on ne l'a pas vu depuis longtemps, ce qu'il a d'exceptionnel étonne un peu, choque même. J'avoue qu'il choque ta mère. Mais elle ne lui en veut pas...

Si honnête, si droit lui-même, mon père hésita après cette dernière inexactitude. Et j'en profitai pour lancer une question dont j'espérais un bon résultat :

— Mais pourquoi ma tante ne veut-elle le recevoir sous aucun prétexte?

— Qui t'a raconté cela, Gilbert?

— C'est maman qui l'a dit l'autre jour, tu te rappelles?

Alors, parlant moins pour son fils que pour lui-même et pour répondre à sa femme, à sa sœur absentes, et en présence desquelles il aurait eu une éloquence moins péremptoire, mon père s'écria :

— Eh bien, moi, je le défends. Je sais ce qu'on lui reproche, je connais ses égarements et je m'en voudrais d'en rappeler le détail. Mais qui suis-je, pour le condamner? Ai-je subi ses tentations pour être sûr que je n'y aurais pas succombé? Il a commis des fautes, pis que des fautes : cesse-t-il d'appartenir à notre famille? Par-dessus tout il a été mon ami, il l'est toujours. Jamais je ne l'abandonnerai. Enfin, j'en fais juge quiconque est de bonne foi, je ne pouvais refuser l'hospitalité qu'il me demandait. Qui sait même si l'influence d'un foyer ne lui sera pas profitable? Et souviens-toi qu'il est notre hôte, Gilbert.

J'étais flatté que mon père me parlât comme à une personne raisonnable, et c'était un avantage encore que je devais à

mon cousin. Aussi ce discours me persuada-t-il, sans toutefois m'éclairer beaucoup. Déjà la manière dont cette mystérieuse figure avait surgi dans notre milieu paisible qu'elle bouleversait, m'avait intrigué. Tout ce qu'on pouvait révéler encore sur elle passionnait mon imagination, et je n'avais nulle envie de condamner ou d'absoudre, mais de savoir. Jusqu'à ce nom — Malrose — dont les syllabes me paraissaient éclairées de poésie.

Tourmenté par mon désir de connaître, je questionnai :

— Est-ce que je peux lui demander de me raconter des histoires?

— Bien sûr, — répliqua mon père, heureux de mon ton naïf. — Il t'en contera de très belles sur ses voyages. Songe qu'il a été un peu partout. Tu te rappelles ton atlas : eh bien, il a été jusqu'aux antipodes. Hein, les antipodes?

Et il se montrait ravi de faire valoir son protégé, même devant un médiocre public. Je murmurai, avec la vanité de montrer que j'avais déjà reçu une confidence :

— Il m'a dit qu'il a été en Chine.

— Quelle est la capitale de la Chine, Gilbert?

Vexé que mon père, après son effusion pathétique, reprît à mon égard le ton doctoral et condescendant, je répondis, exprès :

— Tokio.

— Mais non, Gilbert, c'est Pékin. Comment, tu ne sais pas quelle est la capitale de la Chine? Eh bien ! voilà quelque chose qu'il te faut demander à ton cousin. Figure-toi...

Ma mère entra. Mon père s'empressa vers elle, et la questionna sur ses emplettes, bavardant avec des intonations changées pour bien me faire comprendre que notre précédent entretien était fini, et qu'il n'avait plus aucune envie de parler de Malrose. Mais à part moi, me rappelant que ma mère arrêtait toujours, sur les lèvres de mon cousin, les récits, les évocations de son existence, je m'étonnai que mon père me poussât à les solliciter. Auprès d'elle, j'apprenais qu'ils étaient défendus ; auprès de lui, trop confiant et peut-être maladroit par défaut d'imagination, j'obtenais de les connaître. Je comptais bien n'y pas manquer. Qu'était-ce donc, chez Malrose, que cette incapacité de vivre une existence régulière?

Est-ce qu'il y a des gens qui ne sont pas comme les autres, qui ne vont pas au bureau comme papa, qui appartiennent à une race plus hardie? Que savourent-ils alors à l'insu des autres? Et peut-être que l'indignation qu'ils soulèvent sur leurs pas ajoute au plaisir de leur cœur orgueilleux?

Lorsque Malrose revint, après sa courte absence, et pour achever chez nous son séjour, je le vis plus distant, plus hermétique que jamais. Il s'enfermait de longues heures dans sa chambre, il en ressortait avec des lettres qu'il allait mettre lui-même à la boîte. Il ne m'adressa pas la parole. J'aurais voulu lui dire combien sa seule présence discréditait notre salon paisible avec ses meubles de velours, décolorait, par contraste, mon existence d'écolier, et que je rêvais d'entendre de lui le secret de son prestige. Mais le temps passait, je n'osais m'exprimer, et je devins malheureux.

***

Un des derniers jours, je n'y pus tenir davantage. Mon père et ma mère étaient sortis. J'avais à faire une composition française, qui m'excédait. Je quittai ma mansarde, je gagnai à pas silencieux, le long du corridor, la porte de mon ancienne chambre, et j'écoutai. Il était là, écrivant toujours ; j'entendais le bruit de sa plume sur le papier. Je me maudissais d'être si timide et d'ignorer ce que je voulais. Il remua sa chaise ; j'appréhendai qu'il sortît et me trouvât. Alors je frappai :

— Entrez.

Il tournait le dos à la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a?

La pièce était pleine de cette fumée dont j'avais respiré l'arome évanoui. Je fus content qu'il habitât ma chambre.

— Qu'est-ce qu'il y a? — répéta-t-il.

Ah ! pourquoi ne comprenait-il pas la raison de ma visite? C'était bien le moins qu'il pût faire, de me deviner. Et je crus que je recommencerais à le détester.

— Tiens, — fit-il avec ennui, — tu viens voir si je suis toujours là? Rassure-toi, je pars à la fin de la semaine. Oui, je vous débarrasserai de ma désagréable présence.

Il parlait pour d'autres interlocuteurs. Je murmurai :

— A la fin de la semaine?

— Il te tarde de me voir disparaître, toi aussi.

Une expression de mon père était restée dans ma mémoire, et je ne la comprenais pas très bien, mais je l'imaginais pleine de signification. Pour obliger mon cousin à me répondre, ou du moins à m'entendre, je l'utilisai.

— C'est-il vrai que vous n'aimez pas *l'existence bourgeoise*?

Cette fois, il me regarda pour de bon, et je crus qu'il allait sourire. Puis son visage reprit son expression lointaine.

— J'ai à écrire, — dit-il.

Alors, pour faire éclater devant lui mon admiration, pour qu'il sentit, aussi, qu'il y avait peut-être quelque chose de commun entre nous, je m'écriai :

— Moi non plus, je ne l'aime pas.

— Ho ! ho ! voilà qui est extraordinaire ! Sais-tu au moins ce que c'est?

Je rougis, et passionnément je souhaitai savoir. L'hypothèse que Malrose avait commis une énorme désobéissance me revint, et je murmurai, avec l'angoisse de dire une ânerie :

— C'est d'être sage.

Alors il se mit à rire, d'un rire qui ressemblait à celui de la lingère quand elle racontait à la cuisine des histoires que je ne devais pas entendre, — un rire sournois, confus, suspect, un rire qui ne l'amusait pas, ni moi non plus, un rire rouillé, qu'il n'avait pas dû avoir depuis très longtemps, et qui faisait surgir au-dessus, autour de lui, la vague silhouette, l'ombre au plafond d'un Malrose tout différent, dont j'avais tout à coup peur comme à notre première rencontre.

Quand il eut assez ri, il me questionna. Mais je ne voulais plus parler et ce fut lui qui tâcha de me plaire.

— Hé quoi ! tu étais si fier d'être un petit garçon bien élevé ! Je me souviens. Pourquoi as-tu changé? Qu'est-ce qui t'arrive? Eh bien, tu me parais moins banal que je ne pensais. Approche-toi. Voici un front élevé, des prunelles naïves qui deviendront peut-être profondes. Et cette lèvre inférieure, je ne l'avais pas remarquée ; elle annonce des goûts qui embelliront ta destinée. Curieux petit bonhomme. !

Cet examen me mettait horriblement mal à mon aise. Je

baissai la tête, il me releva le menton d'un doigt autoritaire, et me dévisageant avec cruauté :

— Moi aussi, à ton âge, j'étais docile et appliqué. J'avais une mère plus indulgente que la tienne, et un père plus énergique. Je grandissais en sagesse. Et tu vois ce que je suis devenu. Qui sait si à ton tour?... Mais non, reste ce que tu es, reste dans ce que tu es, jusqu'au cou, mon ami.

Puis, comme je me taisais toujours, le menton maintenu en l'air et fermant les yeux, il prit un air soupçonneux :

— Mais qui donc, — demanda-t-il, — t'a parlé de moi? Ta mère, sans doute... Ah ! ce n'est pas bien...

— Non, — fis-je par esprit de justice, — c'est papa.

— Ton père, bon. Et qu'est-ce qu'il t'a dit? Beaucoup de mal, je suppose.

— Non, non.

— Il m'a représenté comme un mauvais homme, perdu, dédaigné ; un vilain modèle pour son fils ; un être méchant?

Sa voix, où passaient des frissons étranges de rancune et de fierté, m'attirait dans un monde de sentiments que j'ignorais, à la fois séduisant et dangereux. J'étais entraîné à dire des paroles qui m'étonnaient moi-même, qui sortaient toutes seules de mes lèvres.

— Pourquoi seriez-vous méchant?

— Parce que je n'ai pas réussi, probablement, — répondit-il.

Je ne savais pas ce que c'était que « réussir ». Et je me laissai glisser plus vite sur la pente ouverte.

— Je suis sûr, au contraire, que vous êtes bon... Dites-moi, racontez-moi ce que vous avez fait...

— Comment?

— Oui, d'où venez-vous? Vos voyages...

— Jamais, — fit-il, — on se plaindrait que je te monte l'imagination.

— Dites, dites.

Et comme il hésitait, j'ajoutai pour le convaincre.

— Je ne le répéterai pas. Je sais garder les secrets.

Ce qui me poussait, c'était de savoir pourquoi Malrose différait des autres. J'imaginais aussi que sous sa dissimulation sœur de la mienne — dissimulation d'enfant solitaire

qu'on ne prend pas au sérieux, et qui renfonce ses rêves dans son âme fermée, — j'allais trouver une figure pour mes désirs vagues, un être à la fois chevaleresque et persécuté, un prédécesseur exemplaire. Me leurrant de cette prétendue ressemblance, je me persuadais que ses récits me révéleraient mon propre avenir. Et c'était moi-même que je cherchais en lui ; le meilleur et le pire de moi-même.

Il se leva, prit une cigarette, puis me considérant de côté :

— Fumes-tu?

Bien sûr que je ne fumais pas. C'était défendu, et je n'éprouvais même pas l'envie de le faire. Mais proposée par Malrose, l'expérience me parut valeureuse. Et puis j'étais piqué par son ironie. Je voulus me compromettre pour lui plaire.

— Donnez-la-moi, — fis-je.

Un même tison enflamma nos deux cigarettes, mais tandis qu'il roulait négligemment la sienne au coin des lèvres, je m'appliquais et j'aspirais : la fumée me monta à la tête et ajouta à ma griserie.

— En somme, — reprit-il, — que veux-tu? Parle, je suis à ton service. Te raconter, j'y consens, mais quoi?

La bienheureuse minute ! Il m'avait compris et s'offrait à me satisfaire. Cependant, sur le seuil du possible, je n'apercevais qu'une immensité vague. J'ignorais tout de la vie. J'étais bourrelé de pressentiments, dont beaucoup étaient absurdes, mais j'étais également incapable de les formuler. Et mon grand élan s'abîma dans cette impuissance à définir.

— Hé bien, que veux-tu?

— Je ne sais pas.

Il haussa les épaules. Lui aussi, je suppose, me crut bête. Je regardai les fumées de nos cigarettes qui montaient au plafond : bleuâtres, délicieuses et insaisissables. C'est là ce que j'aurais voulu demander : ce mystère infini. Savoir pourquoi j'étais séduit, par quoi, que faire et que devenir. Le langage me manquait pour m'exprimer. Et je devinai que Malrose allait retomber dans son indifférence à mon égard ; un instant intrigué, il me jugeait maintenant ennuyeux et inutile. L'humiliation de nouveau m'inspira et, me souvenant de ce qu'il m'avait dit sur mes soldats de plomb, je me résignai à poser une question banale.

— Parlez-moi des nègres.

— Des nègres?

— Ceux qui vous ont blessé.

— Si tu veux. Cet épisode-là s'est passé au fond du Dahomey, il y a cinq ans. J'étais alors au service d'une compagnie industrielle qui traitait l'alfa. Le procédé était ingénieux, on pouvait gagner de l'argent. Moi-même, on m'avait engagé à de bonnes conditions ; d'abord un fixe, et puis des allocations de fin d'année, une assurance, des indemnités pour revenir en Europe, et puis...

— Montrez-moi votre blessure?

Il releva sa manche sans s'interrompre de parler, et je revis sur le bras maigre et bronzé la cicatrice blanche, profonde couture.

— Seulement, — continua-t-il, — ce qui a perdu l'affaire, c'est que le capital était insuffisant. Il aurait fallu pouvoir supporter des pertes pendant les premiers exercices, pertes qu'on aurait d'ailleurs récupérées. J'avais établi un barème...

— Vous étiez seul contre eux, — murmurai-je. — Vous vous êtes défendu? Vous avez couru un grand danger?

— Peuh, quelques moricauds...

J'hésitai une seconde, puis, le cœur serré :

— Vous les avez tués?

— Quelques-uns, c'est bien possible. Ils nous ont attaqués au crépuscule. Nous avons tiré... Oh! ce ne fut pas bien grave. Ils se sont sauvés tout de suite.

Je lui en voulus de diminuer son héroïsme. Je me représentais une scène effroyable qu'il dominait, s'exposant aux coups, perdant son sang, mais triomphant quand même, et sublime. Si moi-même, à mon tour... Mais je repoussai cette idée impertinente.

— L'erreur, — reprit-il pour lui plus que pour moi, — c'est de mettre à la tête de ces entreprises coloniales des gens qui n'ont jamais bougé de chez eux, qui ignorent les conditions dans lesquelles travaillent leurs capitaux. Il faudrait qu'ils allassent sur place, là-bas.

« Là-bas ». — Je m'enhardis :

— Je voudrais y aller aussi...

Il prit la chose naturellement, ce qui me déçut.

— Si tu y vas, plus tard, tâche d'être plus veinard que moi. Cette affaire-là a claqué, et puis une autre, une affaire de caoutchouc au Congo belge. Chaque fois, j'espérais réussir. Les circonstances ne l'ont pas permis. Ajoute la maladie, le sale climat. C'est de là que j'ai été en Chine. Des femmes jaunes après des femmes noires, mais pas plus de chance. Je m'étais mis avec deux individus, des Anglais, qui étaient des bandits ; je m'en suis aperçu, j'ai voulu tenir le coup, ils étaient plus canailles que... enfin plus roublards que moi. Ah ! ce que j'en ai perdu des occasions de faire fortune !

Il interrompit son soliloque, et me prenant à témoin :

— Comment t'expliquer tout ce que j'ai essayé, manqué, gâché? Vingt fois j'ai cru aboutir. Ne crois pas cependant que tous mes échecs aient été de ma faute. La destinée ne me fut pas facile, et j'ai travaillé dur, plus dur que ceux qui touchent leurs rentes. J'ai mangé de l'argent, c'est vrai, mais ensuite quelle énergie pour le rattraper, que d'inventions, que d'audace! Il fallait se grouiller. Les scrupules, ma foi, s'affaiblissent quand il s'agit de vivre. Si j'étais devenu riche, à mon retour tout le monde m'aurait ouvert les bras ; les anciens amis, la famille. On ne m'aurait pas traité d'aventurier.

Je ne voyais dans ce mot que celui « d'aventures » qui me plaisait si fort. Il continua :

— On ne m'aurait pas reproché... ce qu'on me reproche aujourd'hui. Mes fautes, on les oublierait, tandis qu'on les étale. Chacun se croit le droit de me condamner, sans savoir l'enfer que j'ai traversé, la mort que j'ai frôlée si souvent, sans savoir combien facilement un homme, loin de son milieu naturel, seul, se transforme, peut-être se dégrade. Mais non. J'ai eu des appétits ; je les ai satisfaits. Je n'avais que ma peau ; j'ai cherché son plaisir. L'Afrique, l'Extrême-Orient, ce n'est pas la petite Europe. On s'y noie comme dans la mer.

J'avais jeté ma cigarette, je me reculai un peu. Les paroles de Malrose n'étaient pas très claires, mais j'appréhendais qu'elles ne le devinssent. J'avais provoqué des aveux ; je les redoutais maintenant. Je l'avais admiré, je ne voulais pas que le détail de sa culpabilité me dégoûtât.

— Ne dites pas cela, — fis-je.

Il reprit, non plus avec âpreté, mais d'un accent plein d'inquiétude :

— En attendant, je suis un raté. Quelle excellente moralité en action ! Après tout, les autres ont peut-être raison. Cela, ce serait le pire. Il ne faut pas que ma fierté m'abandonne. Ici, dans cette maison où tout me blesse, pour la première fois je suis moins sûr de moi-même. Si j'allais me joindre aux imbéciles pour me blâmer ! Non, non. Ma vie me retombe sur le cœur. Cela me trouble, parfois, durant mes insomnies. Ah ! tant pis, mais que cela fait mal !

Depuis cette conversation, j'ai quelquefois observé, chez des natures nerveuses et pécheresses, le brusque besoin de confesser leurs fautes au milieu des larmes. Elles étaient jusque-là orgueilleuses, ironiques, provocantes, et les voilà tout à coup déséquilibrées, livrées au désespoir, au besoin d'avouer. J'étais bien jeune alors pour recueillir de scabreuses confidences. Je fus bouleversé de voir mon cousin affalé sur sa chaise, la tête basse, et tout pareil au vaincu se livrant au vainqueur. Cette chute soudaine d'un héros me désola. J'abandonnai mon envie de le questionner, et je ne voulus plus que l'aider à se mettre debout. Parce que j'étais timide je savais ce que c'était que l'humiliation, mais j'avais horreur de voir les autres humiliés. Moi, enfant, j'eus pitié de cet homme,

Des larmes parurent à ses paupières, et il ne dit plus rien. Pleurer, se taire : je me sentis son égal. Ainsi donc ce personnage qui m'avait fait si peur était tout simplement malheureux. M'étant rapproché sans qu'il s'en aperçût, je lui pris la main. Et puis je cherchai la meilleure parole pour l'encourager, et je soufflai :

— Je vous comprends.

Il ne m'entendit pas. se leva d'un air égaré, ouvrit la fenêtre et s'accouda à la barre. En bas la porte d'entrée se referma. C'était maman qui rentrait. Alors je m'enfuis.

*
* *

Quand je le revis à dîner, il avait repris son expression sévère et froide. Il ne parut pas se rappeler qu'il y avait entre nous, désormais, un souvenir commun. Au dessert il annonça qu'il

nous quitterait le lendemain. Ma mère ne put s'empêcher de rayonner, mon père au contraire jeta sur mon cousin un regard craintif.

— As-tu abouti dans tes démarches? — demanda-t-il.

Malrose fit un geste évasif. Mon père insistait, il lui répondit :

— Non, mon cher. J'ai trouvé soit des portes fermées, soit des visages réprobateurs. Je repars comme je suis arrivé. Personne ne veut m'aider. Et pourtant il suffirait de peu de chose.

— Ne perdez pas courage, — s'obligea à dire ma mère.

— J'en ai beaucoup eu, — fit-il simplement. — J'en ai moins...

— Mais alors... — dit mon père.

Il fut interrompu par ma mère qui leva la séance et m'envoya dans ma chambre apprendre mes leçons. Mais le lendemain matin, au déjeuner, je tombai sur une dispute de mes parents.

— Dieu sait, — disait mon père, — à quelle extrémité il risque de se porter.

— Allons donc, — répondit ma mère.

Mon arrivée les fit se taire un instant, mais le sujet de leur discussion les préoccupait si fort qu'ils le reprirent par allusions.

— Il m'a expliqué, — dit mon père. — Une simple avance...

— Jamais.

— Garantie. Ce serait le salut.

— Non.

— Mais cette rentrée inespérée qui justement...

— Non, non et non ! Rappelle-toi...

Mon père l'arrêta, d'un geste. Il savait bien ce qu'elle voulait dire. Dès que j'eus fini, pour mieux débattre le problème on m'envoya au salon repasser mes mots latins.

J'y allai tête basse, inquiet de mon ami. Je devinais qu'il avait absolument besoin d'argent, et que, la destinée ayant été si cruelle, il était juste et nécessaire de le tirer d'embarras. Le souvenir de ses larmes, surtout, me faisait horreur. J'ouvris la porte : Malrose était au salon. Il ne m'avait pas entendu, il me tournait le dos, debout devant le meuble italien à tiroirs, celui que je possède aujourd'hui. Il avait ouvert, forcé sans doute, le tiroir supérieur, et compulsait des billets de banque. Je m'avançai et il se retourna brusquement.

Mon émotion était d'une violence telle que j'ai rarement éprouvé la pareille depuis. Je tremblais : pourtant je me sentais lucide et résolu. Je marchai au meuble d'où, stupéfait et furieux, Malrose s'était écarté. Me haussant sur la pointe des pieds, je pris les billets de banque — la « rentrée inespérée » dont avait parlé mon père, je suppose — et les tendis à mon cousin en refermant le tiroir.

Il ne bougea pas, demeura sombre, la bouche tordue par son affreuse grimace, et comme prêt à se jeter sur moi.

— Prenez-les, — fis-je.

Il ricana :

— Ils ne sont pas à toi. Et je serais vite rattrapé. Allons, va me dénoncer, sale gamin.

Je pensai que si papa ou maman entrait en cette minute, tout serait perdu et que ce serait bien dommage. Alors, m'efforçant d'être persuasif, j'insistai :

— Je vous répète de les prendre. Et puis, partez. Je dirai que c'est moi qui les ai...

Je n'osai pas prononcer le mot. Il hésita encore, soupçonneux :

— Pourquoi fais-tu cela?

L'imbécile ! Je recommençai :

— Dépêchez-vous.

Il les prit. Papa entra et dit que la voiture était là et qu'on avait chargé les bagages. Il y eut une scène d'adieux assez curieuse. Maman, qui était naturellement enchantée de le voir déguerpir, se montra aimable pour la première fois. Et papa, qui était inquiet de Malrose, qui se reprochait de ne pas l'avoir financièrement secouru, fut froid, presque désagréable. Malrose, toujours très poli, semblait pressé de partir. Il me serra la main en dernier, mais, pris de faiblesse après mon audace, je baissai les yeux, et ainsi je n'ai jamais su quelle avait été l'expression suprême de son visage. Il monta dans la voiture qui disparut.

Puis nous rentrâmes. Maman alla donner des ordres pour qu'on rétablisse ma chambre à mon usage. Je suivis mon père au salon.

— Papa...

Il ne fit pas attention, d'abord. J'étais décidé, mais la côte

était vraiment dure à gravir. Mon front se couvrit de sueur.

— Papa, — dis-je, — j'ai pris l'argent qui était dans le tiroir du meuble italien.

— Comment, l'argent? — fit-il.

— Oui, le cousin Malrose... tu ne sais pas combien il est malheureux. Alors j'ai pris l'argent pour le lui donner.

— Petit misérable ! — cria mon père.

Ah ! mon admirable père, comme je vénère sa mémoire ! Ce bourgeois timide était capable des plus grands sacrifices... Il pâlit, d'une pâleur verte qui me fit comprendre l'énormité de mon acte. Ensuite, il tendit ses bras vers moi.

— Viens, que je t'embrasse.

Ce fut d'ailleurs très court. Ma mère m'appela dans le corridor. Je répondis sans bouger : « Voilà. » Nous l'entendîmes qui venait au salon. Alors mon père, toujours très pâle, se pencha vers moi et murmura, au comble de l'agitation :

— Sois tranquille, sois tranquille...

Et la porte s'ouvrit.

ROBERT DE TRAZ

MARIE-LOUISE

ET SES CARNETS DE VOYAGE[1]

VOYAGE A SAINT-QUENTIN

1810. — (27 avril — 1er juin)

Après trois jours donnés à Paris, et à Saint-Cloud, l'Empereur repart pour Compiègne, où ce sont des audiences, des félicitations, des serments, des promenades, des spectacles, des chasses, des concerts, des cercles, des levers et des couchers, et des présentations ! « Quoique les révérences qui ont été faites à Paris comptent comme présentations, cependant, à compter de dimanche, il sera présenté, tous les jours, à l'Impératrice, quinze hommes et quinze femmes de ceux qui ont fait leurs révérences ou qui ne les ont pas faites, et qui n'ont pas encore été présentés. Ces personnes, pendant les vingt-quatre heures de leur séjour à Compiègne, seront censées du voyage et jouiront de toutes ses prérogatives. » Ainsi, à trente par jour, l'Impératrice recevra ces figures nouvelles dans « sa Galerie et au moment où elle la traversera pour aller au spectacle ».

Le spectacle, c'est la Comédie-Française qui le donne le plus habituellement : *le Cid, Phèdre, Andromaque, Britan-*

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1921.

nicus, le Misanthrope, Tartufe, puis la *Gageure Imprévue, la Jeunesse de Henri V, le Secret du Ménage, les Projets de Mariage*; mais que dire de *Britannicus*? Comment un homme aussi avisé que le mari de madame de Rémusat s'est-il avisé de choisir une telle pièce, où il n'est question que de divorce, et où Néron et Narcisse échangent, au sujet de la stérilité d'Octavie, des propos dont l'application est vraiment trop grossière? A la fin *le Voyage s'achève,* où figuraient quatorze rois, reines ou princes, trois maréchaux d'empire, cinq grands officiers de la Couronne, le gouverneur du palais, le premier écuyer, trois aides de camp, cinq chambellans de l'Empereur, cinq de l'Impératrice, deux écuyers de l'Empereur et deux de l'Impératrice, un préfet du palais, un maréchal des logis, trois officiers des chasses, puis toute la maison de l'Impératrice, maison de France et maison d'Italie : dix dames du palais, plus sept dames d'Italie, plus une douzaine d'invités, hommes et femmes, de Paris, de Cassel, de Florence, de Naples, de Milan, de Carlsruhe, de Wurtzbourg et de Nassau. Cela fait soixante-sept personnes qui sont du voyage, plus quinze dames de la suite des reines et des princesses, auxquelles l'Empereur, par décision du 19 avril, accorde les prérogatives du voyage, et puis tout ce qui va et qui vient de Paris, en vue d'être présenté ou de faire sa révérence.

L'Empereur passe auprès de l'Impératrice les jours et les nuits. Les affaires les plus urgentes peuvent à peine l'en arracher quelques instants. Il convoque les conseils et y arrive deux heures après qu'ils ont été assemblés. Il a presque supprimé les audiences particulières. Tout le monde, hormis Marie-Louise, doute de la continuation de cette façon de vivre. Il a repris avec elle la manie des tapes ; il lui pince le cou ou les joues ; si elle se fâche, il la prend dans ses bras, l'embrasse, l'appelle grosse bête et la paix est faite. Elle trouve tout de même ces façons un peu communes.

Le voyage de Compiègne prend fin le jeudi 26, leurs Majestés étant parties de la résidence pour la Belgique. La suite est ainsi composée, après les deux premiers jours.

Le roi et la reine de Westphalie, le prince Eugène, vice-roi, le prince de Neuchâtel, le ministre de la Marine, le ministre secrétaire d'État, le duc d'Istrie, colonel général de

la Garde, le grand-maréchal, le premier écuyer, trois aides de camp : le duc de Rovigo, le comte Bertrand, le comte Lauriston. Chambellans : Darberg, Ghilini. Maréchal des logis : Canouville. Écuyers : d'Héricy, Montarah. Dames : duchesse de Montebello, comtesses Duchatel, de Bouillé, Porro. Maison de l'Impératrice : comte de Beauharnais, prince Aldobrandini. Chambellans : comte de Bondy, comte de Béarn. Écuyers, baron d'Audenarde, Saint-Aignan. Officiers d'ordonnance : d'Épinay, Talhouet, Watteville, La Bourdonnais. Six pages. Fourriers du palais : Baillon, Picot. Bureau de l'Empereur : Meneval, Fain, Pouthon. Santé : Bourdier, Yvan, Vareliaud [1]. Le train se compose de la berline de L. L. M. M. à huit chevaux, de quatre berlines à six, d'une berline garde-robe de l'Impératrice à six, d'une calèche garde-robe de l'Empereur à quatre; d'une calèche de bureau à quatre ; d'une voiture de bouche à six ; d'une chaise de chirurgien ou médecin à trois ; plus dix bidets pour un écuyer, un page, six piqueurs et deux inspecteurs des postes.

Les escortes sont en dehors.

Le service est assuré, pour l'Empereur, par deux huissiers, quatre valets de chambre d'appartement, quatre valets de chambre et deux garçons de garde-robe ; pour l'Impératrice, par deux huissiers et deux valets de chambre d'appartement, trois femmes de chambre, trois femmes et deux filles de garde-robe et le valet de chambre coiffeur ; soit pour la chambre, 25. Du service du grand maréchal, deux sous-contrôleurs, sept maîtres d'hôtel et tranchants, douze hommes de la cuisine, quatre de l'office, trois de la cave, trois de l'argenterie, un de la porcelaine ; plus vingt-quatre valets de pied en deux divisions (quatorze pour l'Empereur, dix pour l'Impératrice) et deux frotteurs, soit pour le service du grand-maréchal, 58.

On comptait sept brigades de chevaux de selle, deux attelages à huit, quatre à six ; les six calèches à la Daumont, avec leurs relais, étaient partagées en trois services, un, douze heures

1. Cette liste tirée d'un manuscrit : *Journal des Voyages*, qui a un caractère officiel, est en contradiction avec les faits : 1° Reine de Naples n'y figure point, non plus que le comte de Metternich, le prince de Schwarzenberg et le grand duc de Wurtzbourg, non plus que les dames de Caroline, la princesse d'Avellin et la marquise de Lupigiana ; 2° Dans la Santé, Jouan est remplacé par Vareliaud.

avant, un, service de Leurs Majestés, un, service après Leurs Majestés. Le premier avec douze voitures, soixante-douze chevaux de trait, quatre bidets ; le second avec dix voitures, soixante-deux chevaux de trait, et dix bidets; le troisième avec onze voitures, soixante-cinq chevaux de trait, et quatre bidets. On voit par là quel était le mouvement produit par un tel déploiement d'individus, et l'interruption qui en résultait dans les services civils. Pour le militaire, on comptait 200 chasseurs à cheval, 300 chevau-légers polonais, 80 grenadiers à cheval, 30 gendarmes d'élite, 140 marins de la garde. Tout avait été prévu par Duroc, quant à l'itinéraire et aux haltes de tous les genres. Il se trouvera parfois que les logis soient médiocres, et que l'Impératrice ait lieu de se plaindre, mais c'est qu'on n'a trouvé rien qui fût mieux. L'impression que produit la France sur Marie-Louise à ce premier voyage est essentielle. L'Impératrice, telle qu'elle apparaît ici, est passablement moqueuse, et elle sait observer les êtres, au moins ceux qu'elle n'aime pas. Ceux qu'elle aime sont en si petit nombre qu'on en a vite dressé la liste. Sauf la duchesse de Montebello, personne presque n'échappe à ses critiques. Mais voici le récit qu'elle fait elle-même.

Je donne ici, d'un côté le texte du manuscrit de Lady Thompson, de l'autre, le texte du manuscrit autographe. C'est encore à celui-ci que j'emprunte les phrases qui sont placées entre crochets dans le texte.

*
* *

« Je partis de Compiègne bien contente de faire un voyage aussi agréable. Je n'en avais jamais fait que de fort tristes. Je m'imagine que celui-ci [commencé sous des auspices aussi heureux], devait être délicieux, et je suis sûre que je m'en vais aimer les voyages à la folie. La reine de Naples et le grand duc de Wurtzbourg nous [accompagnèrent. J'étais] surtout contente d'avoir ce dernier avec moi, il est si bon et si gai : [On ne peut avoir de meilleur compagnon de voyage].

Nous partîmes le 27 avril, à 9 heures du matin, de Compiègne. Le pays de Compiègne à Saint-Quentin est très joli, même beau et très riche. Tout le long de la route, l'on voit de petites collines remplies d'arbres fruitiers qui sont en ce

moment tout en fleurs, et des champs qui offrent le plus beau vert qu'on puisse s'imaginer et qui sont coupés par de petits ruisseaux bordés de saules. On y voit aussi beaucoup de hameaux et de villages et ce qui me frappa le plus, ce fut la grande quantité des moulins à vent. Dans tous les endroits [où l'Empereur passa], l'Empereur fut reçu des habitants au son des cloches, au bruit des canons et des expressions d'un amour aussi [vrai] que touchant. Partout des jeunes demoiselles nous présentèrent des fleurs et des poésies dont la plupart étaient très mauvaises.

Nous arrivâmes à midi à Saint-Quentin, où nous fûmes logés dans la préfecture. Nous y étions très mal et très malproprement, et, ce qui était encore plus désagréable, j'étais à un quart de lieue de l'Empereur. Il déjeuna tout de suite et se mit à cheval pour aller voir les fortifications et le commencement du canal de Saint-Quentin qui fut achevé dans ces jours et qui a été construit après un plan que l'Empereur avait donné lui-même. Je me mis au lit parce que j'avais une courbature, n'étant pas encore habitué (*sic*) à aller continuellement par des routes pavés (*sic*).

L'Empereur vint à quatre heures et me força de me lever. Les hommes sont vraiment terribles : ou ils ne comprennent pas nos maux et nous forcent à les braver, ou ils nous étouffent à force de soins ; je trouve que ces deux extrêmes sont aussi désagréables l'un que l'autre. [Nous allâmes] voir une filature de coton qui appartient au préfet et qui est superbe. Les machines sont toutes très bien inventées. [L'Empereur s'amusa beaucoup à me raconter une chute que M. Jouan avait faite. Il allait à sa suite à cheval, et au galop, sans regarder son chemin. Il s'accrocha à une branche d'arbre. Le cheval s'en va, et il tomba à terre au bout de quelques minutes, sans se faire le moindre mal. Les méchantes langues disent qu'il s'est cru mort pendant plus d'une heure. Cela lui ressemble bien.[1]] En revenant nous reçûmes les autorités, l'Empereur s'entretint avec eux pendant plus de deux heures. Il y a de quoi mourir pendant ces audiences. On est obligé de

1. L'Impératrice écrit Joan. Il s'agit de Jouan, légionnaire le 8 mars 1807, chirurgien major attaché à l'ambulance de la Maison impériale à la Grande Armée. Jouan a fait toutes les campagnes.

rester continuellement debout. Après cela les jeunes demoiselles m'offrirent des produits de leurs manufactures.

Saint-Quentin est une des villes les plus commerçantes de France : elle n'a cependant que 12 000 âmes : elle est fort ancienne et mal bâtie. Cette ville est célèbre par le dévouement que ses habitants ont montré dans le siège que les Espagnols en ont fait dans l'année 1537. Il y a surtout à l'Hôtel de Ville une inscription latine qu'on a faite pour éterniser cette action.

C'est aussi de cette ville qu'Henri IV disait en 1594, qu'il n'entendait pas qu'il y eût jamais de citadelle en cette capitale, parce qu'il y en avait une dans le cœur des habitants, et qu'il était assuré qu'il serait toujours le roi de la ville de Saint-Quentin. Leur commerce est très considérable ; il consiste en batiste, linon, percale, cuir et maroquin, et coton. Ils gagnent annuellement plus de six millions. Ils faisaient encore en 1779 plus de cent soixante-dix mille pièces par an. Le commerce est diminué depuis ce temps. Dans l'église cathédrale, il y a un monument élevé à la mémoire de Latour, le plus célèbre peintre en pastels qui vivait dans le siècle passé.

Après le dîner, nous assistâmes à un bal dans une salle assez belle et spacieuse. Je ne dansai pas, grâce à la fatigue que j'éprouvais. Ce ne fut pas un sacrifice pour moi, car j'ai détesté de tout temps la danse [1].

Le 22 nous nous mîmes en route à sept heures du matin, et nous traversâmes toute la petite ville de Saint-Quentin. A un quart de lieue de la route de Cambrai l'on aperçoit le bois de Fayel dans lequel est situé le château de ce nom. On ne peut s'empêcher en y passant de penser à la cruauté de son ancien propriétaire, le sieur de Fayel, qui fit manger à sa femme, Gabrielle de Vergy, le cœur de son amant, Raoul de Coucy.

A trois lieues de Saint-Quentin, l'on arrive à l'entrée du premier souterrain du canal où nous trouvâmes deux gondoles prêtes à nous recevoir. Le canal commence à Saint-Quentin et finit à Cambrai où il se jette dans l'Escaut. Il avait été commencé en 1769; la Révolution et d'autres raisons avaient interrompu ses travaux et ce ne

1. Après le dîner, on nous donna à l'Hôtel de Ville un bal et l'on chanta une cantate où il y avait les louanges les plus fades. La reine ouvrit le bal en dansant une contredanse française avec M. de Metternich.

fut qu'en 1801 où l'Empereur fit un voyage à Saint-Quentin que l'on recommença avec plus d'activité que jamais.

Le canal a 22 lieues de longueur, et 23 écluses; il est très large et profond.

Nous nous embarquâmes et continuâmes notre route par un soleil si ardent que nous arrivâmes plus mortes que vives au premier souterrain où l'on n'avait pas encore laissé entrer l'eau, et qui a un quart de lieue de long. Il a soixante mètres de profondeur, il est entièrement taillé dans le roc. Nous le traversâmes en calèche. Il était illuminé par deux rangs de lampions, ce qui faisait un coup d'œil magnifique. Ce canal est vraiment un chef-d'œuvre, digne du génie de l'Empereur qui seul peut concevoir et exécuter d'aussi grands projets.

Nous continuâmes notre route jusqu'au second souterrain qui est environ à une lieue et demie de là, à un endroit appelé les fermes de Ricqueval. L'on avait dressé ici des tentes pour notre déjeuner, que nous acceptâmes bien volontiers, en voyageurs très affamés.

Nous traversâmes le second souterrain en bateau qui fut traîné par des hommes. Il a une lieue et demie de long, et cinquante-quatre puits ou bures, dont le plus haut a 224 pieds de profondeur, et le plus bas, 90. Il y a des trottoirs dans les deux souterrains; ils sont taillés dans le roc. Le canal est alimenté par les eaux de la Somme et de l'Escaut. Le second souterrain était aussi éclairé que le premier, et avait toutes les cent toises, un puits qui y faisait entrer le jour. Il est très humide et froid pendant l'été et très chaud pendant l'hiver.

Il s'en fallut de fort peu que nous ne fissions naufrage en chemin. Le gros prince Schwarzenberg se penchait tellement *bientôt* d'un côté et bientôt de l'autre, que notre gondole fit tant d'eau que nous eûmes les jambes dans l'eau jusqu'au jarret. Heureusement que j'ai une santé à toute épreuve, car il y aurait eu de quoi gagner des maladies, car nous étions dans l'impossibilité de changer de souliers. Il fallut donc continuer ainsi, au grand regret de ces dames, qui avaient toutes leurs belles toilettes abîmées.

Au sortir du souterrain, nous nous remîmes en voiture.

A deux lieues de là, nous vîmes la source de l'Escaut, ce majestueux fleuve qui, à quarante lieues d'ici, est si large et si profond, que les plus grands bâtiments de guerre y entrent.

Près de sa source, il est si petit, qu'on peut facilement le franchir à pieds joints.

Il passe deux fois sous le canal qui le surpasse par le moyen d'un pont qui était si étroit que nous fûmes obligés de descendre et de faire porter nos calèches par des hommes. Cette opération nous retarda d'une bonne heure, et mit la reine de Naples de fort mauvaise humeur, — de si mauvaise humeur qu'on ne put lui parler du reste de la journée. — Je ne conçois pas comment on peut l'être en voyage où l'on est exposé à tant d'accidents. Il est vrai que je ne peux pas juger par moi qui en ai fait de cent fois pires sans me plaindre.

Nous nous embarquâmes à une demi-lieue de Cambrai et nous entrâmes à trois heures et demie dans le bassin qui finit le canal. Il y avait quantité de bâtiments marchands chargés de charbon qui attendaient le moment où ils pourraient entrer dans le canal pour transporter leurs marchandises à Paris. En arrivant à l'Hôtel de Ville, je me mis au lit. Le soleil m'avait donné une affreuse migraine. Je fus pourtant assez contente de moi, car je ne m'étais pas plainte durant toute la route. Il est vrai que l'humeur de plusieurs de ces dames suffisait pour m'en empêcher.

Cambrai est une très ancienne ville. Elle était même une colonie romaine. On a conclu dans cette ville un traité de paix en 1520 où les dames eurent le plus de part aux négociations. Aussi a-t-il conservé le nom de Traité des Dames. Fénelon y est enterré et celui qui méritait un si beau mausolée est enseveli dans un simple cercueil de bois, tandis que d'autres dont les plus grandes qualités sont (leur richesse) ont de magnifiques tombeaux. Cambrai a 30 000 ou 40 000 âmes et fabrique les mêmes articles que Saint-Quentin. Il y a aussi beaucoup de savonneries. Je me levai pour voir passer sur la grand'place au milieu d'un concours immense de peuple, des chars sur lesquels étaient montés (*sic*) environ 200 jeunes filles vêtues de blanc toutes orphelines et nourries et habillées par les dames de la ville. Après le dîner, qui fut à huit heures, nous reçûmes les autorités, et les jeunes demoiselles m'apportèrent de la batiste et des dentelles. On tira à dix heures un magnifique feu d'artifice et, après cela, on me présenta les jeunes demoiselles et dames de Cambrai. Je ne connais rien

de plus embarrassant pour une personne aussi timide et gauche que moi de recevoir tous les jours une soixantaine de dames que l'on ne connaît pas et auxquelles il faut pourtant parler. Aujourd'hui, un étourdissement me tira d'embarras, dans une affaire où je dis ordinairement des bêtises.

La reine de Naples nous quitta et avec elle M. de Metternich. Tant mieux, il est le plus vilain fat qui ait jamais été sur la terre. Pour la première, je n'en suis pas fâchée, car j'ai aussi une dent contre elle, parce que... mais dans ce monde, il faut pardonner les offenses : je m'y résigne, mais je ne l'estimerai jamais. Tant mieux ; je ne les regrette pas, mais ce qui est bien peu galant du grand-duc de Wurtzbourg, c'est qu'il nous quitta pour suivre la reine de Naples. Ce n'est que trop vrai que, quand il faut balancer entre l'amour et l'amitié, c'est cette pauvre et douce amitié qui a toujours le dessous.

Le 29, l'évêque nous dit la messe à huit heures, et nous partîmes à neuf heures. Le pays à l'entour de Cambrai et encore à quelques lieues de là est plat, et pas aussi joli que celui de Compiègue à Saint-Quentin.

On passa par Bouchain, petite ville fortifiée et bâtie par Pépin le Bref en mémoire de la victoire qu'il remporta sur Thierry, roi des Goths. Denain est à trois lieues plus loin, c'est là où le maréchal de Villars remporta une victoire sur les troupes du prince Eugène. Louis XIV y fit élever à ce sujet un obélisque sur lequel on a gravé deux vers de la Henriade.

Nous arrivâmes à onze heures à Valenciennes, jolie petite ville de 20 000 âmes. Elle est située dans un vallon très agréable et a ses fortifications encore très bien conservées. C'est Vauban qui les a fait bâtir. La ville est assez malpropre, mais fort commerçante. On y fait une espèce de dentelle fort renommée qui occupe beaucoup de femmes des environs de cette ville.

C'est ici que la duchesse de Montebello a passé ses plus jeunes années ; elle a dit éprouver un sentiment bien agréable en voyant les lieux où elle a passé le plus heureux temps de sa vie, mais comme elle a dû être contrariée d'être invitée à déjeuner par l'Empereur, ce qui l'a empêchée d'aller voir sa grand'mère qu'elle n'avait pas vue depuis dix-neuf ans.

Après déjeuner, l'Empereur reçut les autorités, et moi, des jeunes demoiselles qui m'apportèrent des dentelles,

Nous nous arrêtâmes un moment à Mons pour voir le commencement d'un canal qui doit servir entre cette ville et Paris. Il y avait anciennement dans cette ville, un chapitre de chanoinesses.

On exploite beaucoup de charbons de terre dans les environs de cette ville, et la poussière sur la grande route est tellement noire que l'on a tout à fait la figure d'un ramoneur. Au bout d'une heure de chemin, le pays de Mons à Bruxelles est fort plat, mais ressemble à un beau jardin anglais, il augmente toujours en beauté et en variété en approchant de Bruxelles qui est situé dans un vallon délicieux arrosé par la Senne. Les vallons autour sont bordés de collines qui sont garnies de forêts ou d'arbres fruitiers.

Nous n'arrivâmes que le soir à Bruxelles qui, à ce qu'il me paraît, est une fort belle et grande ville, je ne pus en juger très bien, car nous traversâmes à la hâte. La beauté du pays augmente encore de beaucoup entre Bruxelles et Laeken. Le canal de Bruxelles est entouré d'allées d'arbres magnifiques qui sont bordées de maisons de campagne et de jardins charmants.

Au bout d'une heure, nous montâmes une côte assez rapide et nous arrivâmes à Laeken. C'est un palais assez beau que l'Empereur a acheté au duc de Saxe-Teschen.

A notre arrivée, l'Empereur alla tout de suite voir le château ; il y a deux fort beaux appartements au rez-de-chaussée qui est élevé d'une douzaine de marches sur le jardin. Il y a aussi beaucoup de logements à l'entresol et au premier étage. Je n'eus rien de plus pressé que de prendre un bain pour me débarrasser de cette vilaine poussière noire. Je ne sais si c'est le bain qui me fit mal, parce que je m'y mis ayant très chaud ; il me prit des crampes d'estomac et des coliques affreuses. L'Empereur n'eut rien de plus pressé que de faire chercher M. Jouan qui arriva et, après de grandes et belles phrases, déclara à l'Empereur que j'étais grosse et que je ferais une fausse couche si je continuais mon voyage. L'Empereur le crut, ce qui me tracassa tellement que j'en souffris encore plus.

Pour me venger de M. Jouan, je fis semblant de me trouver mal, je le vois accourir en me tâtant le pouls et disant qu'il n'en trouvait plus du tout, et me frottant le

nez avec du vinaigre. Heureusement qu'au bout de cinq minutes je voulus revenir à la vie, ou il parlait déjà de me faire saigner. Cette petite histoire m'a laissé une opinion bien singulière de lui, car cela ne peut être que l'ignorance ou l'art d'un bon courtisan qui l'ait fait ainsi agir, j'aime mieux que ce soit la première, je le mépriserais trop si c'était la seconde. Il est vrai cependant que nous vivons dans un si joli pays qu'il faudra bien que je m'y habitue, je crains cependant que cela me soit bien difficile.

Le lendemain 30, l'Empereur, au lieu de me laisser reposer, m'éveilla à sept heures du matin pour aller voir le jardin. Il avait heureusement oublié en dormant les belles phrases de M. Jouan, et il ne fut plus question de me laisser à Bruxelles.

Le jardin est assez grand et charmant, il est planté à l'anglaise, il y a quelques fabriques et surtout des points de vue très bien percés. Après que l'Empereur eut reçu les députations et que nous eûmes déjeuné, nous partîmes pour traverser le jardin au bord duquel est le canal sur lequel nous devions nous embarquer. Nous y fûmes rejoint par le vice-roi, le roi, et la reine de Westphalie qui arrivèrent de Paris pour nous accompagner dans ce voyage. On ne peut se figurer rien de plus beau que les rives de ce canal, nous étions dans le vrai moment pour le voir, tous les arbres fruitiers étaient en fleurs. Il y a beaucoup de maisons de campagne le long de la rive gauche. Les villages sont tout à fait à la hollandaise. On ne parle aussi plus français. Le jargon du pays est un allemand corrompu nommé le « platt-deutsch ».

A un quart de lieue du château de Schonenberg, un bras de la Senne passe sous le canal pour rejoindre le bras dont il avait été séparé : la construction au moyen de laquelle s'effectue ce passage sans devenir dangereux au canal même est appelée les trois trous. On dit que c'est un ouvrage admirable.

Nous traversâmes quatre écluses dont chacune nous arrêta au moins vingt-cinq minutes. Il n'y a vraiment rien de plus ennuyeux que de faire un voyage sur un canal, on reste plus d'une heure pour faire une lieue.

Près de Vilvorde, on rencontre la maison de correction

qui est un immense bâtiment destiné à recevoir les mendiants que l'on trouve dans les grandes villes ; cette institution devrait bien être établie dans tous les gouvernements d'Europe. Avant que d'entrer dans l'écluse qui est près de Malines, la grande route passe sur le canal par un pont.

Malines, sur la rive gauche du canal, est une assez belle ville; la métropole est très belle et a un clocher qui a trois cent quarante-huit pieds. Il y a assez de fabriques dans cette ville, celles de tanneries et de chapeaux sont les plus considérables, mais celle qui est la plus renommée est celle d'une espèce de dentelle qui est fort recherchée ; il y en a de différentes grosseurs.

L'archevêque [1] était avec son clergé à la porte de la cathédrale ; je trouve qu'il ressemble assez à Tartufe. C'est ici que nous commençâmes à voir beaucoup de bâtiments de commerce ; ils sont assez gros pour soutenir le voyage des Indes. Jamais je ne me suis tant amusée que dans cette journée où chaque objet était nouveau pour moi. Je n'avais jamais vu de vaisseaux, aussi fut-il impossible de faire prendre part à la conversation à la reine de Westphalie et à moi. Nous entendîmes déjà de loin le bruit sourd des canons ; il ne ressemblait pas mal à celui du tonnerre, et nous vîmes de loin une grande quantité de mâts qui étaient encore si éloignés qu'ils ne ressemblaient pas mal à la pointe d'un clocher.

Nous entrâmes enfin à quatre heures, deux heures après le commencement de la marée, dans le Rupel. C'est une écluse qui en ferme l'entrée. Nous trouvâmes à l'embarcadère l'amiral Missiessy, le ministre de la marine et tous les autres premiers officiers qui nous conduisirent par un chemin détestable à une jolie petite gondole sur laquelle nous nous embarquâmes sur le Rupel qui tombe à une lieue de distance dans l'Escaut. Nous vîmes d'abord à peu près 29 chaloupes canonnières qui sont beaucoup plus petites qu'une corvette, elles n'étaient point armées à cause des glaces qui avaient été très fortes cette année. Au bout d'une heure nous entrâmes dans l'Escaut qui est d'une largeur prodigieuse ici. Le temps était magnifique, le soleil se couchait et il régnait un calme

1. L'Abbé de Pradt.

plat que j'aurais volontiers fait remplacer par une tempête, car c'est tout ce que je désire éprouver. Au bout d'un détour que la rivière fait, nous eûmes le beau spectacle de vaisseaux de guerre qui n'étaient pas tous armés. Il n'y a vraiment rien d'aussi beau qu'un bâtiment pareil. Un vaisseau de guerre a 48 pieds de largeur, 23 pieds de hauteur sur l'eau, et 19 dans l'eau. Il y en a de 60 jusqu'à 120 canons, les mâts sont plus hauts qu'une maison de trois étages, et il y a beaucoup de voiles et de cordages dessus. En descendant un petit escalier, on vient dans la chambre du capitaine, dans la salle du conseil et dans plusieurs autres chambres assez jolies. En descendant encore plus loin, l'on se trouve dans l'endroit où les matelots couchent et où sont les canons ; l'endroit où l'on met les blessés et les galeries, où il y a les vivres et les munitions, sont sous l'eau.

En descendant encore plus loin, l'on vient à la Sainte-Barbe, lieu où l'on enferme la poudre.

Quand le vaisseau est armé, il y a quelquefois jusqu à 500 matelots, dont il y en a jusqu à la pointe des mâts.

Nous fûmes salués par un millier de coups de canon qui nous rendirent à moitié sourds, surtout moi qui, depuis un jour où mon père me fit décharger un canon trop chargé, ne peux pas entendre un grand bruit, sans qu'il ne me sorte du sang de l'oreille.

Le voyage sur l'eau aurait été très agréable, sans une odeur affreuse qui nous poursuivait dans tous les coins de la gondole et à la suite de laquelle il aurait pu arriver une aventure fort triste si le prince de Neuchâtel et le maréchal Bessières n'avaient pas été là : ce sont eux qui nous racontèrent l'histoire le soir. M. de Kersaint officier assez distingué, commandait la chaloupe ; il lui prit tout d'un coup une colique effroyable qui, ne pouvant pas sortir du bâtiment, finit par un accident fort désagréable, aussi désagréable pour lui que pour notre odorat. Le malheureux s'aperçut que nous nous bouchions le nez avec nos flacons, il crut que l'Empereur s'en était aperçu, et se tournant vers le prince de Neuchâtel et le maréchal Bessières, dit : « Je suis un homme perdu » et se jeta aussitôt dans le fleuve. On le fit repêcher et le mettre dans un autre canot, et l'Empereur à qui on raconta

l'histoire, lui envoya le soir une dotation pour lui prouver qu'il n'avait pas de rancune contre lui[1].

Nous montâmes à bord du *Charlemagne*, mais, pour y parvenir, il fallait avoir du courage, l'escalier ressemblait à une échelle dont les marches étaient si hautes qu'il fallait les monter avec le genou, il se joignit à cela assez de vent pour occasionner des accidents fort désagréables. Je suis sûre que nous avons montré nos jambes à ces messieurs. Aussi me suis-je bien promis de ne plus monter sur un vaisseau de guerre sans mettre un pantalon. Le ministre de la Marine aurait vraiment pu avoir assez de galanterie pour nous faire un meilleur escalier. mais on voit en tout que c'est un vilain marin. Nous fûmes salués par un hourra qui fut répété trois fois.

Il faut être bien adroite quand on monte pour la première fois sur un vaisseau de guerre pour ne pas s'estropier; je sais bien que je suis revenue à Anvers avec une entorse, deux bosses à la tête, et une robe toute goudronnée.

L'Escaut à une demi-lieue de largeur ici. On m'avait beaucoup parlé du mouvement désagréable que j'éprouverais, mais je ne trouve pas qu'il y ait la moindre différence, dans un temps calme entre la mer et une rivière.

Les deux rives de l'Escaut sont d'une beauté [incroyable], il y a beaucoup de maisons de campagne et de jardins charmants. Le soleil couchant augmentait la beauté du paysage.

En tournant une petite pointe, nous aperçûmes Anvers et, dans la rade de cette belle ville, plusieurs frégates, quatre vaisseaux de guerre et un nombre infini de chaloupes canonnières. Les derniers rayons du soleil doraient les clochers de la ville et produisaient un effet étonnant dans l'Escaut.

Nous débarquâmes à 7 heures au milieu d'une foule immense, et continuâmes notre route en voiture jusqu'à la maison du préfet, où nous sommes assez mal logés. Mon appartement donnait d'un côté sur une petite rue si étroite et obscure d'où sortaient des exhalaisons si affreuses, que je ne pus pas ouvrir les croisées pendant tout le temps de mon séjour. Nous allâmes dîner, puis nous nous couchâmes.

1. De Kersaint (Coatnempreu de) Guillaume-Pierre, chef de la marine militaire. — Dotation de 4000 francs, 15 août 1810.

Le 1er mai, il fit un temps magnifique. L'Empereur sortit avec le jour pour voir les fortifications, et il nous donna rendez-vous à la préfecture maritime qui est une fort belle maison où nous devions déjeuner. L'Empereur nous y fit aller à huit heures, et à une heure, il n'était pas encore arrivé. On peut se figurer aisément le bel ennui et l'impatience que nous eûmes en l'attendant ainsi.

Enfin, nous nous embarquâmes à deux heures pour aller à bord de l'*Anversois*; heureusement que cette fois-ci l'escalier était un peu meilleur. L'Empereur fit manœuvrer l'équipage, et démonter le vaisseau, tandis que le roi de Westphalie s'amusa à monter sur tous les mâts. L'Empereur fit aussi mettre une frégate hollandaise à la voile; après cela, il alla à bord du *Dalmate* et de la frégate, mais j'avais trop présente à la mémoire mes deux bosses de la veille pour avoir envie de l'accompagner, de sorte que je l'attendis sur l'*Anversois*. Nous rentrâmes, comme la veille, au bruit d'un millier de coups de canon. Nous passâmes devant le *Pulstuck*, mais comme il n'était pas armé, l'Empereur n'y monta pas.

En rentrant chez moi, je trouvai le feu dans deux cabinets; on dit que c'est un signe de bonheur, je me serais fort bien passée de ce signe, car nous eûmes une fumée affreuse toute la journée. Le soir, l'Empereur reçut les autorités et les dames de la ville.

Le 2, l'Empereur vit le reste des fortifications, il revint pour déjeuner. Je fus encore contrariée par ce vilain Jouan qui engagea l'Empereur à ne pas me mener dans l'île de Walcheren, et l'Empereur qui l'écouta : les médecins sont de vrais ignorants; ils ne savent pas que quand on nous contrarie, on nous fait bien plus de mal même quand nous sommes malades, au lieu de nous laisser faire notre volonté; mais j'ai ma tête, quand je veux une chose, et nous verrons qui des deux l'emportera .

L'Empereur me mena sur le chantier pour voir lancer le *Friedland* de 84; le chantier est l'endroit où l'on construit les vaisseaux; dans celui d'Anvers, on construit plusieurs vaisseaux et frégates à la fois, leurs cales sont dans des échafaudages de bois dans lesquels ils restent jusqu'à leur entière construction. Il y en avait neuf ici dans ce moment. Il faut

près d'un an pour construire un vaisseau. Il coûte ordinairement deux millions.

Quand nous fûmes arrivés sur un amphithéâtre qu'on avait préparé exprès pour la cérémonie, l'archevêque de Malines s'avança pour le bénir, et l'on ôta tous les bois qui le retenaient. A un signal, on coupa les dernières cordes, et j'eus si peur qu'on n'écrasât quelqu'un que je fermai bien vite les yeux, justement au moment où il s'élança dans l'eau. Je n'entendis qu'un bruit très violent; l'on dit que le coup d'œil était magnifique; je plains les personnes qui furent obligées de soutenir le choc. L'Escaut écumait beaucoup.

L'Empereur alla faire encore un tour dans les environs, et moi, je fis avec la reine de Westphalie un tour en voiture sur les remparts et sur la ville. On dit qu'Anvers sera dans un an une des plus fortes places de l'Empire.

La ville a d'assez belles rues et 60000 habitants. Il y a de belles maisons. On dit que les églises sont très belles, je ne suis entrée dans aucune.

Dans l'église paroissiale, il y a le tombeau de Rubens. Il y a dans l'église un tableau historique où il s'est peint avec son père et ses femmes. La tour de l'église cathédrale est aussi haute et aussi belle que celle de Strasbourg; on dit que la vue y est superbe. J'aurais eu bien envie d'y monter, mais quand on voyage avec l'Empereur, il est bien difficile de s'amuser et de s'instruire, on ne peut jamais faire sa volonté.

La maison de ville est un très beau bâtiment. Le chantier où l'on conserve le bois de construction est très grand, les deux bassins sont magnifiques; il y en a un que l'Empereur a fait creuser; le plus grand peut contenir quarante-deux vaisseaux de haut bord. Il vient d'être terminé, excepté deux écluses que l'on doit encore y établir à son extrémité la plus éloignée de l'Escaut, pour introduire les vaisseaux dans deux petits bassins adjacents où ils seront doublés en cuivre, après qu'on les y aura mis à sec, en ouvrant les écluses à marée basse.

L'autre bassin est sur la rivière. Il peut contenir quatorze vaisseaux de ligne. Il communique avec le premier bassin par une très belle écluse.

Quand la paix sera faite avec l'Angleterre, Anvers sera

une des villes les plus riches et les plus commerçantes de l'Empire. Il y a, en attendant, encore assez de commerce. Il y a beaucoup de négociants très riches, dont quelques-uns ont de fort belles collections de tableaux. M. Van... possède entre autres, le *fameux chapeau de paille de Rubens.*

Il y a beaucoup de maisons de campagne charmantes autour d'Anvers.

Ce qui m'aurait dégoûtée de demeurer dans cette ville, c'est l'insalubrité du climat; il y a beaucoup de marais dans les environs, l'Escaut exhale des émanations fétides, et les trois quarts des habitants ont, toutes les années, la fièvre.

Le 3, l'Empereur alla visiter l'arsenal, les chantiers, les magasins. Je restai chez moi à m'ennuyer avec ces dames. Je suis beaucoup trop sauvage pour pouvoir rester toute une journée en compagnie; il n'y a que la duchesse de Montebello avec laquelle je me plaise, elle est naturelle et bonne, au lieu que ces dames sont méchantes et pleines de prétentions.

Le soir, nous vîmes toutes les dames de la ville.

Le 4, l'Empereur alla encore voir un vaisseau, je restai encore chez moi, mon pied me fait trop mal pour marcher. Le soir, il y eut un bal; comme je boitais, j'ai eu une bonne raison pour ne pas danser; d'ailleurs, j'ai des médecins si complaisants autour de moi qu'ils me donnent une défense quand j'en ai envie.

Le temps fut très orageux toute la journée, et on désespéra de pouvoir nous laisser partir. Le lendemain, le vent était contraire et il fallait que nous traversions un bras de mer pour aller à Flessingue.

Nous fûmes obligés de patienter encore, le 5; le temps était très noir et l'ouragan était bien violent. L'Empereur qui s'ennuyait d'attendre, décida le soir, tout d'un coup, que l'on irait par terre et que l'on partirait le lendemain à 5 heures du matin, emmenant le moins de monde possible, des vêtements pour deux jours et deux services.

Il fut décidé qu'il n'y aurait que le roi et la reine de Westphalie, le vice-roi, le prince de Neuchâtel, le grand-maréchal, le duc d'Istrie, la duchesse de Montebello, M. M. de Beauharnais, de Saint-Aignan, de Bondy et de Montaran. Le reste et les dames, nous attendraient à Anvers.

Nous partîmes donc le 6 d'Anvers, trois heures plus tard que l'Empereur nous en avait donné l'ordre (car avec lui cela arrive toujours ainsi). Le commencement du chemin fut assez agréable pendant une lieue, on passa à travers une haie de maisons de campagne, mais au bout d'une heure, toutes les beautés disparurent et nous nous trouvâmes dans un désert de sable, où il n'y avait pas un brin d'herbe, et où l'on voyait çà et là quelques sapins rabougris dont le plus grand était de la taille des plus petits d'une certaine *forêt noire* que j'ai appris à connaître depuis. Ce pays appartenait anciennement à la Hollande.

On ne voyait que toutes les deux ou trois heures un petit village, qui est vraiment charmant. Je trouve qu'ils ressemblent assez la description qu'on en fait aux enfants du grand désert. Tous les fermiers hollandais se distinguent par une extrême propreté qui s'étend jusqu'à leurs maisons : elles sont très grandes et ont de grands carreaux ; la plupart des maisons sont bâties en briques. Elles sont entourées de barrières, et il y a des arbres plantés devant ces maisons. Chacune a son potager et verger, et des prairies sur lesquelles paissent des vaches magnifiques. Jamais je n'en ai vu d'aussi belles qu'en Hollande; elles se distinguent des autres par leur grandeur et leurs taches noires et blanches, ou blanches et brunes.

Le chemin devint tous les moments un peu plus vilain, le sable était si profond qu'il fallait atteler 12 ou 16 chevaux à chaque voiture, et malgré cela, on n'allait qu'au pas ; d'ailleurs, on attelle si mal les chevaux dans ce pays, qu'il n'y a pas moyen d'avancer, ils ont, au lieu de mors, des cordes dans la bouche, et les traits sont si fins qu'ils cassent à chaque instant.

Comme on se sert de chevaux de paysans, chacun veut monter sur son cheval et on a quelquefois autant de postillons que de chevaux. J'en ai compté jusqu'à douze, quand on veut les forcer d'aller plus vite, ils pleurent sur le sort de ces animaux, et si on les presse trop, ils détellent, s'en vont avec leurs chevaux, et vous laissent là au milieu des sables. Ceci est arrivé à plusieurs voitures de notre suite.

L'heure du déjeuner était passée depuis longtemps. Il était près de deux heures, et l'Empereur ne voulut jamais me permettre de manger en voiture, et pour bonne raison,

il disait qu'il fallait qu'une femme n'eût jamais besoin de manger. La colère que me donnèrent ces beaux raisonnements jointe à la faim me donnèrent une migraine si affreuse qu'arrivée à Bréda à quatre heures, je vis le moment où je serais obligée de rester en chemin, mais l'Empereur, qui nous traita comme des grenadiers, nous força à continuer après son déjeuner.

Nous déjeunâmes dans un assez vilain château qui appartenait anciennement au prince d'Orange. Bréda est une petite ville qui est assez jolie, elle a 7 à 8 000 âmes, et de très bonnes fortifications.

Après que l'Empereur eut reçu toutes les autorités, nous nous remîmes en route. J'étais de si mauvaise humeur que l'Empereur se fâcha, mais cela m'était fort égal et je le laissai gronder tout à son aise sans lui répondre. Il n'y a rien qui apaise autant les hommes que ce moyen; ce sont des êtres insupportables : aussi, si je reviens jamais dans un autre monde, je ne me remarierai certainement pas.

Le chemin était toujours aussi monotone et le temps affreux. Le vent soufflait horriblement et la pluie était si forte que nous en fûmes inondés, car l'Empereur, contre son ordinaire, trouva qu'il faisait étouffant, et ouvrit toutes les glaces, pour le plaisir de me contrarier. A huit heures, le maréchal duc de Reggio arriva avec plusieurs généraux à notre voiture, et nous assura que nous n'étions plus qu'à une heure de distance de Bois-le-Duc ; malgré cela nous n'y arrivâmes qu'à minuit.

J'y trouvai heureusement mes femmes de chambre; j'étais si malade et fatiguée que je me couchais tout de suite sans manger; j'avais des crampes d'estomac affreuses, et la fièvre. Avec cela, il y avait un tel tapage dans la cour qu'il n'y avait pas moyen de dormir. Je fis chercher M. Bourdier et on m'apporta la consolante nouvelle que l'on l'avait oubié à Bréda, où il était descendu un moment de voiture.

Enfin j'entendis ouvrir ma porte à une heure (car elle n'avait ni verrou ni clef) et j'entendis entrer quelqu'un tout doucement; c'était le prince de Neuchâtel qui croyait être chez l'Empereur, et qui, quand il me vit, fut tout embarrassé. Enin à deux heures, arriva M. Jouan, à moitié mort, rempli depuis la tête jusqu'aux pieds de terre glaise : car il était

tombé dans un trou ; je le priai de me donner de [ ] et il alla chercher la petite pharmacie et trouva toutes les bouteilles brisées de manière que je fus obligée de me résigner à attendre que je guérisse sans remède.

A trois heures, arriva la duchesse de Montebello; sa voiture était restée quatre heures dans le sable, malgré tous les soins de M. de Saint-Aignan et du prince Aldobrandini. Comme ces messieurs virent qu'ils ne pouvaient pas la tirer de là, ils dételèrent des chevaux, prirent pour selle un sac d'avoine, et allèrent chercher du secours à Bois-le-Duc, tandis que M. de Beauharnais, au lieu de les aider, restait tranquillement dans la voiture, en grognant de ce qu'on n'avançait pas. Le duc de Bassano, impatient de ce que son cocher ne voulait pas avancer, sortit de la voiture avec de fort mauvaises intentions pour ce pauvre homme, mais le ciel le punit, il tomba dans une mare jusqu'au cou, et quoiqu'il devînt fort poli avec le paysan, celui-ci ne voulut pas le tirer de là, et il fut obligé d'y rester jusqu'au moment où une autre voiture vint à son secours. Il y avait vraiment de quoi bien rire lorsque le lendemain tout le monde se racontait ses aventures, mais il en était réservé une bien plus jolie à la duchesse de Montebello.

Le 7, j'eus une telle courbature que je ne sortis pas de mon lit jusqu'au dîner; d'ailleurs la ville et les environs n'étaient pas assez ravissants pour être tentée de les parcourir. L'Empereur sortit pour aller voir les fortifications et reçut les autorités. Je passai ma journée à causer avec la duchesse, car tous mes livres et ouvrages étaient restés à Anvers. J'étais très mal logée, je n'avais que ma chambre à coucher qui était humide d'une manière affreuse. Ces messieurs avaient fait de la contrebande toute la journée, et ils engagèrent la duchesse de Montebello à en faire aussi le soir. MM. de Saint Aignan, de Bondy vinrent la chercher dans une remise ; celui-ci, qui apparemment les avait déjà menés la veille, crut savoir l'endroit où il devait les conduire. Ils s'arrêtèrent à la porte d'une maison où ils commençoient à monter l'escalier, lorsque la maîtresse de la maison arriva avec une lumière à la main. La vue de cette femme mit ces messieurs dans un cruel embarras; ils supplièrent la duchesse de descendre, en lui disant qu'ils s'étaient trompés de magasin ; elle leur répondit bu-

jours : « C'est égal, je monterais toujours, » ce qui les força de convenir qu'ils s'étaient trompés tout à fait, que c'étoit une maison où ils avaient des connaissances qu'il leur était impossible de lui présenter, et, la duchesse insistant toujours, ils lui dirent que c'était un fort vilain endroit, ce qui la mit de fort mauvaise humeur.

Le lendemain matin nous quittâmes Bois-le-Duc. Nous traversâmes toute la ville : elle a l'air assez jolie; les habitants sont au nombre de 12 000, et sont tous catholiques.

Le chemin fut aussi affreux que la veille jusqu'à l'endroit où nous déjeunâmes, et nous fûmes obligés d'aller continuellement au pas. Nous déjeunâmes dans la maison d'un pasteur, qui était remarquable par sa propreté; de là nous continuâmes notre route jusqu'à Gertruidenberg où nous nous arrêtâmes un temps infini pour passer une petite rivière sur le bac. Pendant que l'Empereur visita les fortifications, on nous fit continuer notre route au pas. J'étais avec la reine de Westphalie qui était de très mauvaise humeur, peut-être pour de justes raisons, contre le roi; je la plains bien d'avoir un tel mari, cela doit faire bien du chagrin. Le chemin devint plus agréable à cinq lieues de Berg-op-Zoom; nous le trouvâmes superbe après celui que nous avions parcouru depuis deux jours; on ne voyait que des prairies, des jardins, des champs magnifiques et de charmants villages hollandais. Nous continuâmes notre route le long de la Meuse à côté du fameux Moordik qui en est un bras et qui sépare l'Empire français de la Hollande. Il y a beaucoup de fortifications. La Meuse est ici très étroite et en la traversant on n'est éloigné que de quinze lieues d'Amsterdam. Que n'aurais-je donné pour pouvoir faire une excursion dans cette belle capitale, mais, avec l'Empereur, il est nécessaire de renoncer à tous les projets agréables.

Nous fûmes obligés de passer encore quelques fossés sur des bacs, et nous arrivâmes enfin à neuf heures du soir à Berg-op-Zoom qui est une bonne forteresse qui a 8 à 12 000 habitants.

Les maisons y sont affreuses, celle où l'on nous avait logés était la plus belle de la ville; nous avions pour escalier une belle échelle de bois, et pour appartement deux chambres.

Malgré cela, l'Empereur voulut y rester le lendemain; les autres maisons étaient en proportion.

La première personne que je rencontrai, ce fut M. Bourdier qui s'était établi dans ma chambre. Il était furieux de ce qu'on l'avait laissé à Bréda et m'assura qu'il donnerait sa démission. J'eus beau lui parler, je ne pus le calmer, je me mis en colère à mon tour et je lui dis de s'en aller parce qu'il m'ennuyait, heureusement qu'il exécuta tout de suite ce désir; il ne s'attendait pas que pareil sort lui était réservé pour lendemain.

Nous nous mîmes à table. L'Empereur était d'une humeur affreuse de son logement, et comme il ne pouvait s'en prendre à aucun de nous, tout retomba sur le dîner, à chaque plat, il disait : « Quel mauvais ragoût ! encore s'il y avait du gigot ! » on le lui apportait : alors il disait : « et s'il y avait de la salade ! » on lui en apportait : quand il vit qu'à chaque chose il lui arrivait de même, il s'en alla se coucher : mais ce qui m'amusa le plus, ce fut la duchesse de Montebello, qui faisait de grands éclats malgré les signes que je lui faisais. Elle n'est vraiment pas assez courtisane pour le pays dans lequel nous vivons et elle a un grand défaut qui lui réussira mal, c'est qu'elle m'est trop attachée. Chacun se retira chez soi, décidé à dormir le lendemain toute la journée. Le roi et la reine de Westphalie trouvèrent un assez joli logement, mais pas de lits ni de chaises; le prince de Neuchâtel une chambre sans fenêtre de sorte qu'il fut obligé de se servir de ses papiers pour boucher la fenêtre.

Le vice-roi, qui arriva trop tard pour le dîner, se trouva chez un malade qui avait un catarrhe affreux, et qui, pour dîner, lui servit de la limonade cuite et du pain, et, en lui présentant le verre, lui dit : « Je ne peux pas vous en présenter de plus beau, c'est celui dans lequel je bois », et le vice-roi fut obligé de s'en servir.

Je me mis au lit avec la ferme résolution de ne pas me faire réveiller le lendemain. Ce fut un vain espoir, l'Empereur, qui apparemment ne se trouvait pas assez bien logé, monta à cheval à quatre heures et décida à la promenade qu'on nous éveillerait à sept heures pour partir à huit. Il décida aussi qu'on laisserait un service ici. La confusion que causa ce départ inattendu fut si grande que l'on laissa tous les paquets.

L'Empereur, qui ne voulait pas attendre, manqua y laisser aussi le roi et la reine de Westphalie qui arrivèrent au moment où nous montions dans le canal. Le vice-roi, qui n'avait pas trouvé son logement assez commode, avait été coucher ailleurs et avait dit, à ce qu'il paraît, à son valet de chambre de venir le chercher tard dans la matinée ; celui-ci avait emporté son uniforme et avait fermé la porte en dehors. Heureusement que la chambre était au rez-de-chaussée : le vice-roi sauta par la fenêtre sur la place dans un vêtement un peu léger, au grand étonnement de tous les habitants. Je ne sais qui a été assez méchant pour raconter cette histoire à l'Empereur qui en a été furieux : elle fut cause qu'il fut renvoyé à Paris à notre retour à Bruxelles. Nous nous mîmes donc en voiture à huit heures pour traverser la ville. Nous passâmes près du port marchand dans lequel il y avait un grand nombre de bâtiments.

Nous nous embarquâmes à l'endroit où le canal se réunit à l'Escaut et nous redescendîmes ce fleuve pendant une heure, dans des gondoles charmantes. L'Escaut a ici plus d'une lieue de large, la marée commence déjà à se faire sentir ici. Le temps était superbe et calme et nos barques ne faisaient pas le moindre mouvement. On voyait, de loin, à droite la pointe de l'île de Tholen ; l'air de la mer nous donna tant d'appétit que nous prîmes un déjeuner froid. Je ne sais quel mauvais esprit nous avait donné cette idée, car toutes les personnes s'en trouvèrent fort mal, la reine de Westphalie et moi fûmes celles qui nous trouvèrent le moins incommodées parce que nous avions pris la précaution de nous mettre tout de suite à l'air. Mais l'Empereur, le vice-roi, le duc d'Istrie furent malades de la plus jolie manière. Cela les détermina à débarquer à dix heures dans l'île du Sud-Beveland, sans savoir s'ils y auraient des voitures pour nous conduire jusqu'au bout opposé.

Le duc d'Istrie, à force de rechercher, nous trouva enfin deux ou trois voitures de paysans qui n'étaient ni des charrettes ni des calèches, et qui étaient attelées à deux chevaux. Elles étaient si hautes qu'il aurait fallu une échelle pour y monter, et si étroites que deux personnes pouvaient y tenir à peine, elles n'avaient pas de ressorts, et étaient très dures et,

pour comble de malheur, il y avait quantité de petits habitants fort incommodes.

Le duc d'Istrie se mit à cheval pour faire le courrier afin que l'on nous prépare des canots de l'autre côté de l'île.

La voiture où était la duchesse de Montebello, la comtesse de Liverstein et le vice-roi, versa et se brisa en mille morceaux. Ce dernier se trouva sur ses deux jambes, la duchesse en fut quitte pour une culbute, mais la comtesse de Liverstein fut traînée par les chevaux et se fit très mal au coude.

L'île de Sud-Beveland est vraiment charmante. On traverse des jardins fruitiers, des petits bois de tilleuls, ormes, saules pleureurs et saules dans lesquels se trouvent de petits villages. Dans la petite ville de Nisse, nous fûmes agréablement surpris par nos voitures que nous trouvâmes excellentes en comparaison de celles que nous quittâmes.

Après avoir passé par la ville de Zesbourg qui est assez jolie, nous arrivâmes à l'autre bout de l'île à Hoopfort. Nous nous y embarquâmes dans un paquebot et descendîmes de nouveau l'Escaut. Nous vîmes beaucoup de marsouins; c'est un poisson fort singulier; il a la tête d'un cochon, et son corps est tout rond; il se roule sur son dos sur la surface de l'eau et fait beaucoup de chemin de cette manière en fort peu de temps.

Nous débarquâmes à quatre heures à la pointe du fort Ramshen où nous attendaient les plus belles voitures de Middelbourg. Je n'exagère pas en disant qu'elles ont dû être construites il y a au moins cent cinquante ans.

Nous étions si affamés que nous mangeâmes deux grands pains de munition que des soldats nous apportèrent.

L'Empereur alla à cheval voir la ville de Flessingue, et la reine de Westphalie et moi continuâmes notre route pour Middelbourg. L'île de Walcheren est un pays tout aussi beau que celui du Sud-Beveland; on serait tenté de s'y établir, mais on le payerait bientôt chèrement. L'air y est si pestilentiel que, toutes les années, aux mois de septembre et octobre, il y a des maladies affreuses comme des fièvres putrides nerveuses, et les habitants parviennent très rarement à l'âge de cinquante ans; ils ont un teint livide et jaune. L'Empereur est obligé de faire changer tous les trois mois la nombreuse garnison; encore revient-elle toujours avec les deux tiers de

ses soldats de malades. Pendant le temps qu'ils restent dans l'île, on est obligé de leur donner du vin pur à boire. Nous continuâmes notre route sur une digue très haute jusqu'à Middelbourg, où nous arrivâmes à cinq heures et nous logeâmes dans une maison appartenant à l'Empereur et qui a été anciennement un couvent. On l'avait meublée pour notre arrivée; aussi les papiers étaient-ils encore tout frais.

J'eus un peu de répugnance à me coucher dans le lit où, deux ans auparavant peut-être, des Anglais sont morts. Je suis si peureuse pour les maladies que je m'imaginai de sentir encore dans la ville l'odeur des morts. On dit qu'il a péri plus de 30 000 Anglais à Milddelbourg pendant cette épidémie.

Mon logement donnait sur la cour qui était remplie de beaux arbres. On nous régala d'une musique militaire qui était charmante et que j'aurais volontiers entendue si elle ne m'avait pas empêchée de dormir. Mes gens arrivèrent enfin à trois heures, de sorte que je pus enfin me coucher, mais elles ne m'apportèrent pas de quoi changer, de sorte que l'Empereur sera obligé de nous voir jusqu'à son départ d'ici avec la même robe et la même chemise.

Je pris mon parti assez gaiement. La reine de Westphalie n'en fit pas autant; ses femmes n'arrivèrent que vingt-quatre heures après nous, de sorte qu'elle força cette pauvre comtesse de Liverstein à rester toute la nuit dans l'antichambre pour lui faire du thé et, quand elle lui apportait, elle la grondait, n'en voulait plus et pleurait de colère. Il faut être vraiment un ange de douceur pour supporter ses manières. Je sais bien ce que j'aurais fait si j'avais été dame du palais.

Je ne me réveillai le 10 qu'à midi, et l'Empereur nous surprit agréablement en disant qu'il voulait nous mener à deux heures pour voir l'océan.

Il nous donna rendez-vous au fort de Haag à trois heures. La reine de Westphalie me fit attendre plus d'une heure, ce qui me mit au moins d'une aussi belle impatience que la sienne. J'étais réellement en colère en pensant à celle que l'Empereur aurait contre moi si je n'arrivais pas; aussi fus-je de mauvaise humeur pendant toute la journée. Je suis ordinairement une bonne personne, peut-être trop faible, mais, quand je me mets en colère (comme cela m'arrive fort rarement) je suis peut-

être beaucoup plus méchante que d'autres femmes. La partie de l'île que nous parcourûmes est comme un jardin anglais, rempli d'arbres fruitiers, de saules pleureurs, d'ormes, et surtout des plus belles prairies et des plus belles fleurs.

Il y a peu de villages, mais beaucoup de maisons éparses qui sont habitées par de riches fermiers, et qui sont toutes d'une propreté extrême. On sent partout une odeur marécageuse, et, quand on marche sur de belles prairies, on est tout étonné d'enfoncer jusqu'à mi-jambe dans l'eau. Nous arrivâmes à quatre heures au fort de Haag, derrière lequel sont les dunes ; ce sont des collines de sable de diverses formes. On voyait malgré cela les petites pointes des mâts qui nous annonçaient que la mer n'était pas éloignée.

Comme je fus impatientée de ne pas pouvoir la voir tout de suite ; pour attendre, nous nous fîmes de la crème qui est excellente dans ce pays, et que l'on conserve dans des bouteilles vertes d'une composition singulière.

L'Empereur voulut nous montrer tout de suite l'océan, mais les dunes étaient impraticables à cette place, et nous fûmes obligés, pour mortifier notre impatience, de faire encore un petit tour de deux heures en voiture pour trouver une place où nous pouvions monter. Enfin nous la trouvâmes et je fus fort étonnée, en descendant, de me trouver enfoncée jusqu'à mi-jambe dans le sable. Chaque pas nous coûta autant de peine, mais ce n'était rien pour des voyageurs aussi intrépides que nous : aussi fûmes-nous bien récompensés par le bel aspect que nous découvrîmes lorsque nous fûmes parvenus au haut des collines.

Nous vîmes l'océan qui se présentait comme une immense surface d'eau qui n'était bornée que par l'horizon; le soleil se couchait et colorait la mer comme un arc-en-ciel. Nous vîmes de loin quelques bateaux pêcheurs qui revenaient de leur travail et qui étaient protégés par une chaloupe ; on est obligé d'en envoyer toujours une avec eux, car les Anglais se permettent des vexations sur ces pauvres gens : ils leur prennent leurs poissons et ne les payent pas. La mer était très calme excepté au bord, où elle se brisait avec assez de fracas sur les rochers. L'Empereur se fit apporter des cartes et s'entretint avec les ingénieurs. La reine de Westphalie et moi, nous nous amu-

sâmes à ramasser des coquilles dont les bords de la mer étaient couverts. Il y en avait de charmantes; on dit cependant que celles de la Méditerranée et de la mer des Indes sont infiniment plus belles. Les coquilles, joint à l'air malsain, me causèrent, grâce à la malice du roi, trois accès de fièvre.

Au milieu de notre amusement, je vis que le vice-roi et le duc d'Istrie nous regardaient d'une manière très singulière, et se moquaient beaucoup de nous. Je n'eus pas le temps de leur en demander la raison, lorsque la mer arriva avec une telle force, plus vite que nous ne pouvions fuir, et nous mouilla jusqu'aux genoux; heureusement qu'elle retourna aussi vite qu'elle était venue.

On nous expliqua que c'était l'effet ordinaire de la marée; mais ces messieurs auraient bien pu être galants pour nous en avertir.

Nous abandonnâmes notre recherche pour aller demander à l'Empereur la permission de nous changer; la réponse fut : « Restez, mesdames, ce bain vous fera du bien », et il nous fit attendre jusqu'à huit heures.

Arrivés à la maison, nous dînâmes et on nous fit la même musique militaire que la veille.

Le 11, il fit toute la journée un temps épouvantable, cela n'empêcha pas l'Empereur d'aller une seconde fois voir Flessingue; je restai dans mon lit avec une bonne fièvre. Je ne sais ce que j'ai fait avec ma santé de fer; elle a disparu entièrement, je suis sûre que je le dois à messieurs les médecins qui, pendant tout le voyage, n'ont fait que me droguer.

L'Empereur, à son retour, nous raconta qu'il avait vu une frégate anglaise qui s'était approchée à portée de canon de Flessingue et qu'il l'avait fait canonner si fort qu'elle s'en était retournée plus vite qu'elle n'était venue.

Le 12 au matin, l'Empereur eut conseil; ce n'est vraiment pas notre faute si nous avons tout entendu, car le salon était près de ma chambre et l'Empereur criait d'une force horrible.

J'eus encore la fièvre toute la nuit, et comme j'étais fort fatiguée et qu'il faisait un temps affreux, je ne sortis qu'à deux heures pour faire un tour en voiture pour voir la ville.

Middelbourg a 30000 habitants. C'est une forteresse, qui est entourée de belles maisons de campagne et de beaux jardins ; mais je n'ai rien vu de tout cela, parce que nous n'avions pas nos chevaux ici. Les plus beaux bâtiments de la ville sont l'église cathédrale, l'hôtel de ville, et les halles où sont les boucheries. Elles sont pour le moins aussi belles que celles que j'ai vues à Paris et sont bien plus propres.

Le port marchand est très grand et entouré d'allées ; c'est la promenade du dimanche des Middelbourgeois. Il y a aussi de fort belles maisons.

En rentrant chez moi, je trouvai la reine de Westphalie de fort mauvaise humeur de ce que je ne l'avais pas emmenée. Mais elle m'ennuie, elle me demande toujours encore : « Aimez-vous toujours la duchesse de Montebello? »

Il n'y a que deux mois que je la connais et je m'y suis tout à fait attachée. Je n'ai pas pu m'empêcher de répondre à la reine. « Ma sœur, je ne change pas d'amies comme de chemises. » Ce qu'elle me disait là est bien un propos de reine. On dit que nous ne savons pas nous attacher réellement, mais je veux bien démontrer qu'il y a des exceptions dans notre rang. Il est bien vrai aussi que la pauvre reine est bien malheureuse avec ses amies. A peine en a-t-elle une que le roi en fait sa maîtresse, et ce n'est vraiment pas la manière de pouvoir lui rester attachée.

Le soir, le vice-roi mena la duchesse de Montebello faire la contrebande et voir le clocher de l'église cathédrale qu'on dit être fort ancien.

On décida que nous partirions le lendemain quelque temps qu'il fasse : j'en suis bien contente, car, quoique l'île soit certainement fort séduisante, je ne me trouvai pas fort bien d'être obligée de rester quatre jours avec les mêmes vêtements.

Le soir, nous reçûmes les autorités qui ne sont pas fort nombreuses et dont la plupart ne savent pas le français... »

Ici s'arrête le manuscrit. Pourtant le voyage est loin d'être terminé. L'Empereur part de Middelbourg le 13 mai après la messe ; visite les forts sur son passage, arrive à Anvers, à 10 heures. Le 14, il part d'Anvers à 4 heures après-midi, et arrive à Laeken à 9 heures. Le 15 et le 16, séjour à Laeken.

Spectacle à Bruxelles le 15, puis présentation des dames ; le 16, visite des manufactures; fête à l'hôtel de ville. Le 17, Gand; le 18, Bruges, où, le 19, Marie-Louise visite le tombeau de son aïeule, Marie de Bourgogne, la fille de Charles le Téméraire, et l'épouse de Maximilien ; le 20, de Bruges à Ostende par la *Wilhelmina*, la barque de Gand : le 21 d'Ostende à Dunkerque, et le 22 on arrive à Lille ou l'on reste le 23 ; puis Béthune, Calais, Boulogne le 25 : Abbeville, Saint-Valéry, Fécamp, Dieppe le 26. Le Havre du 27 au 29 ; Rouen du 30 au 31 mai. L'empereur rentre le 1er juin, à 9 heures, à Saint-Cloud.

SAINT-CLOUD — FONTAINEBLEAU — PARIS
SAINT-CLOUD — RAMBOUILLET
1er juin 1810 — 22 mai 1811

VOYAGE A CHERBOURG
22 mai — 4 juin

Rentré le 1er juin à Saint-Cloud, Napoléon ne va guère, durant près d'une année, s'écarter de Paris autour de quoi il tourne dans ces villégiatures qui semblent une survivance du nomadisme royal. Les princes, les princesses, la ville de Paris, les ministres, les maréchaux, la garde impériale s'empressent à donner des fêtes à l'Impératrice. Tout ce printemps est une succession de bals, de soupers, de spectacles et de divertissements plus ou moins gais, où les mêmes amuseurs, tels que Despréaux se donnent carrière pour trouver des festivals qui soient ingénieux, adulateurs et intéressants. A dire vrai, malgré les costumes, les décors, les à-propos et les chansons, ils y réussissent peu ; au moins à distance leurs inventions toujours pareilles, depuis Laujon et Collé, sont lugubres et il n'est pas besoin d'une catastrophe pour les rendre telles.

Nos fêtes sont finies, Monseigneur, écrit Victor de Broglie à Marmont le 1er juillet et vous avez peu de choses à regretter ; vous avez vu des bals, des feux d'artifice, des illuminations ; quelques lampions, quelques fusées, quelques robes à queue de plus. voilà tout.

L'art des fêtes n'a pas encore fait les mêmes progrès que l'art d'en multiplier les occasions. Nous nous en sommes aperçus au bal de l'École Militaire, où il n'y avait guère que six ou sept mille personnes de trop, d'où il est résulté qu'on a fermé la porte à plusieurs grands personnages, entre autres le ministre de la Guerre et celui de l'Intérieur. L'Impératrice a dansé dans toutes ces fêtes ; on remarque qu'elle commence à perdre toutes ses habitudes germaniques; que ses pieds, qui sont au nombre des plus petits qui aient marché sur le pavé de Vienne, se tournent maintenant en dehors et qu'elle fait la révérence de la tête et non plus des genoux.

Les fêtes sont finies, écrit Victor de Broglie : il n'en restait plus qu'une à donner : celle qu'offrent à Leurs Majestés le prince Schwarzenberg et la princesse née d'Arenberg. C'est à l'ancien hôtel Montesson, rue de la Chaussée-d'Antin. On construit en bois, sur le jardin, une grande salle de bal à laquelle on accède des appartements par une galerie également en bois. Les plafonds sont figurés en papier verni, sous des toiles goudronnées. Les planchers élevés au niveau des appartements sont montés sur des charpentes. Un énorme lustre au centre, des demi-lustres appliqués contre les murailles répandront des flots de lumière tout comme le soleil. La décoration est composée d'étoffes légères, drapées sur les murs ou montées en rideaux. La fête comporte un concert donné dans la Cour d'honneur jusqu'à l'arrivée de Leurs Majestés. Celles-ci traverseront la salle de concert, passeront dans le jardin, s'arrêteront devant le temple d'Apollon où les Muses chanteront un chœur; de là, par l'allée de la Cascade, dans la Grotte souterraine où l'harmonie exécutera des morceaux ; sous le berceau de vigne décoré de chiffres, guirlandes et glaces avec, au fond, un vaste buffet. Là, concert français et allemand, avec solo d'un instrument nouveau, un glass-cord ; de là au Temple de la Renommée : fanfares, chœurs, parfums; enfin au Pavillon Impérial où Leurs Majestés s'assoiront sur une estrade : fête de château, ballet sur une pelouse avec un décor du jardin du Laxenbourg, *Das Ritterschloss*, et là feu d'artifice. On rentrera alors dans le salon d'honneur et de là dans la salle de bal. Madame de Luçay, qui accompagne l'Impératrice, est assise derrière elle lorsqu'elle voit le prince Eugène venir parler bas à l'Empereur. Il le prévient qu'une draperie de la salle de bal vient de s'enflammer. L'Empereur se lève,

prend le bras de l'Impératrice, comme pour se promener dans la salle; à la première issue, ils disparaissent. Par une petite porte derrière le trône, madame de Luçay les suit. En un instant tout est en feu. L'on ne s'explique pas comment un si petit nombre de personnes périt. Il dut y avoir une folle bousculade dont on ne se vanta pas : les femmes perdirent leurs schalls, leurs colliers, leurs peignes en brillants; les hommes, leurs épées, leurs chapeaux, leurs souliers : pour les souliers, le baron de Garzoni-Venturi, le général Doumerc, le général Préval, M. de Magnien, le baron de Torrégiani, M. d'Entraigues, le duc de Lorenzano, le comte de Zeppelin, le général de Tousard, le baron de Juste, M. de Montlivault, le baron de Montesquiou, M. Pioche les réclament à cause des boucles, ce qui n'est pas encore sans prouver qu'ils se sont hâtés de courir.

Quant à la princesse Schwarzenberg écrasée par le grand lustre, elle a perdu 938 brillants pesant 269 karats ; le prince Kouratine, ambassadeur de Russie, a perdu un entourage d'épée en brillants, une partie d'une épaulette en brillants, une ganse de chapeau, une boucle de jarretière en brillants et un gros brillant sur une tabatière carrée, portrait de l'Empereur d'Autriche. On l'a roulé par terre et il y a laissé ses pierres. La princesse Schwarzenberg a été des premières victimes, mais il y en eut beaucoup d'autres, la femme du consul de Russie, la comtesse de la Leyen, madame Tousard, le préfet d'Istrie, la princesse de Carignan.

On sait cela par des on dit. Sans imposer le silence, on est discret. Cette catastrophe, comme celle de la place Louis XV au feu d'artifice du mariage du Dauphin, pronostique le malheur. L'Impératrice, à laquelle on n'a pu cacher la mort de la princesse Schwarzenberg, en est profondément émue : lorsque le lendemain, à son réveil, elle apprend cette mort, elle verse beaucoup de larmes.

Peut-être est-ce pour la distraire que l'Empereur l'emmène à Rambouillet, du 6 au 17 juillet. On y sera en demi-caractère. « On portera habituellement l'uniforme de chasse à tir, dit le grand maître des cérémonies. Les jours de chasse à courre, on portera pendant toute la journée l'habit de chasse à courre. » L'Empereur est gai. Il joue volontiers aux barres

et quoiqu'il soit déjà gros, il court encore assez légèrement. A Rambouillet, il y a une grande partie de barres, dans laquelle l'Empereur tombe deux fois. Il s'élançait avec force pour saisir son adversaire, le grand-maréchal, qui s'esquivait toujours, ce qui fut cause que l'Empereur alla par deux fois rouler sur le sable à quatre pas de lui. Il y avait, d'ailleurs, des jeux tout à fait charmants. « Nous fêtâmes la fête de mon beau-frère Camille (Borghèse), que nous tourmentons presque comme le prince Antoine de Saxe, écrit Marie-Louise. Je lui fis donner par toutes mes dames un bouquet d'orties ; je lui donnai une montre qui joue de la musique et le soir on lui mit dans ses draps une brosse coupée, de sorte qu'il me fit ce matin, de bonne heure, une visite à huit heures avec un visage tout à fait lamentable. »

On retourna, le 17, à Saint-Cloud, où le service reprit comme avant le voyage de Rambouillet, mais cela dura peu ; et l'on vint, le 2, s'installer à Trianon. De là l'Impératrice écrit à madame de Luçay :

N'ayant plus eu le temps hier de vous donner mes commissions, je vous écris pour vous en faire part. Je vous prie de dire à la brodeuse en chenille que, dès demain, je prendrai tous les jours la leçon d'une heure à deux, puis celle de dessin, depuis trois jusqu'à quatre. Je vous prie aussi de m'apporter un catalogue des livres qu'on trouve chez Lenormand. L'Empereur a dit qu'il n'y avait pas d'inconvénient à ce que les marchands viennent ici, pourvu que je ne les voie pas. Je vous prie de faire payer les deux portraits à Isabey et de lui en commander un dans le même costume, de la grandeur ci-jointe. Nitot pourrait l'entourer d'un rang d'or avec de petites pierres de couleur qui signifieraient *Louise je t'aime. Louise* serait en de plus grandes pierres et les deux autres en de plus petites pierres. Je souhaiterais qu'il le fasse aussitôt que possible afin que je puisse le donner au bout de douze à quinze jours. Excusez mon importunité.

Toute la Marie-Louise du moment est dans cette lettre, avec son goût de règlement strict, de menus travaux, son application à l'économie, surtout avec son affection pour Napoléon auquel est destiné ce dernier portrait qui doit être posé sur son encrier. L'Empereur ne pourra écrire une ligne sans voir sa femme, sans relire le serment qu'il lui a prêté; c'est une obsession. Mais, de sa part à elle, ne faut-il pas noter cette volonté de se rappeler à sa pensée, d'être constam-

ment près de lui, de lui apporter une tendresse dans le don continuel de sa personne? Il faut bien admettre qu'il y a chez cette femme ou bien un sentiment sincère ou bien une infâme comédie. On a peine à admettre qu'elle ment. Et pourtant !

Au retour de Trianon à Saint-Cloud on a, le 12, après les audiences diplomatiques, l'audience de M. de Lehndorf qui vient notifier la mort de la reine de Prusse. Elle est morte de sa défaite, cette femme qui, ayant provoqué la France et outragé l'Empereur, n'a su ni calculer ses ressources, ni se rendre égale à ses revers. L'Empereur portera son deuil et le fera porter à toute la Cour : premier temps onze jours ; second temps dix jours. Toutefois les jours de fête qui vont venir, on suspendra le deuil. La reine de Prusse attendra. Et ce n'est pas là la moindre leçon à tirer de ce deuil de Cour.

Le 15, on a la fête de l'Empereur : cette fête où, à cause de la nouvelle Impératrice, on ne fait aucune cérémonie pour découvrir la Colonne Vendôme. A partir de six heures du matin, où les salves d'artillerie retentissent, Paris est debout. Après son réveil, l'Empereur reçoit l'Impératrice, les princes et princesses de la Famille qui viennent dans l'appartement ordinaire offrir leurs félicitations. A midi, dans la Salle du Trône, tous les dignitaires, toute la maison et le corps diplomatique. Après quoi, messe et *Te Deum*. Puis, grande audience, l'Empereur sur le trône, députation de Hollande et d'Illyrie. Le soir, cercle à la Cour, concert sur la terrasse, salves d'artillerie, illuminations, feu d'artifice...

La fête de l'Impératrice, dix jours après, est l'occasion de fêtes bien autrement compliquées, avec la prétention d'un peu plus de liberté, et de grâce. Le samedi 25, à une heure de l'après-midi, toutes les dames du Palais, les duchesses, les femmes des grands-officiers et des ministres présentent leurs félicitations à l'Impératrice, ensuite les hommes. Le dimanche, messe à l'ordinaire, grande audience par l'Empereur, l'Impératrice ne recevra pas. Après le dîner de famille, LL. MM. parcourent en calèche le parc illuminé. Elles voient jouer les eaux à la lumière. De là, au spectacle : *Athalie*, puis *la Fête du château*, bouquet en vaudeville; enfin cercle dans le grand appartement, mais c'est la *Fête du château* qu'il faut voir. L'auteur, cet Alissan de Chazel qui flagorna sous trois

règnes ceux qui devaient le payer, avait, *par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi*, composé ce bouquet en vaudeville pour être représenté par Elleviou, du théâtre Feydeau, madame Dacosta, élève du Conservatoire, M. Hippolyte du théâtre du Vaudeville, M. Baptiste Cadet du Théâtre-Français, madame Gavaudan du théâtre Feydeau, madame Festa du Théâtre bouffon et mademoiselle Mars du Théâtre-Français. Ce qui en est l'invention, c'est que les trois principales artistes, madame Gavaudan, mademoiselle Festa et mademoiselle Mars, sont trois Louises, Française, Italienne et Allemande. La scène se passe au château de M. de Valmont. Il y a là Factotum, intendant de M. de Valmont et son fils Benjamin, lequel est bègue; il y a madame de Valmont, laquelle voulant célébrer un aussi beau jour (la fête de Louise) a promis que la jeune personne habitante de ce village qui s'appellera Louise et qui possédera un des talents de notre souveraine, recevra une dot de sa main. Et cela donne ouverture, comme il est juste, à diverses exhibitions : Louise, la Française, a fait un portrait de la Souveraine; Luigia veut la chanter sur des airs de M. Paër, et Louisa *sur un air allemand*. M. de Valmont donne une dot à chacune d'elles et le fond du théâtre s'ouvre : « Derrière un tableau magique, on voit les jardins de Schoenbrunn et le buste de Louise « entouré de villageois et autres » qui lui rendent hommage :

TOUS : Des Allemands, Des Frères ! ! Des Frères ! !

Et l'on chante et l'on danse ! Et cela est imprimé à l'Imprimerie Impériale.

Tout arrive.

Après ces fêtes, il n'y a plus dans le mois que la cérémonie de la présentation du ci-devant Bernadotte et de mademoiselle Clary, sa femme, comme prince et princesse de Suède. A plusieurs reprises, les détails d'étiquette ont été remaniés de façon à satisfaire le prince de Pontecorvo, qui, avec la Couronne de Suède, reçoit de l'Empereur un million en argent. Il en voulait deux : ce n'est pas cela qui l'empêchera d'être un traître.

Le 25 septembre, l'Empereur part pour Fontainebleau, où, le 30, à la grande audience, après la messe, le maire présente « les fruits d'honneur selon l'usage ».

Le clou du séjour à Fontainebleau, du 30 octobre au

16 novembre, c'est l'étonnante cérémonie du 4 novembre qui doit servir à préparer l'annonce officielle de la grossesse, et où l'on doit baptiser en même temps, avec Marie-Louise pour marraine, tous les enfants que Napoléon avait promis de nommer avec Joséphine. Et cela ne va point sans difficultés.

Ainsi, comme il y a un prince de la Famille impériale, il lui faut un lit, comme au baptême du fils d'Hortense en l'an XIII et par suite faut-il des lits pour les vingt-six autres enfants. Ce sera un dortoir ! De plus, ces lits seront nécessairement fort inégaux; car, de ces enfants, certains ont cinq, six, sept, même dix ans, d'autres comme le fils de Berthier deux mois, ou trois comme la fille de Maret. Cela fait des distinctions pour les habitudes et pour la tenue. Pourtant, le costume prescrit est uniformément blanc. C'est une robe blanche, longue, avec une ceinture, comme en ont les néophytes : naturellement les mères, qui sont les premières de l'Empire, ont rivalisé d'élégance et, sur la robe longue de batiste, ce ne sont que dentelles et des plus rares. Lorsqu'on croit tout arrangé pour le mieux, lorsqu'on a apporté pour l'Altesse Impériale « une couchette à un seul chevet, recouvert de drap d'argent formant courte pointe et surmonté d'un dais figuré par un tapis de même étoffe »; lorsque, pour les poupons, on s'est procuré quinze berceaux recouverts en taffetas bleu qu'on posera sur une table de trente pieds de long sur trois de large, à tapis de velours bleu frangé d'or ; lorsqu'on a préparé pour *les honneurs* qui doivent être doubles, deux tables moindres à tapis pareils : voici, tout change : l'Empereur ne veut plus du bleu, mais partout du blanc ; puis Fesch intervient, exige un chrémeau de dentelles d'un pied et demi qui sera le revenant-bon du maître des cérémonies de la chapelle. On achète le chrémeau, mais à présent Fesch demande que ce chrémeau soit porté sur un bassin et non sur un coussin ; il veut que le cierge à poignée de velours blanc à franges d'argent ait une forme spéciale ; ce n'est rien ; il ne dispense personne d'aucune cérémonie ; il entend faire jusqu'au bout celles des catéchumènes ; les enfants, s'ils ont l'âge compétent, répondront eux-mêmes aux questions du célébrant ; à chaque fois, l'Empereur et l'Impératrice entreront dans le sanctuaire et en sortiront, iront et viendront de

fauteuils en fauteuils, et ces fauteuils ne vont pas sans leurs dais. On en a pour trois heures et plus. Comment, tout ce temps, faire jeûner le petit monde et n'est-ce que jeûner? Il faudra donc amener les nourrices, dans le salon des lits, dans la chapelle, ailleurs encore ! A chaque fois, sur ces taquineries du grand-aumônier, on prend les ordres de l'Empereur. Certes, il tient à la cérémonie, mais il entend ne pas fatiguer l'Impératrice; puis, à la réflexion, ces berceaux, ces nourrices, cette téterie dans son palais le choquent. Il décide qu'il n'y aura de lit que pour le prince. Les dames et les nourrices se rendront directement à la chapelle. « On disposera dans une chapelle latérale ce qui sera nécessaire pour les petits besoins des enfants. » A la fin, après vingt remaniements et une lutte épique entre la grande aumônerie et les cérémonies, le programme est arrêté; on pense même à l'imprimer à Fontainebleau, mais on n'a pas le temps. On supplée par des écritures. Voilà les invitations lancées : princes, princesses, grands-officiers, service ordinaire et extraordinaire de toutes les maisons ; les sénateurs et les conseillers d'État, mais point en corps, tout le monde en grand costume complet, chapeau à plumes et manteau. La cérémonie est pour midi ; à onze heures et demie les enfants seront dans la chapelle avec leurs mères — ceux qui n'en ont pas s'en procureront. — Cette chapelle est divisée en deux parties par une balustrade ; dans la première, figurant la nef, fauteuils avec prie-dieu pour Leurs Majestés ; dans la seconde devenue sanctuaire, fauteuils avec dais pour l'Empereur et l'Impératrice, fauteuil pour le grand-aumônier, chaises pour les cardinaux, bancs pour les archevêques et les évêques. A six pieds en avant de l'autel, table avec les fonts — une grande cuve de vermeil qu'on a trouvée à l'argenterie — crédences pour les honneurs : l'aiguière et le bassin. Le cortège arrive tel qu'aux plus grands jours, dans la chapelle glaciale aux pavés de marbre. Le prince que conduit sa gouvernante, (c'est le deuxième fils d'Hortense, celui qui mourut en 1831, durant l'insurrection des États pontificaux) précède immédiatement l'Empereur et l'Impératrice et se place à droite du prie-dieu impérial. Toute l'assistance est debout. Le grand-aumônier couvert s'approche de la balustrade et demande à l'Empereur : « Quel enfant présentez-vous

à l'Église? » On répond par le nombre des enfants, garçons et filles. « Quels noms donnez-vous à ces enfants? » L'Empereur tend une liste des noms : cela tire d'embarras. Tant d'enfants qui sont là, à peine âgés de quelques mois, devaient être des filleuls de Joséphine! tant se nomment Joseph ou Joséphine, comme les filles de Beauharnais, de Caffarelli, de Defrance, de Lagrange, les fils de Becker, de Colbert, de Curial, de Duchâtel, de Maret, de Turenne! Par cette liste muette, on supprime les terribles réminiscences.

Vis-à-vis de chaque enfant, le grand-aumônier procède aux cérémonies préparatoires et, ensuite seulement, Leurs Majestés entrent dans le sanctuaire et s'asseyent sur leurs fauteuils, sous leurs dais, en face des fonts. Les enfants que les mères conduisent ou portent, se placent à droite et à gauche. La dame d'honneur décoiffe le prince et le sert aux fonts; chaque mère, au signal, fait de même à son enfant. Après la messe et la bénédiction le grand-chambellan et le grand-maréchal donnent à laver à Leurs Majestés. On a ensuite des serments d'évêques, puis le cortège se reforme et revient aux appartements où l'Impératrice remet aux mères des médaillons, portrait de l'Empereur par Isabey, entouré de brillants de six à huit mille francs. Le soir, on a *l'Enlèvement des Sabines* (cela vaut *Britannicus*) et, dans les grands appartements, le cercle de Cour.

Cette cérémonie marque la déclaration de la grossesse que l'Empereur notifie officiellement au Sénat et à l'empereur d'Autriche. Il est vraiment amoureux de l'Impératrice, à en aimer tout ce qui peut l'embellir; ainsi, pour ce Duplan, à la postérité duquel sont promises de si curieuses destinées, et qui seul semble pouvoir coiffer l'Impératrice, il attribue sur sa cassette, en dehors de son traitement de 12 000 francs. — 12 000 francs de gratification, et 6 000 francs de pension; il appelle Canova pour faire une statue de Marie-Louise qu'il paiera 30 000 francs; mais il ne peut faire, quelque soin qu'on y porte, que l'image de sa première femme ne se présente partout; on l'élimine dans la *Distribution des Aigles* de David, on voudrait faire de même dans le *Mariage du Roi de Westphalie* de Regnault; on supprime son chiffre aux Tuileries dans les grands et les petits appartements. Le grand-maréchal

qui occupait un appartement voisin de celui de l'Impératrice, déménage pour donner plus d'espace à l'appartement des atours ; les petits soins vont à l'infini, et le théâtre des petits appartements où l'Opéra-Comique joue de préférence est destiné à l'égayer. Au surplus, elle suit les chasses dans la « forêt de Vincennes », dans la plaine de Fréminville, forêt de Saint-Germain, dans tous les environs de Paris où l'Empereur va chasser, jusqu'au moment où les progrès de sa grossesse l'empêchent de monter en voiture, et où elle doit se contenter de se promener sur la terrasse du bord de l'eau suivie de ses dames, d'officiers et de pages. Parfois même, comme le 10 mars « S. M. l'Impératrice se promène pendant une heure dans le jardin, dont les allées, les terrasses, les avenues étaient remplies d'une foule immense attirée par l'espérance de la voir. Sur quoi l'Empereur ordonne à son architecte Fontaine, de faire un passage souterrain, sans interrompre la circulation publique, pour communiquer des appartements du château à la terrasse.

Tout est prêt, jusqu'aux tonneaux de liquide pour faire couler le vin à la fontaine de la place du Châtelet. « Cette mesure ne serait pas annoncée d'avance et paraîtrait spontanée. » Des pages iront annoncer la nouvelle au Corps Municipal, et, si c'est un prince, celui qui en aura l'agréable mission recevra, sa vie durant, une pension de dix mille francs. Le cardinal Maury s'agite au sujet du mandement qu'il publiera et demande qu'on lui communique le cérémonial. Il y a mieux : il y a la chemise de la Vierge. L'Église de Notre-Dame de Chartres possède, depuis le IXe siècle, une relique de la Vierge qui y fut apportée par Charles le Chauve. Cette relique sera exposée avec beaucoup de solennité pendant la durée des prières qui auront lieu pour l'heureux accouchement de S. M. et le Chapitre, ayant à sa tête l'évêque de Versailles, présente le 14 mars à l'Impératrice, un modèle de satin brodé de cette précieuse relique comme il était dans l'usage immémorial de l'envoyer, par six députés, aux reines et aux dauphines lors de leur première grossesse. Le 19 mars les douleurs commencent. Le 20, c'est l'accouchement et l'ondoiement ; le 21, l'Empereur, assis sur son trône, reçoit les révérences de la Cour; le 22, il reçoit les révérences des Grands

Corps de l'État auxquels S. M. le Roi de Rome donne audience; le 24, il y a grande parade dans la Cour des Tuileries ; le 25, « la révolution du lait s'étant opérée chez S. M. l'Impératrice avec les symptômes les plus heureux », le dernier bulletin. Déjà tout est prêt pour emmener l'accouchée à Saint-Cloud, ce qui s'accomplit après un mois tout juste, les relevailles étant faites. Dès le 9 mai, l'Impératrice suit la chasse dans ses voitures. Il y a mieux : le 14 mai, comme si elle était entièrement remise, l'Impératrice part pour Rambouillet, d'où elle s'envole le 22 pour la Normandie. A cinq heures, on est en voiture ; on déjeune au château de Tubœuf chez le comte de Lillers, chambellan de la grande promotion ; arrêt au haras du Pin ; on couche à Caen où, pour établir le palais, on a joint sur la rue Guilbert, les hôtels d'Aigrefeuille et de Fresne. M. de Mathan, ci-devant marquis, commande la garde d'honneur à cheval. Cela va bien, il n'y a de grâces, de faveurs, presque d'audiences que pour les ci-devant. M. de Courville commande la garde à pied ; M. de Vandœuvre préside le collège électoral et M. Lentaigne de Logivière est maire de Caen. A eux, s'adressent les sourires, les présents et les pensions ; trente-sept dames de Caen sont présentées, toutes ont la particule ; au lever, le 25, ne sont admis que des gentilshommes. Ce n'est pas qu'on ne donne de l'argent aux pauvres, et beaucoup à Houdan, à Dreux, à Laigle, à Argentan, à Falaise. A Caen, par exemple, 20 000 francs pour les hôpitaux, 100 000 francs aux incendiés d'Evrechy, 700 000 pour le canal de Caen à la mer et partout c'est ainsi jusqu'à Cherbourg. L'or ruisselle inépuisablement des mains de l'Empereur. Mais l'or n'est pas tout et les bourgeois le savent.

Marie-Louise apparaît hautaine, ennuyée, silencieuse : *une tête de bois*, dit la gausserie normande. Elle ne trouve pas un mot à répondre aux autorités, pas un sourire à donner aux petites filles qui lui offrent des fleurs. D'un air lassé, elle assiste aux réceptions, aux bals, aux promenades, tandis qu'à la façon d'une aumône, d'un ton méprisant et d'une voix sèche, la dame d'honneur distribue les bijoux obligatoires. L'Impératrice ne se déride qu'à Cherbourg, non pas aux représentations qu'est venue donner la troupe de Feydeau, mais

aux excursions avec l'Empereur, aux visites de vaisseaux, aux explorations sur la plage, aux jeux de main où il la traite en camarade.

Si elle paraît inerte et si elle est encore plus incapable de se rendre aimable, n'est-ce pas tant, cette fois, à sa timidité et à son caractère qu'il faut s'en prendre qu'à l'imprudence de ce voyage où elle a voulu suivre son mari, quoique, à peine remise de ses couches, elle ait des précautions à garder. La fatigue qu'elle éprouve et qu'atteste son amaigrissement est extrême, car elle veut suivre l'Empereur et l'Empereur est infatigable. Plusieurs fois on part à quatre heures du matin. Le premier jour, on marche dix-neuf heures, de quatre heures du matin à onze heures du soir. Deux fois, les étapes sont de douze heures. Ce n'est rien certes près de ce voyage de 1808 dont Joséphine, si forte, si résistante, ne se tira que par une maladie grave, mais il s'agit ici d'une toute jeune femme, épuisée par sa grossesse et par ses couches. Et à peine est-elle rentrée de Cherbourg, que l'affluence recommence, doublée, triplée, à l'occasion du baptême du Roi de Rome. Du 8 au 9 juin, on a les cérémonies avec une sorte de fête impériale à l'Hôtel de Ville ; puis on a la série des fêtes à Saint-Cloud, fête pour l'armée, fête pour le peuple, fête pour la Cour; celle-ci sous un implacable orage qui trempe tout : les spectateurs d'abord, de pied en cap, puis les tentes sous lesquelles on doit souper, enfin les mets divers qui doivent être servis. De Saint-Cloud on va à Trianon. « Je suis arrivée à Trianon à près de neuf heures au moment où on allait se mettre à table, écrit la dame d'atours, mais, comme Leurs Majestés dînaient au Hameau, elles se sont promenées jusqu'au moment où elles se sont retirées, et nous avons été oubliées, madame de Brignole, madame de Lobau et moi, dans le salon de service toute la soirée. » On revient à Saint-Cloud, huit jours à Trianon, huit à Rambouillet, retour à Saint-Cloud, d'où l'on va à Paris pour la fête de l'Empereur. Mais on est à Trianon pour le 25 ; c'est à la fête de l'Impératrice que l'Empereur réserve toutes ses attentions. Ce jour donc il y a la messe, après quoi on se promène en calèche dans le parc où jouent les grandes eaux ; après une journée fort ordinaire, à huit heures précises, arrivent les invités, les hommes en habit de soie, les femmes en

robe ronde ; on les place dans les salons et dans la galerie du grand appartement, où la chaleur est telle que plusieurs dames tombent évanouies. A neuf heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice sortent du salon de famille et tiennent le cercle, après quoi on se met en route pour les jardins ; l'Empereur, l'Impératrice, les dames, toutes les dames, puis les hommes. On admire la perspective des parterres éclairés et l'on se rend à la salle de spectacle pour savourer *les Projets de Mariage* et la *Grande Famille*, un à-propos de M. Alissan de Chazet, d'une incroyable bêtise. A la sortie, par un itinéraire fixé par des lampions, des verres de couleur et des fagots allumés, on essuie une cantate au pavillon français, un jeu de bague que courent des enfants vêtus en Chinois, une danse d'enfants autour de la statue de Vénus, une scène générale d'opéra au Hameau ; noce de campagne, grotesques, acrobates, villageois, danses et jeux. Et puis souper par petites tables au Grand Trianon.

De Trianon on s'en va à Compiègne où Marie-Louise se donnera le plaisir de suivre à cheval les chasses à courre. Elle n'est d'ailleurs pas mieux portante. Ses cheveux sont presque tombés. « Je crois, dit-elle, que cela tient au peu de ménagements dans mes couches. » Elle a de fréquents accès de fièvre, des mouvements de bile, des étouffements, des froids nerveux aux extrémités, mais comme elle ne veut pas quitter son mari, elle n'avoue pas qu'elle souffre et elle continue à suivre cette vie étrange et sans heures, où Napoléon, maître de l'heure, n'admet point qu'il en soit l'esclave. « L'Empereur part cette nuit, écrit Ségur, le 1er septembre, l'Impératrice samedi vers 2 heures après minuit... Nous rejoindrons l'Empereur à Anvers, puis Utrecht, Amsterdam, Le Texel, Alkmaer, La Haye, Rotterdam, Flessingue et Fontainebleau... Je n'ai point vu de voyage arrangé d'avance et publié comme celui-ci. Il y aura quelques variations dans les époques ou nous serions bien changés. »

(La fin prochainement.)

FRÉDÉRIC MASSON

GUILLAUME II

DANS LE ROLE D'HAMLET

Le caractère de Guillaume II, après tous les ouvrages qui lui ont éte consacrés, reste une énigme. Longtemps encore on en discutera. Un livre vient de paraître, un livre allemand, disons plus exactement un livre prussien, qui fournit sur le dernier des Hohenzollern, pendant la guerre, des données précieuses. Cet ouvrage a pour auteur un poète et romancier, M. Karl Rosner, à qui l'on doit déjà divers écrits animés du plus pur loyalisme et du plus ardent chauvinisme prussiens. Je dis à dessein livre prussien, chauvinisme prussien et non pas livre allemand, chauvinisme allemand, car M. Rosner souligne lui-même la différence entre ces deux termes lorsqu'il intitule son ouvrage *le Roi* (*Der Kœnig*) et non pas *l'Empereur* (*Der Kaiser*). Guillaume II est pour M. Rosner le roi de Prusse avant d'être l'empereur allemand. On dirait qu'il veut, en l'appelant ainsi, se rapprocher de lui davantage, marquer le lien le plus étroit par où il se rattache, lui, sujet prussien, à son souverain déchu. M. Rosner appartenait avant et pendant la guerre à la rédaction du *Lokal Anzeiger*, cette gazette berlinoise qui mettait sa coquetterie à publier les renseignements les plus complets et, d'ailleurs, les plus superflus sur tout ce qui concernait Guillaume II et sa cour.

On se rappelle la campagne menée, il y a quelque quinze ou vingt ans, contre les « détestables flatteurs » dont Guillaume II aimait et recherchait l'encens. Le *Lokal Anzeiger* était, aux yeux des promoteurs de cette campagne, le moniteur par excellence du « byzantinisme » officiel.

Plus que tout autre journaliste, M. Karl Rosner a été admis, pendant la guerre, à pénétrer dans l'intimité de son « roi », puisque roi il y a. Il a vécu à ses côtés, au quartier général, pendant les bons et pendant les mauvais jours. Il a recueilli ses confidences. Quelle fortune pour un publiciste qui est aussi romancier et psychologue ! On pense bien que M. Rosner a largement profité de sa situation privilégiée pour observer, analyser, scruter l'âme de son souverain. C'est le résultat de son examen et le fruit de ses conversations qu'il livre au public allemand sous forme d'un ouvrage qui obtient en ce moment un succès prodigieux [1].

Cet ouvrage qui, pour émaner d'un fidèle sujet, ne manque pas de sincérité et même d'une certain courage est dominé par une idée que je crois juste : Guillaume II, à l'encontre de l'opinion accréditée dans son empire et à l'étranger, était un caractère faible, timoré, indécis. M. Karl Rosner a donné pour épigraphe à son livre quelques lignes extraites du *Wilhelm Meister* de Gœthe où la psychologie d'Hamlet est ainsi définie : « Une grande action assignée à une âme incapable de l'acccomplir. » Tout Hamlet, pour Gœthe, tient dans ces mots et tout Guillaume II, lui aussi, tient pour M. Karl Rosner dans cette formule.

Je l'admets, pour ma part, d'autant plus volontiers que mes recherches personnelles sur le dernier des Hohenzollern m'ont conduit naguère, si l'on me permet de le rappeler, à un résultat identique [2]. La puissance de l'empire allemand donnait le change sur l'impuissance de l'empereur. Ces attitudes théâtrales qui lui étaient familières, sa faculté d'assimilation, un vernis brillant, mais tout en surface, avaient trompé le monde sur sa vraie nature. De loin, Guillaume II paraissait mener tambour battant ses généraux, ses chanceliers, ses

1 Karl Rosner. *Der Kœnig.* — Librairie des successeurs de J.-G. Cotta ; Stuttgart et Berlin, 1921.

2. L'*Evolution belliqueuse de Guillaume II*. Paris, 1917.

ministres, ses sujets ; mais déjà, en temps de paix, il ne les menait pas si rondement. Du moment où éclata la guerre, il ne les mena plus du tout. Dès cet instant il ne mena plus rien, ni chancelier, ni généraux, ni ministres pour cette raison bien simple qu'il eût été incapable de les mener. Du moment où il ne s'agissait plus de parler, mais d'agir, de prendre des initiatives, d'assumer des responsabilités, Guillaume II se montra le pauvre sire qu'il était. Il se rendait compte, d'ailleurs, de son insuffisance, mais il en souffrait atrocement et c'est l'élément tragique de son destin, si curieusement mis en relief par M. Rosner. C'est par cette impuissance qu'il s'apparente à Hamlet. Pareil au héros shakespearien, il se révèle, à la faveur d'une crise terrible, inégal à la lourde tâche que la fatalité avait imposée à ses trop débiles épaules.

Certains adversaires de Guillaume II, hors d'Allemagne, et en Allemagne même, ont persisté, pendant la guerre, à dénoncer en lui le vrai « conducteur du peuple ». La minutieuse « planche d'anatomie morale » dessinée par M. Karl Rosner montre l'erreur de cette conception en ce qui concerne le Guillaume II de la guerre. Je m'empresse, par exemple, d'ajouter que si je partage l'opinion fondamentale de l'auteur prussien sur le tempérament de Guillaume II et le caractère « hamletien » de sa destinée, la pitié dont le livre en question est tout débordant me paraît simplement inadmissible. Dans ces malheurs où M. Rosner découvre une cruauté du destin, j'aperçois, pour ma part, le châtiment que méritèrent à Guillaume II ses fautes et ses crimes. Les caractères faibles peuvent, tout comme les violents, se laisser entraîner aux pires excès. Ils n'en sont pas moins coupables. Guillaume II a voulu la guerre. Il suffit pour que ses peines soient justifiées.

***

Le livre de M. Rosner, ingénieux mélange de « reportage » et d'analyse psychologique, retrace quelques journées de la vie de l'empereur au milieu de ce mois de juillet 1918 qui décida du sort de l'humanité.

L'armée allemande, après quatre ans de combats, de fatigues, de souffrances, n'est plus, à ce tournant de l'histoire, ce

qu'elle était au début de la guerre, « alerte et joyeuse ». Guillaume II lui-même, vieilli, blanchi, épuisé par les insomnies, a perdu sa belle assurance de naguère. Hindenburg et Ludendorff l'ont peu à peu dépouillé de tout ce qu'il avait conservé jusqu'alors d'autorité personnelle. C'est tout juste s'ils daignent le renseigner sur ce qui se passe. Guillaume II en est réduit à implorer d'eux des bribes d'informations. Encore ne les donnent-ils qu'à contre-cœur.

Le premier chapitre du *Roi* montre Guillaume II relançant Hindenburg au front pour tâcher de « savoir ». Tête nue, d'une démarche lourde, le *Generalfeldmarschall* septuagénaire s'avance à la rencontre de son roi. Sa taille de géant, sa structure massive, son aspect « cubique », comme écrit drôlement M. Rosner, inspirent confiance. Rien qu'à le voir, Guillaume II éprouve un réconfort. Il voudrait faire subir au grand chef un interrogatoire en règle, mais une nombreuse assistance entoure le monarque et le généralissime. Et celui-ci ne semble pas d'humeur à se prêter à un tête-à-tête. Gêné par la galerie, Guillaume II n'ose formuler ces questions qui se pressent sur ses lèvres. Hindenburg, de son côté, reste impénétrable : « Une seule fois, écrit M. Rosner, tandis que le vieux géant enlève lui-même le col de fourrure qui couvre les épaules de son roi, Hindenburg a pour lui un signe de tête cordial et silencieux, avec un bon, un calme regard. A celui qui souffre, altéré de savoir, il dit : *Nous avons le droit de garder tout notre espoir et notre confiance. Avec l'aide de Dieu, tout ira bien.* » Momentanément calmé, Guillaume II ressent pour l'homme qui vient de lui parler ainsi une indicible gratitude. Il songe au grief favori de ses adversaires, à ce reproche qu'on lui fait de n'avoir jamais supporté dans son entourage, par jalousie, les personnalités de premier plan, les très grands esprits : « Comme je leur prouverai, se dit-il, à ces frondeurs, à ces railleurs que je sais récompenser les services! Oui, les honneurs seront à la mesure de la victoire remportée par cet homme! » Hindenburg, cependant, devine l'angoisse qui étreint son empereur. Il le réconforte encore et l'encourage : « Ces périodes d'attente entre les grandes batailles, déclare-t-il, sont pénibles. Il faut prendre patience, Sire, il faut avoir la foi, foi dans notre

force, foi dans la bonté de notre cause, foi dans le Tout-Puissant entre les mains de qui elle repose. »

Rasséréné, ragaillardi, l'empereur remonte dans son auto, celle que désigne à tous les regards le fanion à l'aigle noir sur fond orange ; mais à peine l'auto a-t-elle démarré que le roi Hamlet succombe de nouveau à la neurasthénie qui le guette. Ses soldats, des deux côtés de la route, le saluent avec un respect apparent ; mais leur déférence est-elle sincère? Qu'y a-t-il d'exact dans ces rumeurs dont l'écho arrive jusqu'au trône? Est-il vrai que, dans les grandes villes, les démagogues rouges ont réussi à provoquer des bagarres sanglantes? Est-il vrai que leurs appels à la révolte, pis encore, à la révolution rencontrent de plus en plus la faveur des masses? Est-il vrai, en un mot, que la nation traverse une crise de découragement à laquelle des combats victorieux, gages d'une paix victorieuse prochaine, pourraient seuls désormais porter remède?

Le roi a fait faire à ce sujet une enquête discrète par un vieux général. Et le vieux général a rédigé un rapport rassurant ; mais depuis trente ans qu'il est au service du roi de Prusse, le vieux général a-t-il jamais prononcé une parole alarmante, alors même qu'il eût été de son devoir strict de la prononcer? Guillaume II songe qu'il ne sait rien, rien de son peuple, rien de la guerre. Il marche à tâtons parmi des ténèbres qu'il n'est pas en son pouvoir de dissiper.

Guillaume II passe une nuit atroce. Après tout, Hindenburg n'a pas été si rassurant. Il a parlé d'espoir, il n'a exprimé aucune certitude.

On dit que les condamnés à mort rêvent volontiers de leur enfance dans les moments où un soleil de plomb succède à leurs insommies douloureuses. Pareil aux condamnés dans leur cellule, Guillaume II revit en songe sa triste enfance et son adolescence inquiète. On lui a reproché son indifférence envers ses parents, mais ses parents l'ont-ils aimé? Avec quel soin sa mère le tenait, pour ainsi dire dès le berceau, à l'écart de son père, de la cour, de tout ce qui pouvait le préparer à son métier de roi ! Tendre épouse, elle était la plus indifférente des mères. Puritaine, au cœur de glace, instruite, mais d'une instruction sans âme, elle entendait façonner à sa guise l'esprit de son enfant. Elle avait trouvé, dans la personne du

professeur Hinzpeter un scrupuleux agent de ses desseins pédagogiques. Ce Hinzpeter! Le cœur de Guillaume se serre encore plus à évoquer, en cette minute tragique, l'image de ce pédant borné et féroce. Ah! l'ingénieux tortionnaire! le magister imbécile! Le jour de son anniversaire, le royal élève du professeur Hinzpeter recevait au château ses jeunes cousins et quelques petits amis. On servait — une fois n'est pas coutume — gâteaux et friandises à profusion. Tous avaient le droit de s'empiffrer, tous sauf le jeune prince qui devait être empereur un jour. Ainsi en avait décidé Hinzpeter dans sa sagesse. Le prince Guillaume devait se consacrer tout entier ce jour-là à ses devoirs de maître de maison; oui, il devait veiller à ce qu'autour de lui chacun se gobergeât, mais il devait lui-même, nouveau Tantale, s'abstenir de tout. A ses timides protestations, Hinzpeter avait répondu par un beau discours sur l'antique simplicité prussienne et les bienfaits d'une éducation spartiate.

Mais de quel poids pèsent dans le souvenir du roi ces petits chagrins en comparaison des véritables persécutions qu'il dut subir de la part de son père, quand celui-ci comprit qu'il ne régnerait jamais! Attendre si longtemps le moment de monter sur le trône et, l'heure venue ou presque, apprendre de la bouche des médecins qu'il faut mourir. Quel enfer pour l'adolescent qui allait devenir prince héritier que ces derniers mois de la vie du prince-héritier en titre devenu Frédéric III! Et pendant son règne si court, comme son père s'était vengé par avance de devoir mourir! Excité par sa femme, il s'arrangea pour laisser à son fils une succession empoisonnée. Oh! ces regards ironiques, féroces, impitoyables dont le père enveloppait son fils quand celui-ci parlait politique ou soulevait un problème militaire! « Si j'ai trouvé dès l'abord, songe l'Empereur Guillaume, un adversaire irréductible dans la personne du chancelier de Bismarck, à qui donc la faute, sinon à l'auteur de mes jours? Cette lettre où il signalait au chancelier mes prétendus défauts, mon goût de l'exagération, mes jugements précipités, mon manque de maturité, quelle manœuvre perfide! Et quel effet n'a-t-elle pas eue sur Bismarck, quoiqu'il inclinât à se défier du jugement de mon père! Tous mes efforts pour le ramener à moi ont été vains.

Il n'a cessé, dès lors, de me traiter en incapable, moi son roi, moi l'empereur ! Pouvais-je souffrir tant d'insolence? Mes calomniateurs prétendent qu'en me séparant de lui je commis ma première erreur. Est-ce vrai, mon Dieu, est-ce vrai? Ai-je eu tort de ne point renouveler, avec la Russie, ce traité de réassurance auquel il tenait si fort? Est-on fondé à soutenir que si le *Reich* était resté secrètement uni à l'Empire russe, jamais l'alliance franco-russe n'aurait été conclue et jamais le tsar n'aurait provoqué cette guerre, cette affreuse guerre? »

Guillaume II ne saurait dire s'il dort ou s'il veille. Sa nuit se passe en cauchemars conscients. Un léger bruit de voix, dans la pièce voisine, lui rend soudain le sentiment de la réalité. C'est son médecin particulier qui demande au vieux Schulz, le plus ancien de ses valets de chambre : « Dort-il? » Et Schulz répond : « Oui, depuis une heure. »

***

Guillaume II montre à son état-major, au petit déjeuner du matin, un visage fatigué, aux traits tirés, au teint de cire. Quelques jeunes officiers rient aux éclats dans un coin. Le roi se tourne vers eux et s'enquiert de la cause de leur hilarité. Ils répondent : « Nous dressons le plan de nos divertissements parisiens. Nous avons d'ailleurs emporté le Bædeker consacré à la capitale française. »

Et ce propos, astucieusement inséré à cette place, fournit à M. Karl Rosner l'occasion de faire paraître son « roi » bien-aimé sous un jour infiniment magnanime. Guillaume II prend une cigarette dans une coupe placée devant lui et, s'adressant aux officiers de son état-major, il leur tient à peu près ce langage : « Notre but principal dans cette guerre ne doit pas consister à nous divertir aux dépens de l'ennemi. Nous devons viser à mieux le comprendre en sorte qu'une catastrophe comme celle-ci ne puisse jamais plus ensanglanter l'Europe. » L'auditoire galonné du roi l'entend sans enthousaisme tenir de pareils propos. Il ne cache point sa froideur. Guillaume poursuit néanmoins sa harangue : « Il sera demain de notre devoir de ne point édicter des conditions de paix inaccep-

tables. Nous devrons avoir pour but la réconciliation des peuples ; il faudra jeter entre eux des ponts. » Un vieux courtisan prend sur lui d'objecter : « Votre Majesté croit-elle que les Français agiraient de même avec nous, s'ils remportaient la victoire? » A quoi Guillaume II répond : « Je n'en sais rien, cher ami, mais les Français sont les Français et nous sommes... les Allemands. » M. Rosner, écrivant cette scène, en attendait peut-être merveille. Et il se peut qu'elle émeuve les lecteurs prussiens ; mais ne produirait-elle pas plus d'effet encore si le Guillaume II, à qui M. Rosner fait tenir un si noble langage, se montrait plus sûr de cette victoire dont il promet d'user avec générosité? Dans la bouche d'un souverain neurasthénique et déprimé, tel que le dépeint M. Karl Rosner, dans la bouche du Seigneur de guerre devenu un timide Hamlet, cette modération n'est peut-être qu'une précaution...

La bataille a fait rage toute la nuit précédente. Et le résultat n'en a pas encore été communiqué à l'empereur. Il voudrait aller aux nouvelles, mais Hindenburg lui fait dire « qu'un poste d'observation a été préparé sur le Ménil pour Sa Majesté ». Toujours cet empressement à le tenir à l'écart! Guillaume II en conçoit une irritation plus vive à mesure que l'instant décisif de la bataille approche ; mais il se résigne à gagner ce qu'il appelle par devers lui « sa loge », le poste d'où il verra ce qu'on lui permet de voir.

Il songe — tant son impatience est grande — à s'enquérir directement auprès de Hindenburg, par téléphone, des incidents de la nuit ; mais si le maréchal allait prendre ombrage d'un acte si peu militaire? Allons ! il faut patienter encore.

Après des heures d'expectative tragique, ponctuées par un bruit de canonnade et de fusillade, le *Kronprinz* vient annoncer à son père que la bataille engagée prend une fâcheuse tournure. L'élan des troupes d'assaut est brisé. On piétine devant les secondes positions de l'ennemi. Et l'on perd beaucoup de monde.

Le Kronprinz a été chargé par le commandement suprême d'apprendre cette mauvaise nouvelle à son père. Il s'acquitte de son message avec toute sorte de ménagements, encore sans dire tout ce qu'il sait ; mais Guillaume II a compris. Son visage, de jaune qu'il était, devient vert.

Le *Kaiser* tremble de tous ses membres, son cœur bat à se rompre. Puis c'est une vague de colère qui le soulève : que signifie cette nouvelle impertinence? le faire renseigner par son fils sur ce qui se passe en première ligne? Hindenburg ne pouvait donc pas lui apprendre directement et plus tôt ces mauvaises nouvelles? « Suis-je donc devenu, se demande Guillaume II, quantité négligeable? »

Guillaume II n'a rien perdu pour attendre. Les précisions fâcheuses arrivent maintenant de toutes parts. Un des généraux commandant en première ligne avait déclaré quelques jours auparavant à l'empereur : « Tant que nous restons maîtres de choisir le nouveau champ de bataille, l'espoir nous est permis. » L'empereur devine, pressent que le choix du champ de bataille échappe à Hindenburg. Un capitaine d'état-major, accouru du quartier général, lui donne lecture d'un rapport qui confirme son appréhension. Guillaume n'en peut entendre la lecture jusqu'au bout : « Assez ! s'écrie-t-il, tout cela est insupportable ! » Décontenancé par l'air à la fois bouleversé et furieux de son maître, le capitaine d'état-major plie bagage et s'esquive.

Le *Kaiser* avait mal dormi la nuit précédente. Il ne ferme pas l'œil la nuit suivante. Une fois de plus, il interroge sa conscience sur ce qu'il y a de vrai dans le reproche que lui adressent ses ennemis d'avoir déchaîné la guerre. Non ! se répète-t-il, ce grief n'est pas fondé, non, les ennemis mentent, mentent sciemment. N'a-t-il pas hésité « jusqu'à la limite du déshonneur »? N'a-t-il pas usé de toute son influence en faveur de la paix auprès de George, auprès du vieil empereur François-Joseph, auprès de Nicky de Russie dont il n'aurait jamais attendu l'initiative belliqueuse qui mit le feu aux poudres? Les auteurs de la guerre, ce sont les Français avec leur aspiration à le revanche et leur prurit de gloire militaire, ce sont les Russes, égarés par le panslavisme, les Anglais, jaloux de l'Allemagne, condamnés à succomber dans la lutte commerciale engagée avec elle. Et soudain, dans une vision de fièvre, l'empereur voit surgir devant lui Édouard VII, avec cet air souriant qu'il avait lors de l'entrevue de Kronberg, en 1908. Son oncle l'avait-il à ce moment assez trompé, assez trahi ! Ah ! certes, Édouard VII avait de quoi se montrer satisfait.

Le tsar qui jusqu'alors le traitait ouvertement d'intrigant fieffé et l'accusait de conspirer contre la paix du monde venait enfin, sous la pression d'Isvolski, d'entrer dans le fatal complot contre la paix et contre l'Allemagne. Quelle revanche pour Édouard VII qui, lui aussi, tout comme Frédéric III, avait attendu si longtemps les satisfactions du pouvoir et n'en avait pas moins souffert ! Montrait-il assez de dépit quand son neveu Guillaume de Hohenzollern venait à Londres comme empereur d'Allemagne, entouré d'une suite brillante, alors qu'il ne régnait lui-même que dans les cabarets à la mode. « Édouard VII, se dit l'empereur, voilà le véritable instigateur de l'incendie qui dévore le monde ! »

Mais Guillaume II cherche en vain à se persuader, à se convaincre. La question subsiste, lancinante, brûlante, dévorante : « Qui a voulu la guerre? qui l'a rendue inévitable? » L'empereur s'obstine à se dire innocent, mais il songe que le verdict de l'histoire pèsera durement sur lui s'il se laisse battre. Or déjà ses alliés chancellent. Ils le trahiront, ils le renieront si la situation militaire s'envenime encore. Quelle confiance mérite un Ferdinand de Bulgarie?

Et Guillaume II se tourne et se retourne sur sa couche, sans trouver le sommeil. C'est la crise suprême : « Être ou n'être pas, voilà la question. »

*
* *

M. Karl Rosner, qui fait de son souverain le plus pieux des hommes, le montre cherchant un réconfort dans la prière. Guillaume croit en Dieu, il croit en Jésus-Christ, il croit avec saint Paul que « toute autorité vient de Dieu ». Il se considère plus spécialement, lui, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, comme souverain par la grâce du Très-Haut : « Seigneur, murmure-t-il, quel péché ai-je commis pour que votre droite s'appesantisse ainsi sur moi? Je n'ai jamais rien entrepris sans implorer de vous vos lumières et votre grâce. J'ai toujours nourri l'ambition d'être un efficace instrument entre vos mains. Ai-je péché par orgueil, Seigneur qui m'entendez? Je jure en ce cas de m'amender, de m'humilier devant vous, mais ne m'aban-

donnez pas, Seigneur, venez à mon secours ! O mon père, que cette coupe passe loin de moi s'il est possible ! »

Mais Dieu a détourné sa face de celui qui se donne pour son serviteur. La journée du lendemain apporte des nouvelles plus graves. Plusieurs échecs successifs sur la Marne obligent l'armée allemande à envisager une retraite de l'autre côté de la rivière suivie d'un repli sur des lignes moins favorables. Un officier d'état-major soumet à l'empereur le communiqué de l'agence Wolff du 18 juillet 1918 : « Entre l'Aisne et la Marne l'ennemi a gagné un peu de terrain. » C'est le premier acte de la déroute.

Du moins Guillaume II veut-il s'accorder cette satisfactions de passer sur quelqu'un sa colère. Hamlet l'Indécis s'efface devant l'autocrate aux impulsions violentes, devant le souverain, jusqu'alors enfant gâté de la Fortune et dont la guerre à prouvé la nullité. Contraint de se faire humble devant l'Éternel, il peut encore parler en maître à ses stratèges. Depuis trop longtemps ils se moquent de lui. Cette obstination à tout décider entre eux, et à ne le mettre jamais qu'en présence des faits accomplis, cette prétention de lui montrer la grande guerre du haut d'un « poste d'observation » qu'il n'est même pas libre de choisir, toutes ces manigances, toutes ces cachotteries, tous ces mépris ont porté au suprême degré l'irritation de l'empereur. Il éclate de dépit et de rancune. La « scène » qu'il fait à son généralissime et à son second, cette scène qui remplit les dernières pages du livre de M. Rosner est des plus dramatiques et donne une forte impression de chose vécue. Elle a sûrement été écrite d'après des témoignages authentiques. M. Rosner cherche, après coup, à atténuer l'effet qu'elle devait forcément produire sur le lecteur loyaliste. Précaution bien compréhensible de sa part, mais superflue. Guillaume II apparaît sous un jour odieux dans cet épisode où il se montre si injuste envers ses deux serviteurs les plus dévoués.

Il exige brutalement de Hindenburg la vérité, toute la vérité. Le maréchal avoue que, pour la première fois, certaines divisions allemandes, au sud-ouest de Soissons, ont lâché pied : « Tiendra-t-on sur les nouvelles lignes? demande l'empereur. —Ce n'est pas absolument certain, répond Hinden-

burg, mais le gros effet de surprise est surmonté. — Alors, nous allons poursuivre la retraite, reculer plus encore? » Hindenburg regarde avec calme le roi tremblant de courroux : « Toutes les dispositions, Sire, ont été prises pour que les attaques ultérieures auxquelles l'ennemi pourrait se livrer échouent dans la mesure du possible. »

Quel langage circonspect ! quelles réticences ! Guillaume veut connaître l'avis de Ludendorff : « La pénible surprise, déclare celui-ci, que nous avons éprouvée... » Alors Guillaume II, sur un ton provocant : « Vous avouez donc que nous avons été surpris? » Ludendorff feint de n'avoir pas entendu l'interruption de son maître et continue à développer un plan d'opérations sur un nouveau front. Ludendorff est plus loquace que Hindenburg. Aussi le *Kaiser* comprend-il de mieux en mieux toute l'étendue du désastre : « Une deuxième retraite de la Marne ! » s'écrie-t-il et un éclair mauvais passe dans ses yeux. Après quatre ans de lutte, voilà donc où l'Allemagne en est réduite ! A franchir de nouveau la rivière fatale sur les bords de laquelle, une fois déjà, la fortune a changé de camp. Guillaume jette sur les deux stratèges, qui lui avaient promis la victoire et qui ne sont plus en mesure de tenir parole, un regard chargé de haine. « En ce moment, écrit M. Rosner, il voit en eux des ennemis. » C'est que le gouffre où vont sombrer son prestige et celui de la dynastie lui paraît tout proche. Il respire avec peine, il bégaye, il voit trouble. Il empoigne le dossier d'une chaise pour ne pas tomber : « Que va-t-il faire? demande M. Rosner. S'élancer sur ces deux individus et s'insurger contre leurs plans ? Mais après? La raison n'est-elle pas de leur côté? » Toujours calme, Ludendorff poursuit son rapport funèbre. Guillaume II l'interrompt à nouveau : « Vraiment, raille-t-il, tout cela s'accorde mal avec ces histoires que vous me racontiez ici même, il y a quatre jours. » Cette fois, Ludendorff rougit affreusement sous l'outrage : « Sire, observe-t-il, de tels échecs sont toujours possibles en temps de guerre. Si pourtant la confiance de Votre Majesté... »

Guillaume II comprend qu'il a manqué de sang-froid et dépassé le but. Qui mettrait-il, juste ciel, à la place de Ludendorff? Il fait effort pour recouvrer son calme, il prononce quelques banales paroles d'espoir : « En somme, dit-il, nous

devons prendre patience et garder, en bons chrétiens que nous sommes, toute confiance en Dieu. — Sire, répond Ludendorff, c'est cela même. »

Cette scène est la plus pathétique, je le répète, du livre de M. Karl Rosner. Elle est celle aussi où le caractère du dernier empereur allemand paraît sous l'aspect le plus vil. Quel manque de générosité dans sa façon hautaine de traiter des serviteurs malheureux ! Et l'on songe à l'attitude toute diffé-différente que Napoléon Ier observa dans une conjoncture semblable. Peut-être le parallèle est-il écrasant, mais il est suggestif au possible. Qu'on se reporte à la description du conseil de guerre tenu par l'empereur français au bord du Danube, tout de suite après l'échec d'Essling, en mai 1809 [1]. La lutte avait duré trente heures et s'était terminée par un insuccès. L'archiduc Charles n'avait pas jeté l'armée française dans le Danube, mais Napoléon n'avait pas non plus réussi à traverser le fleuve. Force avait été au commandement français de se résigner à la retraite dans l'île de Lobau. Que fit alors l'empereur, l'autre empereur, le véritable empereur? S'en prit-il à Masséna ou à Davout? Les accabla-t-il de reproches? Songea-t-il à se « précipiter sur eux »? Les foudroya-t-il du regard « comme des ennemis? »

Calme, confiant — ce sont les mots qu'emploie M. Thiers — Napoléon invita les officiers présents à donner leur avis sur l'opération en cours ; après quoi, il parla lui-même. La journée, déclara-t-il, avait été rude, mais ce n'était pas une défaite. Les pertes autrichiennes avaient été plus fortes que les pertes françaises : « Un accident de cette espèce n'avait rien qui dût étonner des gens de courage. » Il fallait se renfermer dans l'île de Lobau, attendre la baisse du fleuve et alors recommencer l'attaque. Napoléon décerna, en terminant, quelques éloges mérités à Masséna et à Davout. Il « comptait sur eux » plus que jamais.

Sur quoi Masséna, « transporté, écrit M. Thiers, par tant de raison et de fermeté », saisit la main de Napoléon et lui dit : « Vous êtes, Sire, un homme de cœur et digne de nous commander. » Et ils se quittèrent « consolés, résolus, confiants les uns les autres ».

1. Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Tome X, p. 335 et suiv.

Le parallèle est accablant pour « le roi », parce que Napoléon avait vraiment l'étoffe d'un homme de guerre et d'un conducteur de peuple, tandis que Guillaume II n'était qu'un pauvre souverain de parade, capable tout au plus de prononcer des discours grandiloquents et d'accomplir, dans la sécurité des temps de paix, des gestes théâtraux. Guillaume II n'eut jamais que des velléités, tandis que Napoléon possédait une volonté de fer, laquelle se déployait le plus efficacement dans les moments les plus difficiles. Celui-là, non, vraiment, n'avait rien d'un faible Hamlet.

MAURICE MURET

LA CONFÉRENCE AÉRONAUTIQUE DE LONDRES

Les événements aéronautiques de ces derniers temps : Coupe Gordon-Bennett, meeting de Buc ont accaparé l'opinion française au point de détourner un instant son attention des manifestations du même ordre qui avaient lieu à l'étranger, chez nos amis les Anglais. L'*Air Council* a organisé, les 12, 13 et 14 octobre au Guildhall de la Cité de Londres une Conférence aéronautique, dont le but était une mise au point, pour les différents milieux industriels, scientifiques, financiers anglais, de l'état actuel des questions aériennes et de leurs perspectives de développement.

En effet, l'industrie aéronautique de la construction et des transports a le plus urgent besoin que les acheteurs et les capitalistes s'intéressent à elle. L'insuccès financier des lignes aériennes anglaises a été tel que, si les particuliers ou l'État ne viennent pas à leur secours, elles cesseront leurs services. Cet effondrement des compagnies de navigation mettrait dans une fâcheuse posture les maisons de construction dont elles sont le principal client, l'Air Force [1] possédant encore un important matériel de guerre et ne commandant que des appareils d'expérience.

1. *Royal Air Force* (en abrégé R. A. F.), c'est-à-dire Armée de l'Air comprenant une force indépendante, un personnel d'études et de recherches et de petites fractions entraînées à travailler avec la Guerre et la Marine.

La Conférence a consisté en six réunions ayant pour but d'écouter un discours sur les questions suivantes :

L'aviation civile et les services aériens par le major général Sykes, contrôleur général de l'aviation civile.

Relations entre les entreprises de transports aériens et les constructeurs par M. White-Smith, président de la Chambre syndicale des constructeurs d'avions.

L'état actuel des recherches aéronautiques et des études en cours par l'Air vice Marshal Ellington, directeur général des études et de la construction.

L'aviation civile et l'aviation militaire au point de vue technique, par le capitaine Barnwell, membre de la Royal Aéronautical Society.

Aspects de l'aviation militaire par l'Air Marshal Trenchard, chef d'état-major de l'Air Force.

Le dirigeable commercial, sa construction et son exploitation par le commander Dawson.

Le deuxième jour a eu lieu une démonstration en plein air à l'aérogare de Londres, Croydon, qui joue vis-à-vis de la capitale anglaise le même rôle que le Bourget vis-à-vis de Paris. Les membres de la Conférence virent évoluer les avions les plus intéressants et les dirigeables *R. 32* et *R. 33*. Ils assistèrent au départ et à l'arrivée du courrier de Paris et visitèrent dans tous leurs détails les installations de l'aérogare relatives à la T. S. F., à la météorologie, à l'éclairage pour les vols de nuit, aux signaux. Ils examinèrent également les hangars, les ateliers, les magasins, les bureaux des différentes compagnies de navigation et de l'agence spéciale qui transporte voyageurs et marchandises de l'aérogare à leur destination définitive.

Dans l'ensemble, la Conférence a été un succès en ce sens que les représentants des milieux dirigeants anglais qui avaient été invités, sont venus assister avec beaucoup d'empressement et d'attention aux séances du Guildhall et que, dans ces milieux, dont dépend son avenir, l'aéronautique est maintenant mieux connue et mieux appréciée.

Il paraît intéressant de profiter de cette documentation pour faire connaître au public français la situation actuelle

de l'aviation civile anglaise qui prend pour devise : « Sécurité et Régularité », l'état d'avancement des problèmes techniques que pose cette formule, le point de vue financier, la façon dont les Anglais ont compris l'organisation et le rôle de l'armée de l'air, et d'en tirer des enseignements profitables à notre pays. La question du dirigeable rigide qui, à elle seule, comporterait de longs développements, a été à regret laissée de côté.

***

Pour avoir une idée d'ensemble de l'aviation civile anglaise, nous allons examiner successivement : la situation présente des services aériens de l'Empire britannique, le but qui leur est fixé et les facteurs qui leur permettront de l'atteindre.

Il n'existe pour le moment aucun service aérien à l'intérieur du Royaume-Uni en raison, tant des faibles distances séparant les grands centres, que de l'irrégularité des conditions atmosphériques. Au contraire, trois routes aériennes relient Londres : à Paris (223 milles), à Bruxelles (210 milles), à Amsterdam (258 milles). Bien que ces lignes répondent à un véritable besoin et puissent rendre de réels services, le volume de la correspondance transportée augmente lentement, et l'enthousiasme du public est loin d'être ce qu'il devrait être.

Aux Dominions et dans les colonies, aucune ligne aérienne n'a encore été organisée en dehors du service d'hydravions inauguré ce printemps aux Bermudes par la « Bermuda and West Atlantic Aviation Company », mais, le Canada, les Indes, la Nouvelle-Zélande ont un Conseil de l'Air, l'Australie et le Gouvernement de l'Afrique du Sud ont un Comité qui s'intéresse aux questions d'aviation.

Le Canada a créé une organisation météorologique, des stations d'atterrissage, et étudie l'emploi de la photographie aérienne. Il prépare l'ouverture d'une ligne de Winnipeg à Sudbury dans l'Ontario. Aux Indes, dont le climat est particulièrement favorable, le monde commercial reconnaît les avantages de ce nouveau mode de transport et le Conseil de l'Air indien a décidé d'organiser les routes aériennes : Cal-

cutta-Bombay-Delhi-Karachi, Karachi-Bombay et Calcutta-Rangoon. La Nouvelle-Zélande, par l'intermédiaire de son Conseil de l'Air, se tient en liaison étroite avec le ministère de l'Air anglais. Enfin, l'attention des Gouvernements de l'Australie et de l'Afrique du Sud a été stimulée au plus haut point par les deux grands raids de démonstration partis d'Angleterre.

L'entretien des aérodromes de la route aérienne, Le Caire-Le Cap, va être réglé sous peu par accord avec les colonies intéressées.

Telle est la situation actuelle : quelle sera la prochaine étape vers l'organisation d'un réseau aérien d'Empire?

Nous avons vu que la faible superficie du Royaume-Uni ne permettait pas d'utiliser les vols à longue distance qui, seuls, font ressortir les avantages de l'aviation ; tout au plus, pourrait-on par la voie des airs gagner quelques heures entre Dublin et Londres ou entre Glasgow et Belfast. Par ailleurs, la position insulaire de l'Angleterre rend très intéressants les services aériens avec le continent, car la traversée obligatoire de la mer comporte pour les autres modes de transport des transbordements forcés. Il faudra donc, non seulement maintenir les liaisons aériennes existantes, mais en organiser d'autres reliant Londres aux Pays scandinaves, aux ports allemands sur la mer du Nord, à l'Espagne et au Portugal.

Mais, c'est surtout au point de vue impérial, sur les longues lignes qui le relient à ses Dominions et à ses colonies, que le Royaume-Uni pourra utiliser les transports aériens. Dans cet ordre d'idées, la première route à créer est celle d'Angleterre en Égypte et d'Égypte aux Indes. Des océans ou des territoires étrangers trop larges pour être franchis d'un seul vol par les avions actuels séparent la métropole de ses possessions, mais un dirigeable pourrait donner de bons résultats en volant de jour et de nuit, et il est vraisemblable qu'avant peu un avion portant de nombreux passagers pourra tenter la traversée de la Méditerranée vers l'Égypte avec Malte comme seule escale. Quant à la seconde partie de la route d'Égypte aux Indes, son organisation qui est complètement étudiée pourra être achevée lorsque seront réso-

lues les difficultés politiques en Syrie et en Mésopotamie.

D'ailleurs, la tâche de relier entre elles les différentes parties de l'Empire ne doit pas incomber uniquement au Royaume-Uni. Chaque Dominion ou chaque colonie doit constituer un centre d'où rayonnent les lignes aériennes qui formeront ainsi progressivement le réseau impérial. Les points où ce principe peut recevoir une fructueuse application abondent dans l'étendue de l'Empire. Par exemple, les Antilles souffrent d'un manque de liaison rapide tant entre les îles qu'avec le continent; une ligne reliant les îles Leeward aux Windward et aux Bahamas et ces dernières aux États-Unis rendrait les plus grands services ; cette ligne pourrait n'être d'ailleurs qu'un service annexe des compagnies britanniques de navigation à vapeur desservant ces parages. La vallée du Nil, qui, grâce à son large fleuve, présente l'avantage d'être toujours visible même la nuit, se prêterait remarquablement à l'organisation d'un service d'hydravions. En Australie, des lignes joignant Melbourne à Sydney, à Adélaïde et à Hobart en Tasmanie seraient bien accueillies.

Ainsi apparaît la méthode qui, appliquée avec opiniâtreté, permettra à l'Angleterre d'étendre sur le monde le réseau de communications aériennes que chaque Anglais estime dès maintenant nécessaire à la grandeur de l'Empire. Le succès, en pareille matière, dépend d'un grand nombre de facteurs que l'on peut grouper sous deux chefs : facteurs techniques, facteurs financiers; étudions-les successivement.

***

Le gros public n'a pas encore pris l'habitude de voyager par la voie des airs, il regarde ceux qui volent comme des audacieux et des téméraires et considère le vol comme une chose dangereuse, en un mot, il n'est pas encore satisfait de la sécurité. D'autre part, l'homme d'affaires utiliserait volontiers les services aériens, mais s'il a un rendez-vous important pour le lendemain, peut-il compter sur l'avion pour l'y conduire à l'heure voulue et l'état du temps n'interviendra-t-il pas? Il y a donc doute sur la régularité du service. Par suite, le mot d'ordre devra être « sécurité et régularité ».

La sécurité et la régularité seront grandement augmentées lorsque les avions ne seront plus obligés à des atterrissages forcés, lesquels proviennent, soit d'une panne mécanique, soit de l'état de l'atmosphère. La panne mécanique doit être éliminée, ou ses conséquences limitées, par les améliorations apportées à la construction du matériel, et on peut triompher de circonstances atmosphériques défavorables par les perfectionnements apportés à l'organisation de la météorologie et aux appareils de direction tant à terre qu'à bord des avions.

Le problème de la sécurité et de la régularité dont dépend tout l'avenir de l'aviation commerciale est donc entre les mains des services d'étude et de construction. C'est le perfectionnement technique avant tout qui assurera le développement des transports aériens, c'est l'inventeur et le constructeur qui donneront à cette jeune industrie son plus grand essor.

Quel est l'état actuel en Angleterre des recherches aéronautiques et des études en cours? Pendant la guerre, les recherches étaient dominées par la nécessité d'atteindre rapidement des résultats pratiques. Tout était sacrifié à l'obtention d'une performance déterminée qu'un accroissement de puissance du moteur permettait souvent de réaliser sans souci du point de vue financier. Les réalisations s'écartèrent ainsi peu à peu de la base solide que constituent des expériences méthodiquement conduites, et l'Air vice Marshal Ellington, directeur général des études et de la construction, estime qu'il s'écoulera bien trois ou quatre ans avant de pouvoir constater un véritable progrès dans les avions du type commercial. Il juge que les perfectionnements les plus désirables pour l'avion devraient porter sur son moteur, sa facilité de pilotage, sa faculté d'atterrir sur un emplacement restreint, ses caractéristiques et son coût réduit de construction et d'entretien.

Le moteur est l'âme de l'appareil, c'est de lui que dépend en première ligne la sécurité. Les moteurs en service peuvent en général supporter un vol d'une durée correspondant à la capacité des réservoirs de leur avion. Il n'en reste pas moins qu'ils ont encore des pannes souvent causées par le mauvais

fonctionnement d'accessoires tels que : alimentation en essence, graissage, allumage, tuyauterie d'eau, accessoires qu'on travaille à mettre au point. De plus, aucun des moteurs actuels n'avait été créé pour un but commercial. Pour obtenir de meilleures performances en vue des usages militaires, la régularité et la durée d'existence avaient été un peu sacrifiées à la nécessité d'obtenir une puissance considérable sous un poids minimum. Pour l'aviation civile, la régularité est une nécessité absolue et M. White-Smith, président de la Chambre syndicale des constructeurs d'avions, est d'avis qu'il vaut mieux augmenter le poids par cheval pour obtenir une régularité plus grande. En outre, un moteur ultra-léger exige des matériaux tout à fait spéciaux qui augmentent beaucoup le prix de revient. Si, en élevant légèrement le poids par cheval, on obtient une durée d'existence plus longue avec un prix initial moindre, on aura atteint en même temps un bon résultat financier.

En dehors du moteur classique, d'autres moteurs sont à l'étude : le moteur à essence dit à barillet dans lequel les cylindres parallèles à l'arbre attaquent un disque incliné calé sur cet arbre; la forme d'un tel moteur permet de donner au fuselage le meilleur profil au point de vue résistance à l'avancement ; le moteur Diesel qui emploie des huiles lourdes et dont la simplicité supprime de nombreuses causes de pannes ; la turbine à vapeur qui conviendrait peut-être pour des puissances supérieures à 1000 chevaux.

L'emploi de l'huile lourde ou de tout autre combustible moins volatil que l'essence serait le moyen le plus efficace de diminuer les chances d'incendie. Avec l'essence, il faut éviter toute accumulation de liquide par un drainage soigné des fuites qui peuvent se produire, isoler les réservoirs le plus possible et en tout cas les séparer du moteur par une cloison, utiliser soit des réservoirs résistants en tôle d'acier, soit des réservoirs recouverts d'une enveloppe de caoutchouc.

Enfin, et M. White-Smith insiste sur ce point, tout moteur devrait pouvoir être mis en marche par un procédé sûr de l'intérieur du fuselage. En effet, d'une part, le lancement des hélices à la main a causé et cause encore un grand nombre d'accidents; d'autre part, surtout avec les gros moteurs, le

départ est souvent difficile et long : l'aviation commerciale est exposée de ce fait à une augmentation de délai l'empêchant de respecter son horaire. Différents dispositifs de démarrage mécanique ont été essayés. Ils appartiennent à deux types : l'un ne fait pas partie de l'avion mais appartient à l'aérodrome et reste à terre lorsque le lancement est obtenu ; l'autre fait partie intégrante de l'avion et du moteur et doit, par suite, être traité aussi légèrement que possible. Deux spécimens du premier type ont donné des résultats satisfaisants ; quant au second type, il n'est pas encore au point.

La facilité de pilotage de l'avion est obtenue en compensant les gouvernails et ailerons, et pour les très grands avions, par l'emploi de servo-moteurs.

On peut libérer le pilote du souci de la conduite des moteurs en les groupant dans une chambre des machines où se tient un mécanicien auquel il est relié par un transmetteur d'ordres. Pour étudier ce problème, trois appareils sont actuellement en construction. Ils comprennent tous plusieurs moteurs accouplés, actionnant au moyen d'engrenages et d'arbres plusieurs hélices. L'accouplement est tel qu'un moteur quelconque peut être débrayé, les autres continuant à entraîner les hélices. Il est alors réglé par le mécanicien qui circule autour des moteurs, et remis en marche.

La faculté d'atterrir sur un petit terrain et d'en repartir est très intéressante pour l'aviation civile en cas d'atterrissage forcé et aussi parce qu'elle permet de rapprocher des villes les aréogares. Deux dispositifs sont à l'essai : celui de l'hydravion Fairey et celui de l'aile Handley-Page. L'aile de l'hydravion Fairey est munie d'un bord postérieur réglable qui permet de modifier la courbure de façon à faciliter la montée lors du décollage, le vol ralenti lors de l'atterrissage et à permettre la grande vitesse. L'aile Handley-Page tend à obtenir les mêmes résultats à l'aide d'un faux bord d'attaque séparé par un intervalle du bord d'attaque proprement dit. En attendant que soit résolu définitivement ce problème, une nouvelle catégorie d'appareils va permettre de rapprocher le terminus des lignes aériennes du domicile du passager : c'est l'amphibie. Son aptitude à utiliser aussi bien une nappe d'eau qu'un aérodrome, lui permettra, en effet, de manœuvrer sur les

larges cours d'eau qui, en Angleterre, traversent fréquemment les cités.

Les caractéristiques principales d'un avion : vitesse, montée, plafond, varient avec l'usage que l'on veut en faire. Tout avion doit avoir une vitesse lui permettant de lutter avantageusement contre le vent, une montée et un plafond suffisants pour surmonter les obstacles au départ du terrain ou en cours de route, mais il ne faut pas oublier que, si ces qualités sont poussées au maximum comme dans l'avion militaire, ce ne peut être qu'aux dépens d'autres caractéristiques de l'avion : charge utile, rayon d'action, coût de construction et d'entretien. C'est pourquoi l'avion de transport devra se contenter de performances raisonnables au point de vue vitesse, montée et plafond.

Le coût réduit de la construction et de l'entretien est d'une importance capitale pour un appareil civil si l'on veut que le transport aérien puisse être pratiqué avec bénéfice. La construction en bois et toile est fragile, elle ne résiste pas aux intempéries, elle demande une surveillance et des réglages continuels, de nombreux haubans la compliquent. L'emploi du métal permettrait probablement de remédier à ces défauts et favoriserait en outre la standardisation, mais il faudrait changer totalement les procédés de construction et non pas se contenter de copier les appareils en bois comme on l'a fait jusqu'à présent en Angleterre. Les Allemands ont supprimé les haubans en employant des ailes épaisses, et leur avion Junker complètement métallique paraît donner satisfaction. Des industriels anglais travaillent dans la même voie, on construit en particulier sur les brevets Voyewodski un appareil dans lequel la structure des ailes est telle qu'elles peuvent contenir les moteurs, disposition qui semble avantageuse au point de vue aérodynamique et propre à augmenter le rendement de l'avion. On cherche également à effacer le train d'atterrissage pendant le vol.

L'alimentation sous pression du moteur pour les hautes altitudes et l'hélice à pas variable sont aussi de nature à augmenter ce rendement. Le système le plus simple d'alimentation sous pression consiste à refouler l'air à l'aide d'un ventilateur accouplé à une turbine mue par les gaz d'échappement.

Jusqu'à présent on n'a pu en Angleterre construire de turbine qui résiste assez longtemps à la chaleur de ces gaz. Il a été également impossible de fabriquer une hélice à pas variable capable de supporter les efforts développés par les gros moteurs actuels.

A cet aperçu des progrès désirables se rattache tout naturellement la question controversée des parachutes dans laquelle d'ailleurs l'Air vice Marshal Ellington ne prend pas position. Le parachute est destiné à augmenter la sécurité de l'équipage, et ses partisans enthousiastes estiment que tous les avions doivent en être obligatoirement munis. Ses adversaires font remarquer que, s'il est en effet démontré, que, grâce à lui, un homme peut quitter un avion volant normalement et suffisamment haut et atterrir sans mal, il n'est nullement prouvé que le même homme puisse se dégager d'un avion qui n'est plus dirigé. De plus, la majorité des accidents se produisant près du sol, en général, le parachute ne pourra pas être utilisé. Enfin, il est possible que le fait d'avoir un parachute conduise l'équipage à l'employer avant d'avoir épuisé tous les moyens d'atterrir régulièrement. Il résulte de ces considérations que, si le parachute est adopté pour les avions militaires, monoplaces et biplaces qui peuvent être abattus par l'ennemi, la question n'est pas encore résolue pour les avions de transport et en particuiler pour ceux qui ont de nombreux passagers.

***

La sécurité et la régularité ne dépendent pas seulement, nous l'avons vu, des dispositifs mécaniques, elles dépendent aussi des circonstances atmosphériques ; aussi, le major général Sykes attache-t-il une grande importance à la météorologie, et surtout à la prévision du temps. Outre le service des prévisions au Bureau central météorologique, on a décidé l'organisation de vingt centres locaux dont dix fonctionnent déjà. Trois d'entre eux sont plus spécialement chargés de fournir les renseignements aux lignes Londres-Paris, Londres-Bruxelles, Londres-Amsterdam. Ils donnent des indications sur la direction et la vitesse du vent jusqu'à 2 000 pieds,

l'état du ciel, la hauteur des nuages, la visibilité, le temps probable, et pour les hydravions, l'état de la mer. L'aérodrome de Croydon fait connaître toutes les heures par T. S. F. les conditions atmosphériques du moment et les prévisions pour la période comprise entre le moment de la transmission et le coucher du soleil. Paris, Bruxelles et Amsterdam fournissent les mêmes renseignements. Les uns et les autres sont portés à la connaissance des compagnies de navigation.

Le service météorologique s'améliore en même temps que le réseau de T. S. F. C'est ainsi que l'emploi de la T. S. F. par de nombreux navires de commerce, permet de connaître le temps qu'il fait en mer, et les bateaux-phares vont être munis de la T. S. F. Ces renseignements seront de la plus haute importance pour des lignes aériennes, comme par exemple celle d'Angleterre aux Pays scandinaves.

Les avis météorologiques sont précieux, non seulement avant le départ, mais encore en vol. On voit tout le secours que pourront donner des indications météorologiques reçues par téléphonie sans fil à un pilote qui, rencontrant le brouillard en route, se demande s'il pourra atterrir en continuant son voyage, c'est-à-dire si l'aérodrome d'arrivée est dégagé. M. White-Smith est persuadé que si un pilote connaissait toujours l'état du temps devant lui, sur la route qu'il doit suivre, bien des voyages interrompus auraient pu être continués. Or, le voyage interrompu est la pire aventure qui puisse arriver à une compagnie de navigation aérienne, dont la clientèle se compose par définition de gens pressés.

Enfin, il ne faut pas oublier que les avis de la météorologie peuvent conduire à de réelles réductions de dépenses. En utilisant la connaissance du vent aux différentes altitudes, les avions accomplissent leurs voyages plus rapidement qu'ils ne pourraient le faire par tout autre procédé. Ils épargnent du combustible et font gagner du temps à leurs passagers.

En raison des conditions climatériques spéciales à la Grande-Bretagne, le problème du brouillard, auquel il a été fait allusion plus haut et qui handicape l'avion beaucoup plus que les autres moyens de transport, préoccupe les Anglais sérieusement. Dès maintenant, à condition que l'atmosphère soit

assez claire pour lui permettre d'éviter les obstacles au départ et à l'atterrissage, un pilote expérimenté muni d'indicateurs de vitesse, de virage, de compas et qui connaît sa dérive à l'origine peut se rendre d'un point à un autre moyennement éloigné, dans le brouillard ou les nuages, sans voir le sol. Cependant, comme le vent peut se modifier en cours de route, il est prudent et même indispensable que son avion soit muni d'une installation de T. S. F. qui permettra aux stations terrestres de lui indiquer à titre de vérification sa position exacte. Une plate-forme de compensation des compas a été construite à Croydon où les compagnies de navigation aérienne peuvent, en outre, faire vérifier leurs compas et trouver des avis compétents pour la pose sur les appareils ; la station de radiogoniométrie du même point a déjà rendu de grands services. Ces organisations seront développées au fur et à mesure des besoins.

En ce qui concerne les installations à bord, M. White-Smith et le major général Sykes affirment avec force qu'il est du plus haut intérêt pour les entreprises de transport aérien de munir tous leurs avions de la téléphonie sans fil qui, non seulement facilitera la direction dans le brouillard, mais permettra de recevoir toutes sortes d'indications utiles. Celui-ci expose précisément le cas d'un avion chargé de dix passagers qui, surpris par la nuit et obligé d'atterrir à Saint-Inglevert, demanda et obtint par T. S. F. l'éclairage du terrain. Il va sans dire qu'une telle organisation ne pourra donner tous ses fruits que si elle s'appuie sur une bonne entente internationale.

Une dernière façon de voyager dans le brouillard est fournie par les instruments de navigation à la mer qui sont maintenant adaptés à la navigation aérienne.

Le seul véritable obstacle est donc constitué par le brouillard ou la brume sur le terrain d'atterrissage et, jusqu'à présent, s'il n'existe pas de procédé permettant d'atterrir avec sécurité dans le brouillard, plusieurs moyens ont été suggérés et sont à l'essai. Le premier consiste à disperser localement le brouillard ; si difficile que paraisse sa réalisation, il n'est pas impossible qu'il aboutisse. Le second, qui ne convient que lorsque la brume est légère, repose sur l'éclairage du terrain

et sur le perfectionnement des dispositifs d'éclairage portés par l'avion. Les fusées, autrefois fixées dans ce but sous les ailes des avions, sont remplacées par des rampes de lampes électriques. De plus, à terre aussi bien que sur l'avion, on utilise une lumière colorée, rouge ou orange, dont la pénétration est bien supérieure à celle de la lumière blanche.

Un troisième moyen consiste à permettre au pilote de connaître sa hauteur au-dessus du sol, soit par une méthode acoustique, soit par une méthode électrique. A l'aide de microphones installés sur l'aérodrome, on détermine la direction, la vitesse et la hauteur de l'avion et l'on transmet ce renseignement au pilote par la T. S. F., ou bien, l'approche du sol modifiant l'état électrique d'un circuit porté par l'avion, produit, au fur et à mesure que l'avion descend, l'allumage successif de lampes placées devant le pilote. Enfin l'atterrissage automatique des avions a été obtenu à plusieurs reprises par le procédé suivant : la vitesse de descente en vol plané et l'angle sous lequel s'effectue cette descente sont connus pour chaque type d'avion ; des instruments peuvent facilement indiquer au pilote si ces conditions sont réalisées. D'autre part, le brouillard ne se forme qu'en air calme et n'a qu'une épaisseur d'une centaine de mètres. Par suite, une ligne de ballons portant sur l'enveloppe leur altitude et s'élevant au-dessus du brouillard peut indiquer au pilote la hauteur et le point où doit commencer la descente, ainsi que la direction à suivre pour atteindre l'aérodrome. L'avion étant muni sous le fuselage d'un bras qui actionne les commandes de profondeur, lorsque ce bras entre en contact du sol, l'avion se redresse parallèlement au terrain et atterrit. Une béquille spéciale empêche le rebondissement qui a tendance à se produire.

On peut rapprocher du vol dans le brouillard le vol de nuit que M. White-Smith regarde comme d'une grande importance pour l'aviation commerciale. En effet, le meilleur moment pour transporter courrier et marchandises est évidemment celui où les affaires sont suspendues. Si, par exemple, on pouvait voler régulièrement de nuit, les marchandises et la poste ne partiraient qu'après l'heure où les affaires sont terminées et arriveraient le matin à Madrid, Rome, Prague, Vienne,

Berlin, Copenhague, juste au moment où la vie recommence. L'avion serait alors un moyen de transport indépendant au lieu de se contenter d'être un auxiliaire du chemin de fer. D'ailleurs, si l'avion veut bénéficier de tous les avantages qu'il peut retirer de sa grande vitesse, il faudra qu'il accomplisse des parcours plus longs qu'il ne le fait actuellement, et ces parcours devront être continués de nuit comme de jour. On peut donc affirmer que le règne des vols de nuit viendra, mais la difficulté d'assurer la régularité du vol est évidemment bien plus grande la nuit que le jour.

Pour résoudre cette difficulté, il faut équiper spécialement les terrains et les avions. Des phares fonctionnent depuis longtemps à Beggin Hill et à Croydon, deux autres seront bientôt mis en place à Lympne et entre Londres et Folkestone ; ces organisations seront étendues dès que les vols de nuit seront entrés dans le domaine de la pratique. On installe des feux d'atterrissage permanents ainsi que des feux d'obstacles pour faire ressortir les objets élevés entourant les aérodromes, comme par exemple les antennes et pylones de T. S. F. Quant aux avions, le meilleur dispositif d'éclairage en cas d'atterrissage forcé, semble être la rampe lumineuse placée sous les ailes, dont il a été parlé à propos du brouillard. La question est d'importance, étant donnés les gros risques que fait courir à un avion un atterrissage forcé de nuit.

***

L'étude des facteurs financiers suppose d'abord le choix judicieux entre les différents types d'appareils aériens : dirigeables, avions, hydravions, amphibies, de celui qui permet l'exploitation la plus économique. Ce choix dépend d'une part de la longueur de l'itinéraire ou de la nature du pays survolé, d'autre part du genre de chargement. C'est ainsi qu'un dirigeable actuel peut aller en Égypte et en revenir sans atterrir avec un chargement de vingt tonnes, il peut voler de jour et de nuit. Sa vitesse est, il est vrai, plus faible que celle de l'avion, mais, sur un long parcours, les moyennes obtenues doivent être peu différentes par suite de la nécessité pour l'avion de

se ravitailler. Le commander Dawson fait remarquer que lors du raid Angleterre-Australie, l'avion Vickers-Vimy fut obligé de s'arrêter vingt-huit fois pour prendre de l'essence et de l'huile alors qu'un dirigeable se serait contenté de deux escales. Au contraire, pour assurer les relations aériennes entre l'Angleterre et les Pays scandinaves ou l'Allemagne du Nord, il y aurait avantage à prendre des hydravions ou des amphibies qui pourraient partir du cœur de Londres.

On peut, suivant le genre de chargement, diviser les appareils en trois catégories correspondant aux voyageurs, aux courriers postaux, aux marchandises. L'avion pour voyageurs devra être rapide, très confortable, posséder un rayon d'action de 350 à 400 milles et viser à l'économie de marche pour réduire le prix du voyage. Il sera peut-être nécessaire d'en avoir de différentes tailles suivant le poids à transporter, de manière que la charge utile disponible soit toujours complètement employée. L'avion pour courriers postaux ne devra pas avoir une vitesse commerciale inférieure à 120 milles à l'heure, son rayon d'action sera de 400 milles. Destiné à fonctionner par relais sur de longues distances, il sera nécessaire d'employer, pour le courrier, un type uniforme d'emballage à la demande du fuselage. Cet emballage, préparé par le Bureau central, sera embarqué sans retard sur l'avion en tête de ligne et ensuite transmis de relais en relais sans perte de temps. L'avion pour marchandises ne répond peut-être pas encore à un besoin ; cependant, comme ce genre de transport évite tout transbordement, il est possible que certaines marchandises, même relativement lourdes, aient avantage à utiliser cette voie. Une vitesse commerciale de 70 milles à l'heure et un rayon d'action de 500 milles paraissent convenables, la caractéristique essentielle de cet appareil étant de porter une charge utile élevée par cheval.

Il va sans dire que, quel que soit le type d'avion, l'espace disponible pour le chargement devra toujours être en rapport avec le poids de ce chargement sous peine de mal employer la charge utile possible. C'est ainsi que l'*Airco 9* qui peut transporter 500 livres n'en enlève en réalité que 300 faute de place : un tel appareil ne saurait permettre une exploitation économique.

D'après M. White-Smith, en Angleterre, le coût actuel des voyages aériens pour les passagers est plus du double de celui des chemins de fer. Il est plus du quintuple de celui de la grande vitesse par voie ferrée et bateau et huit fois plus élevé que le prix de transport ordinaire par les mêmes moyens pour les marchandises. L'expérience montre que le grand public n'est pas disposé à payer ces tarifs : il faut chercher à les abaisser en diminuant les frais d'exploitation. Pour arriver à ces résultats, il est nécessaire d'agir, en particulier, sur le prix du combustible, l'amortissement, les frais de réparations et d'assurance.

Le prix de l'essence représente selon M. White-Smith le tiers de la dépense totale : c'est dire quel retentissement ont sur les tarifs aériens les augmentations actuelles de ce prix et quel puissant intérêt s'attache à la réalisation de moteurs économiques. Non seulement l'économie de combustible réduit la dépense, mais encore elle permet d'augmenter le poids de passagers ou de marchandises : elle offre donc un double avantage pour les transports aériens. Mais la véritable solution réside dans la découverte ou l'utilisation d'un autre combustible moins cher, et on ne doit épargner aucune peine pour atteindre ce but.

L'amortissement, dans l'essai de relevé des frais d'exploitation établi par le président de la Chambre syndicale des constructeurs d'avions, est basé sur une durée de services de 2 000 heures pour les avions et de 3 000 heures pour les moteurs. Ces chiffres sont très probablement trop optimistes, car en France on calcule l'amortissement sur une durée de 200 heures pour les avions et de 130 heures environ pour les moteurs. En réalité, il est encore impossible, à notre époque, de faire une estimation exacte, mais il est certain que les frais d'amortissement sont considérables. On peut les réduire en diminuant le montant du capital engagé et en prolongeant la vie du matériel par une construction moins coûteuse et plus robuste à l'aide des procédés que nous avons examinés plus haut.

Les frais d'entretien et de réparation seront également diminués par la facilité d'accès et la simplicité de construction. Si les moteurs sont accessibles pour les réparations courantes,

il y aura gain de temps pour les mécaniciens et de plus l'examen quotidien consciencieux du moteur est la base du succès pour les services aériens. Enfin, l'avion représente un capital considérable qui, pour chaque journée passée à l'atelier, ne rapporte rien : il est donc de première importance que la durée des réparations soit réduite au minimum. A ce point de vue, l'unité de type dans une même entreprise, la parfaite interchangeabilité des différentes pièces et des moteurs donneront les meilleurs résultats. M. White-Smith cite le cas d'avions *Airco* immobilisés au Danemark pour des boulons d'un usage courant parce que ce pays n'utilise pas les mêmes dimensions que l'Angleterre. Il fait remarquer que le développement des services de transport amènera les avions à atterrir de plus en plus souvent dans des pays autres que le leur, et souhaite que l'interchangeabilité soit poussée très loin par l'entremise de la Commission internationale de navigation aérienne.

Les frais d'assurance pour les avions représentent environ 15 p. 100 de leur valeur. Actuellement le Gouvernement anglais laisse toute liberté, tant aux compagnies d'assurance qu'aux sociétés de navigation aérienne ; il espère que lorsque la situation sera mieux assise, par le libre jeu de la concurrence, les primes demandées baisseront.

Puisque, malgré l'élévation des tarifs, les compagnies de navigation travaillent à perte, il est nécessaire d'envisager l'aide de l'État. Deux systèmes sont en présence : l'aide indirecte et l'aide directe. En Angleterre, l'aide indirecte est seule pratiquée : l'État organise les aérodromes, les services radiotélégraphiques et météorologiques, règle les questions internationales, poursuit les recherches et expériences. L'aide directe sous forme de subvention est contraire à la tradition de l'Empire britannique dont les grandes industries se sont toutes développées librement, étant entendu que la seule base solide pour une affaire étudiée en vue de combler un besoin commercial est de se soutenir elle-même et d'être obligée de se maintenir par une bonne et saine administration. Cependant, dans son rapport du mois d'avril 1920, le Comité consultatif de l'Aviation civile (Advisory Committee for civil Aviation) émettait l'avis qu'une aide directe passagère était deve-

nue nécessaire pour différentes raisons : maintenir une industrie de fabrication et une réserve pour l'Air Force, accélérer les communications avec les autres pays, conserver la suprématie aérienne et le prestige de l'Empire. Cette aide directe prévue pour une période de deux années était proportionnelle au travail utile effectué et égale à 25 p. 100 du revenu brut encaissé par les compagnies pour transport de voyageurs, courriers, marchandises.

Ce sont ces propositions qui ont été présentées à nouveau à la Conférence aéronautique de Londres, par le général Sykes qui les a comparées à l'aide directe donnée en France sous forme de primes à la navigation aérienne. Ces primes accordées pour l'année 1920 aux entreprises françaises de navigation aérienne légalement constituées et effectuant un service régulier de transport et d'intérêt public sont de quatre sortes : prime d'amortissement et d'entretien, prime d'équipage, prime de transport et prime militaire. Le général Sykes adresse à ce système deux critiques : il craint d'abord que l'aide financière de l'État aille à des compagnies qui font voler des appareils sans utilité commerciale ou nationale, ensuite que la prime donnée aux appareils présentant un intérêt militaire n'empêche le développement d'un type purement commercial. Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une controverse sur cette question. On peut cependant remarquer que le règlement français d'application des primes qui répond à un besoin du moment, tout en soutenant efficacement les entreprises de navigation aérienne, n'engage pas l'avenir et recevra, sans doute, dans les années qui viennent, les modifications dictées par l'expérience.

Si l'aide directe de l'État n'arrive pas à triompher de la résistance qu'elle rencontre en Angleterre, on pourra encore, pour sauver l'aviation civile, faire l'essai demandé par le général Sykes qui voudrait que tous les courriers à destination du Continent soient transportés par les services aériens réguliers et au tarif habituel sans aucune surtaxe. Cette méthode appliquée par les autorités postales des États-Unis sur certains parcours aurait donné les meilleurs résultats : l'expérience vaut donc d'être tentée.

***

La Conférence aéronautique de Londres avait, nous l'avons vu, pour but essentiel la mise au point, à l'usage d'un public de choix, des questions de constructions aéronautiques et de transports civils aériens, elle aurait donc pu passer sous silence les questions spéciales à l'aviation militaire. Ses organisateurs ne l'ont pas voulu et pour affirmer combien ces deux branches de l'aéronautique, bien qu'indépendantes, étaient étroitement liées, ils ont demandé à l'Air Marshal Trenchard, chef d'état-major de l'Air Force, un exposé des principes qui ont servi de guide dans l'organisation, la répartition et l'emploi de l'armée de l'air. Ces principes peuvent se résumer ainsi :

La pierre de touche d'un service destiné à la guerre est la guerre elle-même et tout doit converger vers ce but, tout doit être dominé par cette considération. Or, aucune nation ne peut songer à donner à ses forces du temps de paix une puissance suffisante pour alimenter une guerre d'importance. Ces forces doivent être organisées dans leurs grandes lignes, posséder un plan détaillé de mobilisation rapide et avoir derrière elles les réserves nécessaires d'hommes entraînés et de matériel.

Pour l'aviation, cette mobilisation rapide est particulièrement essentielle, car la guerre future débutera par une grande activité aérienne et il importera dès le début de conquérir la suprématie. Le matériel aéronautique, si compliqué, dépendant de tant d'industries différentes ne se prête pas à l'improvisation, et cependant, il n'est pas possible de le stocker à l'avance. Outre le prix élevé d'une telle entreprise, il serait vite détérioré et démodé par suite des progrès de la technique. Où prendre les nombreux spécialistes nécessaires à la vie des escadrilles et le personnel navigant dont l'usure est si prompte? Toutes ces questions ne peuvent recevoir qu'une réponse : c'est l'aviation civile qui servira de réserve d'industrie aéronautique, de matériel, de personnel, et, pour atteindre ce but, jamais elle ne sera trop puissante. C'est pourquoi il faut chercher par tous les moyens à permettre à l'avion de « gagner sa vie », ce n'est qu'à ce prix que les industries de transport

et par voie de conséquence les industries de construction deviendront florissantes.

Un problème plus immédiat se posait à la démobilisation. L'Air Force restait avec le nombre d'officiers et d'hommes strictement nécessaires, mais sans l'expérience, l'organisation et les ressources que possédaient les autres services plus anciens. Les spécialistes, en particulier, avaient disparu ; or, si dans une compagnie, le manque d'un homme ne se fait guère sentir, l'absence d'un spécialiste peut influer beaucoup sur le rendement d'une escadrille. Comment pourvoir au personnel ?

Pour les officiers, le propre de l'aviation militaire est d'avoir une forte proportion de jeunes officiers, tandis que le nombre des officiers plus âgés est faible. Par suite, l'aviation ne peut assurer une carrière à tous les jeunes officiers dont elle a besoin et il est nécessaire de prévoir pour eux des engagements de courte durée en supplément des officiers à titre permanent. Actuellement, ces postes sont tenus par des officiers démobilisables qui, à la suite de la guerre, ont demandé à continuer de servir pendant deux ou trois ans. Plus tard, ce recrutement ne souffrira probablement pas de difficultés, car les accidents, dus en grande partie pendant la guerre à une instruction hâtive, vont disparaître en même temps que se perfectionneront les avions.

Pour les autres emplois, on engage des apprentis qui, selon la difficulté de leur métier, suivent d'abord un entraînement plus ou moins prolongé dans des écoles spéciales organisées par l'Air Force avec le concours de professeurs des écoles civiles et de l'Université.

Une école de cadets d'où sortiront les officiers de l'Air Force est en cours d'installation. Il existe pour les officiers des écoles de tirs, de T. S. F., de photographie, de navigation, de moteurs, de pilotes moniteurs. Il reste à créer une école d'État-Major.

L'aviation étant appelée à travailler en liaison étroite avec l'armée et la marine, il est indispensable qu'elle en soit bien connue. C'est pourquoi les stages d'officiers de l'armée et de la marine devront être très nombreux. Ces officiers apprendront ainsi à discerner les limites de l'effort à imposer aux appareils et les modifications que l'usage de l'avion doit apporter à leur propre tactique.

Quelle doit être la répartition de l'Air Force dans l'Empire? Elle dépend des besoins, variables eux-mêmes avec la situation politique qui n'est pas encore stabilisée. En tout cas, la concentration est seule efficace; un petit détachement isolé est impuissant, car, par suite de la complication du matériel employé, tout manque de pièces de rechange ou d'outillage entraîne l'immobilisation des avions. C'est l'idée qu'exprimait, pendant la dernière guerre, l'Air Commodore Brooke-Popham en disant : « Un fantassin peut toujours combattre même si sa capote ou son bidon lui font défaut, mais la perte d'un écrou ou d'un boulon peut rendre un avion inutilisable. »

Le mieux serait donc de tout grouper dans le plus petit nombre de centres possibles : Angleterre, Égypte, Indes (l'Égypte étant bien entendu le premier centre à pourvoir), et de posséder les moyens de transport propres à effectuer les déplacements nécessaires.

Reste la question de l'emploi de l'Air Force. Rien n'a encore été imprimé à ce sujet, mais il existe cependant des principes qui découlent de l'expérience même de la dernière guerre. Le plus important de tous est que le travail de l'Air Force sur terre et sur mer, en dépit de ses aspects multiples et variés, ne peut être accompli efficacement que si on l'envisage et si on l'effectue en coordonnant les efforts. D'une part, l'Armée et la Marine demandent des reconnaissances, des photographies, des réglages, des opérations offensives contre les troupes ou les navires, les voies de communication, les dépôts, les ports.... D'autre part, et indépendamment de ce travail effectué en coopération intime avec les autres armes, l'Air Force peut attaquer les usines de l'ennemi, le moral de sa population.... Toutes ces opérations ne doivent jamais être envisagées en tant que missions entièrement séparées.

Un autre principe est que le rôle de l'avion est essentiellement offensif, mais qu'il est indispensable de réunir avant l'attaque les ressources nécessaires pour qu'elle puisse être continuée avec opiniâtreté, aussi longtemps qu'il le faudra. Il n'y a pas de meilleur moyen d'atteindre profondément le moral de l'ennemi que le bombardement, surtout le bombardement de nuit, répété pendant huit à dix jours sur le même point.

Bien d'autres conséquences logiques pourraient être tirées de l'étude de la guerre qui vient de finir. Il ne leur manque que d'être formulées avec autorité pour être acceptées par tous et créer la doctrine qui fait encore défaut à l'Air Force.

*
* *

L'exposé de l'Air Marshal Trenchard établit donc qu'au jour de la guerre, une aéronautique militaire ne sera puissante que dans la mesure du développement de l'aéronautique civile pendant la paix. En effet, l'aéronautique militaire ne constitue qu'un cadre que viendront remplir les réserves en matériel, personnel, industrie aéronautique fournies par l'aéronautique civile.

Une telle opinion émanant d'une compétence aussi indiscutée que l'Air Marshal Trenchard, dont la franchise et la netteté de vues ont été déjà appréciées à maintes reprises, aura un grand retentissement en Angleterre. L'on peut être assuré que le Ministère de l'Air anglais, qui, ne l'oublions pas, centralise tout ce qui appartient à l'aéronautique, fera l'impoisible pour développer en liaison intime la construction, les transports aériens et l'armée de l'Air, puisqu il y va de la sécurité de l'Empire.

La même idée a déjà été exprimée à maintes reprises en France et elle n'a pas moins de force de ce côté-ci de la Manche, mais elle rencontre dans notre pays de grandes difficultés d'application, du fait que l'aéronautique dépend de quatre ministères différents : sous-secrétariat de l'Aéronautique, Guerre, Marine, Colonies, qui chacun ont leur budget propre. Dès lors, comment assurer l'unité de vues indispensable à la réalisation d'un pareil programme, comment éviter qu'au jour de la mobilisation les ressources aéronautiques civiles ne soient tiraillées et dispersées entre plusieurs départements?

Le sous-secrétariat de l'Aéronautique traite toutes les questions de navigation aérienne, de plus, il centralise les études et les fabrications de matériel aéronautique pour le compte de la Guerre, de la Marine et des Colonies. Mais à

ce dernier point de vue, il ne prépare pas les crédits qu'il utilise, pas plus qu'il ne détermine les commandes qu'il fait exécuter.

Le fait qu'aucune autorité n'existe pour départager des bureaux que l'organisation actuelle place sur un pied d'égalité empêche ou retarde la réalisation de toute réforme, même lorsqu'elle est d'un intérêt national, car il n'y a guère de réforme qui ne lèse l'intérêt particulier de quelque service.

Les initiatives heureuses du sous-secrétaire de l'Aéronautique sont souvent brisées avant d'aboutir. C'est ainsi que la création d'un corps spécial d'ingénieurs de l'aéronautique, dont la nécessité et l'urgence s'imposent en raison des départs répétés des officiers techniciens, n'a pu être réalisée. Des pourparlers tendant à obtenir une meilleure répartition des terrains et de leurs hangars pour éviter les doubles emplois sont restés sans résultat. La création d'Attachés aéronautiques destinés à soutenir l'influence française à l'étranger a été longuement retardée. La centralisation des services de la météorologie éparpillés entre la Guerre, la Marine, l'Instruction publique vient seulement d'être menée à bonne fin.

On pourrait multiplier les exemples : ceux-ci suffisent à faire pressentir la fâcheuse répercussion de tels conflits sur le fonctionnement et le développement de l'aéronautique, et sur la bonne gestion des crédits votés par le Parlement.

Le remède à une telle situation ne peut être trouvé que dans l'*unité de direction*, qui, seule, assure la prospérité des grandes entreprises humaines.

Cette *unité de direction*, l'opinion et nombre de compétences la voient dans un ministère de l'Air groupant la Navigation aérienne civile et les trois Aéronautiques : militaire, marine et coloniale sous une forme que définit ainsi le général Hirschauer, sénateur, rapporteur du budget de l'Aéronautique.

La direction unique, condition indispensable des progrès rapides et des efforts productifs, ne peut être obtenue qu'en réunissant entre les mains d'un « ministère de l'Air » les différents services qui utilisent les engins aériens. Seul, ce ministère de l'air pourra organiser le réseau aérien du territoire national et colonial, en tenant compte à la fois des conditions économiques et militaires, donner aux études

techniques et aux fabrications, l'impulsion, l'orientation et l'activité qui assureront leur développement maximum ; seul, il pourra préparer, dès le temps de paix, la mobilisation des ressources nationales aéronautiques qui procurera au pays, en cas de nécessité, l'importante flotte aérienne qui assurerait sa sécurité. Cette flotte est composée actuellement d'un matériel coûteux, trop périssable et trop perfectible pour qu'il soit possible d'en envisager la constitution et le stockage en temps de paix, comme il est possible de le faire pour d'autres matériels dont les progrès sont lents, et l'entretien peu onéreux.

Si cet exposé rapide des idées agitées à la Conférence aéronautique de Londres comporte, pour nous Français, une morale, on n'en saurait trouver de plus profitable que celle contenue dans ces paroles.

Souhaitons qu'elles soient entendues.

LÉON BRULÉ

LES ENNEMIS DE LA FEMME[1]

Ils avaient fini de dîner. La duchesse continua à remplir les verres. Michel qui, au début, goûtait peu ce breuvage, avait fini par se laisser séduire par sa fraîcheur odorante.

— Tu dois certainement fumer la pipe, — fit Alice avec simplicité.

Il fit un geste négatif. Il savait de quelle « pipe » il s'agissait; aussi regarda-t-il autour de lui. La fumerie devait se trouver dans quelque coin caché du studio.

— Comment, un homme comme toi ? — poursuivit-elle. — Un navigateur !... Et moi qui espérais que nous fumerions ensemble !

Elle lui laissa même entendre que l'espoir de lui procurer cette jouissance défendue avait surtout motivé son invitation. En apprenant que le vigoureux prince était pris de nausées chaque fois qu'il essayait de goûter à « la drogue », elle se résigna. Et tandis qu'il allumait un havane, Alice tira d'un coffret en argent les cigarettes qu'elle fumait en présence des « non initiés » : du tabac d'Orient fortement imprégné d'opium.

Michel n'eut plus de doute sur les intentions de la duchesse. A demi dressée sur les coussins, dans une attitude féline, elle semblait prête à bondir sur lui. Elle le regardait fixement.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1921.

Michel connaissait la dansante lueur bleue de ses prunelles. C'était l'invitation à la violence, qu'il avait rencontrée si souvent sur son passage de millionnaire victorieux.

Il importait de reprendre la conversation pour rompre le silencieux maléfice de cette belle magicienne, qui, sûre de sa victoire finale, lui envoyait en souriant les bouffées qu'elle tirait de sa cigarette. Michel fit donc allusion à la quantité d'amants qu'on lui attribuait, comme s'il pouvait creuser ainsi entre eux un fossé.

— Comment, toi aussi? — fit en riant Alice, avec une franchise toute virile. — Je suppose que ta morale n'est pas celle de ma mère et que tu ne vas pas me chapitrer sur ma conduite. Ma mère, il est vrai, ne me blâme pas pour ce que je fais. Ce qui l'indigne, c'est mon insouciance de l'opinion d'autrui.

Elle demeura un instant silencieuse, en fixant Michel de ses yeux inquiétants.

— Sans doute, j'ai connu beaucoup d'hommes. Mais toi? crois-tu que j'ignore tes vagabondages à travers le monde à la recherche de sensations nouvelles?... Nous en avons fait autant, toi et moi, avec cette différence que je n'ai pas eu besoin de parcourir l'univers pour arriver au même résultat. Et j'imagine que tu ne crois pas, comme certains hommes, que nos cas ne peuvent se comparer parce que je suis une femme. Tu me connais trop pour t'imaginer que j'aie sur l'amour l'opinion vulgaire. Je sais que, pour atténuer sa matérialité, un peu d'illusion est nécessaire. Mais au fond, je me moque de l'amour tel que le monde le conçoit. Je n'ai que faire d'amoureux ; il me faut des admirateurs.

Dans l'orgueilleux enivrement que lui inspirait sa beauté, Alice se considérait comme délivrée des règles vulgaires de la morale. Elle ne pouvait être ni vertueuse, ni vicieuse ; elle n'était que belle et ne pouvait être que cela.

— Poètes, peintres et musiciens, cherchent, avec une coquetterie féminine, à provoquer les louanges, à soulever l'universelle admiration. Je suis comme eux. Mais je n'ai pas besoin de créer de la beauté, puisque — dit-on — je la porte en moi. J'ai besoin, comme eux, d'admiration, et c'est pourquoi je me donne généreusement, satisfaite du bonheur que j'apporte, et fière de ne jamais me sentir dominée. Pour moi

ce qu'on a écrit de plus juste et de plus beau là-dessus, c'est *le Banc des Vieillards.*

Le prince eut un geste étonné. Elle continua.

— Des vieillards troyens, assis sur un banc, déploraient la longueur du siège qu'il leur fallait subir, et le sang de tant de héros vainement répandu, et ils maudissaient la femme, cause de tous ces désastres. Soudain Hélène parut et passa, majestueuse, devant eux. Les vieillards se turent. Il leur avait semblé qu'Aphrodite était descendue de l'Olympe. Puis, tout bas, ils se dirent : « Nous pouvons souffrir pour elle... Elle est si belle. »

» J'aime, — continua la duchesse, — que les hommes souffrent pour moi. Il est glorieux de provoquer un grand massacre comme cette aïeule immortelle !... J'éprouve un profond orgueil quand j'entends le dépit et l'envie murmurer derrière moi. Dans les salons, les mêmes messieurs austères qui ont fait chorus avec leurs femmes et leurs filles me dévisagent en passant. Les uns rougissent, d'autres deviennent tout pâles. Je devine leur admiration et leur désir... J'ai aussi mon « banc des vieillards ».

Michel s'aperçut soudain que, tout en parlant, elle s'était rapprochée de coussin en coussin, en s'appuyant sur les coudes. Elle était presque à ses pieds, la tête relevée, et son regard fixe était posé sur lui.

— Le seul homme qui m'ait fait réfléchir un peu, — continua-t-elle à mi-voix, — le seul qui m'ait semblé différent des autres, c'est toi... Ne t'effraye pas : ce n'est pas de l'amour. Je ne vais pas intervertir les rôles et te faire une déclaration. Cela vient peut-être de ce que nous nous détestions, étant enfants, et que tu ne m'as jamais désirée. Et ceci dans ma vie est un fait assez rare pour m'intéresser.

Elle appuya ses mains sur les genoux du prince.

— Quand je t'ai vu au cimetière, après tant d'années, je me suis souvenue de tout ce que j'avais entendu dire de toi. Beaucoup de femmes, que je connais, ont été tes maîtresses. Et je me disais : « Pourquoi pas moi? » Puis je pensais aux hommes qui ont traversé ma vie et j'ajoutais : « Pourquoi pas lui?... »

C'étaient maintenant les coudes d'Alice qui s'appuyaient

sur ses genoux; leurs yeux et leurs bouches étaient proches.

Michel voulut reculer, mais une des mains d'Alice s'était déjà posée sur son épaule. Il se borna à hocher la tête.

— Ne crains rien, — ajouta-t-elle, — avec moi tu peux être tranquille. Tu me quitteras quand tu voudras ; peut-être prendrai-je les devants. Je te désire depuis quelques jours. Tu dois me désirer comme les autres... Nous devons vivre le moment présent comme des gens qui connaissent le secret de leur existence et sa valeur. Et puis, si nous nous fatiguons l'un de l'autre, nous nous séparerons sans nostalgie et sans rancune..

Quand, parfois, le prince songeait à cette scène, il en éprouvait une certaine gêne. Il avait la certitude de s'être montré ridicule et brutal. Lui qui réalisait si facilement le geste d'amour, il se révolta, avec une pudeur irritée, contre les avances de la duchesse. Non ! Avec elle, jamais ! Il sentit s'éveiller en lui la même antipathie qu'il avait ressentie pendant son adolescence.

Il était debout au milieu de l'atelier, et regardait la porte d'un air anxieux, en murmurant de stupides excuses :

— Il faut que je me sauve. Il est tard. J'ai des amis qui m'attendent...

La duchesse s'était ressaisie. Elle s'était levée et le regardait avec une stupeur mêlée de colère.

— Toi seul pouvais me faire cet affront, — dit-elle en le congédiant. — Maintenant, je sais à quoi m'en tenir. Je te hais comme tu me détestes. Mon caprice était stupide. Tu t'es offert un luxe que nul au monde ne connaîtra plus. Si j'étais plus jeune je te cravacherais comme au Bois. A défaut de cette correction, sache que je te répète aujourd'hui tout ce que je t'ai dit ce jour-là...

Ils cessèrent de se voir.

Lorsque le prince eut réglé tout ce qui concernait l'héritage de sa mère, il eut l'idée de reprendre ses voyages, mais dans des conditions plus luxueuses. Il n'avait plus besoin de demander de l'argent à la princesse. Michel Fédor était devenu l'un des richards de ce monde.

Le colonel reçut mission de faire démolir les murs féodaux de la Villa Sirena. Le prince avait horreur des résurrections architecturales. Il ne pouvait souffrir les édifices modernes

qui prétendent copier l'Alhambra, les palais de Florence, ou les constructions solennelles de Versailles.

Puis Toledo surveilla la construction d'une blanche villa moderne, exécutée sur les indications du prince, qui, tout en songeant aux moindres détails de l'ameublement, n'oubliait nullement l'indispensable confort.

Il lui fut plus facile de transformer rapidement son errante résidence des mers. Il vendit le *Gaviota* qui lui rappelait sa dépendance de fils de famille et acheta aux États-Unis un yacht gigantesque, qu'un milliardaire américain, brusquement décédé, venait de faire construire. Ce fut le *Gaviota II*.

Ce bâtiment jaugeait autant qu'un petit transatlantique et était aussi rapide qu'un torpilleur. La fortune d'un homme s'échappait tous les jours par sa double cheminée. Son arrivée dans certaines petites îles suffisait à vider les dépôts de charbon. Un bateau marchand loué par le prince se portait à sa rencontre, dans les mers les plus écartées, pour remplir ses soutes de combustible.

Des ports tranquilles s'illuminaient la nuit soudain, comme si le soleil s'était levé. Le prince Lubimoff donnait une fête à bord : son navire se dessinait depuis la ligne de flottaison jusqu'au haut des mâts, garni d'ampoules électriques multicolores, et de puissants projecteurs lançaient de mobiles faisceaux de lumière qui faisaient surgir de la nuit les vagues, les plages, les maisons de la ville. D'autres fois le feu blanc de leurs yeux monstrueux glissait sur les murs de glace perdus dans les ténèbres, et les pingouins, les phoques et les ours polaires s'éveillaient, effarés, devant ce monstre lumineux et haletant qui venait troubler le mystère de la nuit.

La possession de ce palais flottant ne suffisait pas à Michel Fédor. Il organisa, dans ses flancs, un merveilleux orchestre.

La musique constituait pour lui la plus précieuse des émotions. L'ouïe fatiguée par l'excès d'une musique succulente, il recherchait des auteurs ignorés et souvent extravagants. Mais il exigeait toujours, comme plats de résistance de ces banquets auditifs, les œuvres des maîtres classiques, et avant tout celles de Beethoven.

Traités comme des officiers, rétribués comme ils l'entendaient, et attirés par la perspective de visiter une grande partie

du globe, des musiciens de tous les pays demandaient à s'enrôler dans l'orchestre du yacht. Des virtuoses réputés et de jeunes compositeurs en firent partie comme simples exécutants. Les uns, malades, cherchaient la santé dans un voyage autour du monde, accompli luxueusement et sans frais ; d'autres s'embarquaient par goût des aventures, pour voir des pays nouveaux, dans cet alcazar flottant où tout semblait organisé pour une éternelle fête. Il n'y en avait jamais moins de cinquante.

— Mon orchestre est le premier du monde, — disait le prince avec orgueil à ceux qui le venaient féliciter, après l'un des rares concerts donnés à terre par ses musiciens.

Dans la tiédeur des nuits tropicales, sous un clair de lune qui convertissait la mer en une plaine d'argent liquide, les musiciens, en habit, assis sur le pont supérieur, devant leurs rangées de pupitres illuminés par des lampes électriques, faisaient entendre, dans une atmosphère assoupie, les mélodies les plus raffinées et les plus originales. La musique se perdait derrière le navire, comme un ruban qui se déroule, se déchire et s'échappe en fragments, avec la fumée des cheminées. Pendant les pauses de l'orchestre, on entendait le sourd et lointain roulement des hélices, soulevant un tourbillon d'écume ; puis, de temps en temps, le tintement d'une cloche lente appelant les hommes de quart, ou le cri de la vigie accroupie dans la « hune » du grand mât, qui faisait songer à la mélopée du muezzin perché sur son minaret. Et cette musique monotone de la mer ajoutait à la musique des hommes une impression d'immensité et de mystère.

Les officiers et le personnel du prince se groupaient au pied des escaliers ou à l'entrée des ponts pour entendre ce concert nocturne. A l'avant, l'équipage, assis à la turque, écoutait, dans ce silence religieux propre aux hommes simples en face de ce qu'ils respectent confusément, sans comprendre. En haut, il n'y avait pour tout auditeur que Michel Fédor. Le prince se tenait loin des musiciens et leur tournait le dos. Il regardait à ses pieds les eaux écumantes, fendues par le navire, qui s'échappaient comme un fleuve double tout le long de ses flancs. La lueur de son cigare faisait par moments surgir de l'ombre son visage pensif.

Le yacht n'abritait pas seulement l'orchestre. On apercevait parfois à bord des femmes en souliers blancs, jupe bleue, jaquette croisée à boutons d'or, cravate et col masculins et casquette d'officier. Nul ne savait au juste leur nombre. L'accès des appartements centraux et du pont supérieur était interdit aux hommes d'équipage. Dans les grands ports, les chaloupes à vapeur conduisaient à terre ces belles voyageuses, mises avec une élégance discrète.

Lorsque le *Gaviota II* jetait l'ancre dans une baie visitée l'année précédente, les curieux trouvaient ce harem ambulant complètement renouvelé.

Michel Fédor interrompait quelquefois ses voyages pendant l'été pour séjourner sur les plages à la mode. Les femmes, compagnes de ses longues traversées, demeuraient à bord, menant l'existence fastueuse qui leur était familière. D'autres fois il les congédiait comme on licencie l'équipage d'un navire, sa campagne terminée.

Il se sentait soudain intéressé par les femmes à la vie sédentaire, par la société de terre, les intrigues estivales sur les plages célèbres, et il s'installait dans un hôtel d'une station balnéaire pendant que son yacht se dressait, immobile, sur les eaux bleues, comme un palais mystérieux vers lequel convergeaient tous les regards féminins.

A Biarritz, il se lia avec Atilio Castro. Ils avaient découvert qu'ils étaient parents par le général Saldaña.

Le prince poursuivait sa route victorieuse à travers le monde, triomphant des vertus les plus inaccessibles. Les résistances sincères finirent même par lui paraître de simples subterfuges destinés à retarder la chute et à en augmenter le prix. Les millions arrivés de Russie s'émiettaient pour le bien-être et la jouissance de nombreux foyers. Ils entretenaient l'élégance de beaucoup de femmes et alimentaient les industries de luxe. Quelques dames se sentaient réellement attirées par Michel Fédor, à cause du mystérieux prestige de ses voyages sur un navire dont on parlait comme d'un palais enchanté, et de ses aventures déjà presque fameuses. Mais une fois leur vanité et leur imagination satisfaite, elles laissaient parler leur égoïsme : « Pourquoi serais-je plus désintéressée qu'une autre?... »

Elles n'avaient besoin d'user d'aucune circonlocution pour formuler leur requête. Le généreux prince devançait leurs désirs. Il voulait payer ses maîtresses, les combler de présents, les couvrir de bijoux comme des favorites. La rupture devenait ainsi plus aisée. Il pouvait s'éloigner quand il le désirait, satisfait de sa conduite, insensible aux plaintes et aux larmes. De ses ancêtres russes, à moitié Orientaux, il tenait le goût et le mépris de la femme. Il la choyait, mais se sentait incapable de l'aimer. Il l'adorait, mais, dès qu'elle prétendait pénétrer véritablement dans sa vie, il en éprouvait une véritable indignation. Les ambitieuses, qui simulaient une grande passion dans l'espoir invraisemblable d'un mariage, et les sentimentales, qui prétendaient l'intéresser par des raffinements psychologiques, l'attendaient vainement le jour suivant. « Pas de grandes passions !... » Le yacht crachait soudain deux jets de fumée, et emportait son maître vers un autre port, parfois vers un autre continent. Si le prince désirait s'échapper d'une ville du centre, il donnait l'ordre d'accrocher un wagon spécial au premier train en partance.

La munificence de Michel Fédor continuait de s'exercer au profit des abandonnées. Son budget s'enrichissait tous les ans de nouveaux noms, comme celui d'une maison royale qui distribue des pensions aux serviteurs oubliés. Mais les pensions du prince Lubimoff servaient à entretenir le luxe et non à secourir une existence. Les plus modestes dépassaient trente mille francs par an, tandis que la moyenne atteignait le double de cette somme.

— Altesse : il va falloir reviser cette liste, — déclarait l'administrateur.

Michel examinait la liste en hésitant devant certains noms. Il ne se rappelait qu'imparfaitement les femmes qui les portaient. Puis il souriait devant certaines visions reparues soudain dans sa mémoire. Il était puissamment riche. Pourquoi ne pas soutenir un luxe qui était leur suprême illusion à toutes? L'idée que ses successeurs pussent profiter de ce luxe le laissait indifférent.

Le yacht s'échappait bien souvent vers le large et partait pour de longs voyages, sans que son maître y fût obligé pour se libérer d'une passion dangereuse et compliquée. Il s'éloi-

gnait de son propre gré et entreprenait les voyages les plus extraordinaires pour chercher la paix du large et son atmosphère réconfortante. Son orchestre l'accompagnait, mais son harem restait à terre.

Il avait fait le tour de la planète par le chemin le plus court. Puis il avait renouvelé deux fois ce circuit, mais en faisant des détours, afin de connaître toutes les côtes de la terre. Maintenant il inventait de capricieux voyages, naviguait d'un hémisphère à l'autre pour le plaisir de visiter une petite île dont il avait lu la description dans les livres, une de ces îles perdues du Pacifique dont l'exiguïté est telle qu'elles ne sont marquées sur la carte que par un simple point.

C'est au retour d'une de ces excursions, qu'il apprit par la télégraphie sans fil la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie et à la France.

Il n'en fut pas très surpris. Il connaissait personnellement Guillaume II. C'était à cause de lui que le prince Lubimoff s'abstenait de naviguer en été le long des côtes de Norvège.

Un an après l'acquisition du *Gaviota II*, il avait rencontré dans ces parages le yacht impérial. Le kaiser le vint voir pour connaître son bateau qu'il visita de fond en comble, donnant des conseils, passant en revue hommes et choses, discutant à propos des machines et s'interrompant pour conseiller des changements à apporter aux uniformes de l'équipage. Après un déjeuner sur son propre yacht et un lunch sur celui de l'empereur, le prince Michel fut las de cette amitié inattendue. Avec son casque à ailes, son manteau blanc et ses deux mains appuyées sur la poignée de son épée, Lohengrin était moins insupportable que ce monsieur à la moustache en bataille et aux dents de loup, habillé en marin, qui riait d'un rire faux et brutal et jouait à l'homme simple, au souverain sans cérémonie, lorsqu'il rencontrait sur mer un multimillionnaire d'Europe ou d'Amérique. L'argent inspirait une grande vénération à ce héros de légende, nourri de sublimités. Michel n'avait jamais partagé l'enthousiasme des *snobs* pour l'empereur allemand. Il souriait de son affectation, de ses fanfaronnades guerrières et de ses prétentions intellectuelles.

— C'est un comédien, — fit-il en apprenant la guerre, — un comédien qui va faire gémir le monde...

Michel Fédor se considérait en dehors de l'humanité. Il déplora la guerre comme quelque chose de terrible pour les autres, mais qui ne pouvait avoir d'influence sur son propre sort. Puisque l'Europe était prise d'une démence sanguinaire, il continuerait à naviguer dans des mers lointaines. Grâce à sa richesse, il pouvait se maintenir à l'écart de la lutte.

Mais la face du monde changeait rapidement. Le *Gaviola II*, malgré son pavillon russe, se vit arrêté par des torpilleurs britanniques qui lui firent subir une inspection minutieuse: on ne pouvait naviguer par plaisir quand toutes les mers étaient devenues un champ de bataille. A la hauteur des Açores il dut forcer ses machines pour échapper à un corsaire allemand.

Le charbon, en outre, devenait rare. Les dépôts éparpillés sur les côtes étaient réservés aux vaisseaux de guerre. Sur le yacht, on recevait fréquemment, par télégraphie sans fil, de graves nouvelles de Paris, où le prince avait son fondé de pouvoir. La communication entre celui-ci et les administrateurs de la fortune Lubimoff établis en Russie était coupée. L'argent n'arrivait plus et les banques de Paris, dont les caisses étaient paralysées par le *moratorium*, avançaient bien de l'argent en secret à un multimillionnaire comme le prince, mais d'une manière insuffisante.

Le yacht alla jeter l'ancre dans le port de Monaco, Michel gagna Paris pour y négocier quelques emprunts.

Lorsque des communications intermittentes furent rétablies entre l'Europe occidentale et la Russie presque isolée, l'administrateur du prince ne cacha pas son découragement. Les recouvrements avaient baissé dans la proportion de quatre-vingts pour cent.

— Ce qui veut dire que me voilà pauvre? — questionnait en riant Lubimoff, tellement cette nouvelle lui paraissait bouffonne.

Il était très difficile d'envoyer de l'argent à Paris. De plus la valeur des roubles baissait vertigineusement. Les millions se convertissaient en France en simples centaines de mille. La mobilisation avait laissé les mines sans bras. Les produits

n'avaient plus de débouchés. Les laboureurs refusaient de payer et même de travailler. Pour empêcher l'argent de sortir du pays, le gouvernement russe limitait ses envois monétaires aux compatriotes résidant à l'étranger.

— Le tsar me réduisant à une pension ! — disait le prince stupéfait. — Mille ou deux mille francs par mois !... C'est du dernier grotesque !

Il ne riait plus. Son égoïste colère contre la cour de Russie éclata brutalement. Le tsar et ses conseillers, désireux de russifier toute l'Europe orientale, étaient responsables de cette guerre. Ils pouvaient rester en paix avec l'Allemagne. Pourquoi troubler la tranquillité du monde à cause d'un petit peuple balkanique?...

Les deux années suivantes s'écoulèrent pour Lubimoff comme un cauchemar. Il se voyait entraîné misérablement par les événements. Finie la vie fastueuse ! De lui-même, qui se souciait maintenant? Où s'arrêterait cet écroulement?... Que trouverait-il au bout de cette chute illogique?...

Ses entrevues avec son administrateur parisien lui semblaient avoir lieu dans une autre planète soumise à des lois absurdes. Ses entretiens s'achevaient toujours par le même ordre :

— Trouvez-moi de l'argent. Empruntez-en... Je suis le prince Lubimoff et cela ne peut durer. Que ce soient les uns ou les autres qui triomphent cela m'est égal, l'ordre sera rétabli et je pourrai payer immédiatement mes créanciers.

Mais l'administrateur lui répondait d'un air découragé. Obtenir de l'argent sur des biens qui se trouvaient en Russie !... Usant de l'ancien prestige du prince, il avait pu réaliser quelques emprunts ; mais le temps s'écoulait et les intérêts à payer s'accumulaient. Bien qu'il eût réduit ses dépenses et supprimé ses pensions, il avait besoin de beaucoup d'argent pour vivre.

La chute du tsarisme remplit d'espérance ce magnat qui détestait le gouvernement impérial.

— Avec la République, nous verrons la fin de la guerre et tout rentrera dans l'ordre.

Son égoïsme lui faisait concevoir une république préoccupée avant tout de rendre leurs richesses aux êtres favorisés par la

naissance. Au contraire les minces filets de sa fortune qui lui parvenaient encore par intermittence se tarirent soudain. L'effondrement de tout un monde avait peut-être obstrué cette source pour toujours.

— Altesse, il faut vendre, — disait l'administrateur. — Il faut se débarrasser de tout le superflu. Liquidons quand il est temps. Qui sait ce que demain nous réserve !

Le yacht restait immobile dans le port de Monaco. Presque tout son équipage, composé d'Italiens, de Français et d'Anglais, l'avait abandonné pour prendre du service dans les flottes de leurs nations. Quelques Espagnols seulement restaient à bord pour entretenir le navire.

Le *Gaviota II* fut acheté par l'Amirauté britannique qui le céda à la Croix-Rouge. En signant son contrat de vente il sembla à Michel Fédor qu'il abdiquait tout son passé. Le prestige romanesque de son existence s'évanouissait. Le palais des *Mille et une Nuits* transformé en hôpital !... Quelle dérision !

Les millions britanniques lui apportèrent une année de calme. Son administrateur régla d'énormes dettes et il put rester à Paris sans faire d'économies ; dans un Paris qui achevait sa troisième année de guerre avec un calme inexplicable, en reprenant ses plaisirs, comme si tout danger était conjuré. Ses amours avec deux grandes dames dont les maris avaient répondu à l'appel des armes (en s'abritant à l'arrière-front) lui firent passer quelques mois à Biarritz, sur la Côte d'Azur et à Aix-les-Bains.

Son fondé de pouvoir troubla ces délices. Il répétait toujours la même antienne : « Il faut vendre. » La fortune du prince s'émiettait de jour en jour.

Michel Fédor finit par s'habituer au malheur et par l'accueillir avec sérénité.

La vente du palais construit par sa mère lui causa moins d'émotion que celle de son yacht.

Un changement se produisit en même temps dans ses goûts. Il était las de ces entreprises amoureuses perpétuellement renouvelées.

Il se croyait pauvre et il était habitué à payer royalement ses amours. Ne pouvant récompenser la femme par le luxe, il la fuirait pour ne pas devenir son débiteur et supporter ses

caprices. Il préférait dompter ses désirs plutôt que de ne les point satisfaire avec le faste d'un seigneur oriental. Et puis, il était tellement las de l'amour et des prétendus plaisirs de cette terre !...

Il pensa à son ami Atilio, au colonel, à la Villa Sirena, blanche et irisée par le soleil de la Méditerrannée, au milieu des oliviers et des cyprès.

— Le déluge s'abat sur le monde. Peut-être les anciennes terres vont-elles renaître ; peut-être resteront-elles à jamais submergées !... Réfugions-nous dans notre arche et attendons.

IV

Il y avait quinze jours que l'association qu'Atilio avait intitulée « Les Ennemis de la Femme » vivait paisible et unie. Liberté complète ! La Villa Sirena appartenait à tous et son propriétaire avait l'air d'un invité de plus.

Quand, tard dans la matinée, Castro sautait du lit, il apercevait le prince, débraillé et les bras nus, qui bêchait un coin du jardin. Il cultivait un petit potager ; il avait ainsi la satisfaction de manger des légumes produits par son travail. Cet homme qui avait eu un bataillon de domestiques sous ses ordres, désirait maintenant connaître l'orgueilleux bonheur de celui qui ne compte que sur ses bras. Mais c'est en vain qu'il invitait Castro à imiter cet exercice sain et profitable et à retourner comme lui à la simplicité première.

— Merci, je n'aime pas Tolstoï. En fait de vie simple, je préfère celle-ci.

Et Atilio s'étendait sur la mousse au pied d'un arbre, pendant que le prince continuait à bêcher son potager. Ils parlaient de leurs compagnons. Novoa était dans la bibliothèque ou errait dans le parc. Quelquefois il prenait le tram à la première heure pour se rendre à Monaco et poursuivre au Musée ses études. Quant à Spadoni, jamais il ne se levait avant midi et bien souvent le colonel frappait à sa porte pour l'empêcher d'arriver en retard au déjeuner.

— Il ne s'endort qu'à l'aube, — dit Atilio. — Il passe la nuit à consulter ses notes sur la marche du jeu. Parfois il

entre dans ma chambre quand je dors, pour me communiquer l'une des innombrables martingales qu'il vient de découvrir, et il me faut le menacer avec une pantoufle. Il conserve dans sa chambre, parmi ses cahiers de musique, des liasses de feuilles vertes qui contiennent, jour par jour, toute une année de jeu sur les différentes tables du Casino... Il est fou.

Mais Castro se gardait d'ajouter que bien souvent il lui empruntait ses archives pour contrôler ses propres calculs, et que, tout en se moquant de ses inventions, il risquait quelque argent sur elles, par une superstition de joueur qui croit à l'instinct des innocents.

Après déjeuner, tous deux s'empressaient de se rendre au Casino. Le prince, s'il n'assistait pas à quelque concert, restait avec Novoa et le colonel dans une *loggia* du premier étage à contempler la mer.

Il passait des convois presque tous les jours. C'étaient des bateaux marchands de diverses nationalités qu'on avait peinturlurés comme des zèbres pour diminuer leur visibilité. Des torpilleurs italiens ou français les escortaient.

La vue de ce spectacle amenait le prince et le professeur à parler des horreurs de la guerre.

Le colonel intervenait parfois dans ce dialogue, mais c'était pour se lamenter sur les difficultés matérielles auxquelles ses fonctions d'intendant se heurtaient. Sa gérance devenait chaque jour plus difficile. Il ne trouvait rien qui méritât d'être présenté sur une table comme celle du prince, encore que les prix payés par lui le remplissent d'indignation quand il les comparait à ceux du temps de paix. Et la domesticité !... Le colonel s'était donné beaucoup de mal pour styler deux jeunes Italiens et voilà qu'on allait les appeler sous les drapeaux !

Bien souvent, à l'heure du dîner, la discipline de la communauté subissait un accroc. Parfois Spadoni manquait à l'appel. Il arrivait après minuit en alléguant qu'il avait dîné avec des amis. Il lui arrivait même de ne pas rentrer du tout.

Atilio s'absentait aussi. Un compagnon de jeu lui avait montré au Casino les petits cartons divisés en colonnes qui servent à marquer les chances alternatives du « rouge » et du « noir ». Tous les textes se trouvaient d'accord. Le matin et l'après-midi c'est la maison qui gagnait. Mais à partir de

huit heures du soir, une veine folle favorisait les pontes. Les statistiques étaient claires. Impossible de douter. Et Castro renonçait à la bonne table de la Villa Sirena pour se contenter d'un bock et d'un sandwich, qu'il avalait au bar. Puis il rentrait, la nuit, dans une voiture de louage et payait à pleines mains le cocher stupéfait. D'autres fois, debout devant la grille, il fouillait toutes ses poches pour réunir le prix de la course. Les destins avaient menti.

Toledo ronchonnait. Ce désordre le portait à déplorer une fois de plus la rareté du personnel. Les domestiques se levaient tard, parce qu'ils étaient obligés de veiller. C'est pourquoi, les soirs où tous les compagnons du prince étaient présents, le colonel éprouvait la satisfaction d'un gouverneur de forteresse, qui sait toutes les poternes fermées et qui en garde les clefs dans sa poche. Après le dîner ils écoutaient Spadoni. Assis devant un grand piano à queue, il jouait suivant son caprice ou selon les ordres du prince.

Castro, qui était pianiste, avait peine parfois à cacher son enthousiasme devant les prodiges de cet exécutant.

— Et dire que c'est un imbécile ! — s'écriait-il avec la franchise de l'émotion. — Toutes ses facultés ont été concentrées sur la musique. Il n'y a plus rien pour le reste... N'importe, c'est un idiot... mais un idiot sublime.

Un soir, Atilio, le colonel et le prince dînèrent seuls. Le pianiste s'était enfui à Nice avec des amis anglais qui jouaient au poker dans leur landau. Novoa était invité à dîner par un collègue du Musée et ne rentrerait qu'à minuit.

Michel repassait ses impressions de la précédente soirée. Osant affronter la curiosité obséquieuse des employés et dominant la crainte de rencontrer quelques-uns de ses anciens amis, il s'était rendu au Casino pour assister à un concert classique. Depuis l'escalier extérieur jusqu'aux portes du théâtre, il dut répondre à une série de profonds saluts de fonctionnaires, les uns en casquette et avec des boutons dorés, d'autres en redingote solennelle, dignes et droits comme des notaires de comédie. Les gens qui passaient dans l'atrium le remarquèrent immédiatement. « Le prince Lubimoff ! » Tous se souvenaient de son yacht, de ses aventures, de ses fêtes, et répétaient son nom. Il avait dû passer rapidement parmi les groupes, le regard

vague, l'air absorbé, pour ne pas voir certains sourires connus, certains visages engageants qui évoquaient pour lui de douces visions du passé.

Dans la salle de spectacle, il chercha une place à l'écart, un coin de divan près du mur, mais là aussi il fut poursuivi par la curiosité générale. Autour du pupitre du chef d'orchestre se tenaient les musiciens les plus renommés, ceux qui se paraient du titre de « solistes de S. A. S. le prince de Monaco ». Quelques-uns d'entre eux avaient voyagé sur le *Gaviota II* et fait partie de son orchestre. Pendant quelques mesures d'attente, le violon solo qui examinait la salle pour y reconnaître ses admirateurs, découvrit Lubimoff et l'annonça immédiatement aux autres solistes. Tous lui adressèrent un sourire et se tournèrent vers lui, comme pour lui faire hommage des morceaux qu'ils exécutaient, si bien que le public finit par remarquer ce monsieur à moitié caché qui attirait peu à peu les regards de tout l'orchestre.

Le concert terminé, le prince s'empressa de sortir, pour éviter de saluer certaines amies qu'il avait aperçues dans l'assistance. Il traversa vivement l'atrium en fendant les groupes qui l'empêchaient d'avancer. Il remarqua un personnage aux mouvements majestueux et à l'aspect particulièrement élégant, en chapeau melon gris, pardessus kaki avec parements de velours de la même couleur, gants et souliers blancs. Des favoris grisonnants rejoignaient la moustache; la raie de la coiffure descendait jusqu'à la nuque, et deux mèches teintes, luisaient par-dessus ses oreilles.

— J'ai cru avoir affaire à un général russe. Quelle élégance ! Et c'était toi, mon cher colonel ! Je ne t'avais pas encore vu en dehors de la Villa.

Toledo rougit sans savoir s'il devait s'enorgueillir ou s'affliger de ces paroles.

— Altesse, j'ai toujours aimé la toilette et...

— Quelle était la dame avec laquelle tu t'entretenais?

— L'Infante. Elle me racontait qu'elle avait perdu sept mille francs qu'on lui avait envoyés d'Italie, qu'elle n'avait plus de quoi faire face aux dépenses de la vie et...

— Une maigre, avec un grand chapeau de *cow-boy*?... Non pas celle-là. Je veux parler de l'autre.

Cette « autre », il ne l'avait vue que de dos, mais sa sveltesse et son grand air l'avaient frappé.

— Altesse, — balbutia Don Marcos, — c'était la duchesse de Lisle.

Un silence. Et comme si son prince l'avait pris en faute et qu'il eût besoin de s'excuser, il s'empressa d'ajouter :

— Elle est très bonne avec l'Infante. Elle lui donne des robes pour ses enfants ; je crois même qu'elle lui prête du linge... Une fille de roi ! Une petite-nièce de saint Ferdinand !... Je suis un vieux soldat de la légitimité et ne peux que lui être reconnaissant...

Michel l'arrêta d'un geste. Il refusait d'en entendre davantage. Et il s'adressa à Castro. Il l'avait vu également s'entretenir avec une autre dame, à la sortie du Casino.

— Moi aussi je t'ai vu, — fit Atilio. — Mais tu t'avançais tête baissée, comme un taureau serré de près. Tu veux savoir qui est cette dame? Elle t'intéresse?...

Lubimoff haussa les épaules, mais son indifférence était feinte. En réalité cette inconnue, blonde, grande et svelte avait retenu son attention.

— Eh bien ! c'est « la Générale », — continua Castro. — Mais ce généralat ne doit pas être pris au sérieux. C'est un surnom affectueux. Je crois que c'est la duchesse qui le lui a donné, car elles sont très liées. Elle est générale comme d'autres sont colonels.

Don Marcos ne releva pas cette méchanceté. Atilio était ce soir-là de mauvaise humeur. Il avait dû perdre au jeu.

— On l'appelle ainsi pour son caractère un peu masculin, pour la rudesse avec laquelle elle traite parfois les gens !... Elle s'appelle Clorinde, un nom de poème et d'ancienne comédie. Je l'appelle toujours Doña Clorinde ; je croirais sans cela lui manquer de respect, malgré sa jeunesse. Elle a peut-être deux ou trois ans de moins que son amie Alice. Toutes deux se détestent mais ne peuvent se quitter. Une semaine sur quatre, elles se heurtent, s'insultent, racontent des horreurs l'une sur l'autre, pour se rechercher ensuite : « Comment vas-tu, mon cœur? » « Tu ne m'en veux pas, mon ange? »

Le prince sourit de le voir imiter le geste et l'accent des deux dames.

— Clorinde est Américaine du Sud, — poursuivit Castro, — elle vient d'une petite République où ses père, grands-pères, et arrière-grands-pères ont été présidents, hommes de guerre et pères de la patrie. Elle a épousé à Paris un jeune Français, rêveur, assez artiste et quelque peu malade de la poitrine. Maintenant « la Générale » est veuve. Je ne la crois pas très fortunée. La guerre a dû diminuer ses revenus, mais elle a de quoi vivre dans l'aisance. J'ai même idée qu'elle doit passer par moins d'ennuis que la duchesse. C'est une femme de tête.

Il se tut un moment.

— C'est la première fois, aujourd'hui, que nous avons causé longuement. Sais-tu ce qu'elle a commencé par me demander? Pourquoi je n'étais pas sur le front. J'ai eu beau lui dire que je suis neutre et que la guerre ne m'intéresse pas. « Si j'étais un homme, je serais soldat », m'a-t-elle répondu. Si tu avais vu son regard en me disant cela !...

Lubimoff sourit avec dédain.

— Chaque fois que je lui parle, — poursuivit son ami, — je me sens découragé, par toute la distance qu'elle affecte de mettre entre nous. Aujourd'hui je devrais être gai. Voici des mois que je n'ai passé un après-midi pareil. J'ai joué et... regarde ! Voilà dix-sept mille francs !

Il avait tiré de sa poche intérieure une liasse de billets bleus et l'avait jetée sur la table avec une certaine rage.

— J'étais arrivé à en gagner vingt-six mille. Une chance d'amant désespéré, ou de mari malheureux !... Et pourtant je ne suis pas content.

— Alors, Atilio, — fit le prince d'un ton de reproche, — tu te laisses émouvoir par cette sorte de virago à la voix mélodieuse... Tu crois à l'amour comme un écolier !

Castro adopta un ton froidement agressif. Le prince pouvait dire de lui ce qu'il voudrait. Mais traiter l'autre de virago !... De quel droit? Il cacha néanmoins la véritable cause de son mécontentement et feignit d'être blessé de l'allusion à sa crédulité.

— Je ne crois à rien ! Tout n'est que mensonge. Mais il n'est pas dit que je vivrai pour cela comme un arbre ou une pierre. J'ai besoin d'agréables erreurs pour me bercer

jusqu'à l'heure de la mort. Tout ce que tu peux dire sur l'illusion, voilà de longues années que je l'ai appris. Mais faut-il la repousser du pied si elle vient au-devant de moi et désire m'accompagner?

» Cet après-midi, pendant que je gagnais, je n'ai pas pensé un instant à moi. Plus de palais, plus de yachts, plus de fêtes. Je ne songeais qu'à « la Générale » et j'y pensais avec une véritable haine et un désir fou de me venger d'elle. Je voulais gagner cent mille francs... (Qui sait... je les gagnerai peut-être demain !) et après les avoir gagnés, acheter un collier de perles en sortant du Casino et le lui envoyer avec un simple billet anonyme conçu à peu près ainsi « Hommage d'antipathie d'un homme inutile et méprisable. »

— Mais que trouves-tu dans l'amour? — dit Michel. — Parce qu'enfin tu dois savoir ce qu'est l'amour en réalité. Toutes les illusions des adolescents, toutes les effusions des poètes, ne sont que des chemins tortueux qui conduisent tous au même but : l'acte charnel. N'en es-tu pas fatigué? Sa monotonie ne t'effraie-t-elle point?

La voix du prince prit une intonation lugubre, comme si elle surgissait des ruines de sa vie entière. Il avait rencontré des centaines de ces femmes qui soulèvent derrière elles une muette explosion de désirs. La résistance féminine lui était inconnue. Bien plus, elles avaient couru à lui et fait spontanément la moitié du chemin. Elles étaient toutes les mêmes ! Il comprenait l'illusion chez ceux qui admirent de loin ce qu'ils ne peuvent atteindre. Ils bénéficient de toute l'impatience que provoquent les obstacles. Pour lui, hélas ! rien ne pouvait plus exciter sa curiosité.

— De plus, — et sa voix se fit plus sourde, — je ne l'avoue qu'à toi. L'amour et la femme me font penser à notre existence misérable, au dénouement inévitable, à la mort. Depuis que je me suis émancipé de ses trompeuses séductions, je me sens plus gai, plus sûr de moi. Je jouis ingénument de la minute qui passe...

Il se tut pour ajouter ensuite avec tristesse :

— Je ne puis rester à côté d'une femme sans retrouver l'image de la mort. Nous croyons adorer la beauté suprême et nous embrassons un squelette. L'image de la mort nous

horrifie, et toutes les femmes la portent en elles et nous obligent à l'adorer.

C'était au tour de Castro de regarder Lubimoff d'un air stupéfait. « Il a perdu la tête », semblaient dire ses prunelles fixées sur le prince.

— Ton cas, Michel, est celui du rassasié, — s'écria-t-il après un long silence... — Que m'importe à moi qu'une femme porte en elle un squelette? Moi aussi j'en porte un, ce qui ne m'empêche pas de trouver fort agréables les plaisirs de la vie et de considérer que, de tous ces plaisirs, le plus intéressant est sans contredit la rencontre de deux squelettes.

Castro riait avec une commisération affectueuse, en regardant son ami.

— Tu es gavé, je le répète. Tu éprouves le manque d'appétit et les visions funèbres de ceux qui souffrent d'une indigeston douloureuse. Tu te rétabliras. Tu es encore trop jeune pour demeurer dans cette atonie. Ton appétit reviendra. Je veux, cette fois, que tu ne trouves pas le couvert mis, que la difficulté t'exalte, qu'un refus te fasse souffrir. Et alors.... alors !...

V

Jamais Don Marcos n'avait vu le prince aussi courroucé que le matin où il lui annonça que la duchesse de Lisle l'attendait dans le *hall*.

— Tu aurais dû lui dire que j'étais parti, prétexter n'importe quoi, un déjeuner à Nice... Mais vous êtes certainement d'accord.

Le colonel, rouge d'émotion, essaya de réfuter ces accusations. Si la duchesse se présentait à brûle-pourpoint à la Villa Sirena, c'était peut-être parce qu'il avait refusé de se charger de ses commissions pour le prince.

En descendant dans le *hall*, celui-ci trouva Alice debout près d'une fenêtre et regardant les jardins et la mer. Quand elle se retourna, Michel pensa qu'il ne l'aurait pas reconnue s'il l'avait rencontrée ailleurs. Elle ne ressemblait guère à celle qu'il avait vue pour la dernière fois dans cet « atelier » de l'avenue du Bois rempli de chinoiseries et de parfums mal-

sains. Plusieurs années s'étaient écoulées, et cependant elle semblait plus fraîche, plus jeune.

— Comme il n'y a pas moyen de se mettre en communication avec toi, — fit Alice en s'asseyant, après lui avoir serré la main, — je me suis décidée à te faire cette visite. Il n'est pas très correct pour une dame de venir voir un homme qui jouit d'une réputation comme la tienne ; mais il a dû en venir tellement avant moi !

Ces mots furent accompagnés d'un sourire malicieux. Puis elle devint sérieuse et dit timidement :

— Je viens pour affaires... pour une question d'argent.

Pour retarder l'exposé de ces affaires, elle fit allusion aux difficultés qui l'avaient obligée à se présenter à la Villa Sirena sans annoncer sa visite. Le prince pouvait être satisfait de la façon dont son « chambellan » remplissait ses ordres. Un brave homme que le colonel, mais intraitable. Elle lui avait demandé inutilement d'annoncer sa visite. Il avait même refusé d'accepter une lettre pour le prince.

— J'aurais pu t'écrire, mais j'ai craint que ma lettre ne restât sans réponse. C'est pourquoi, en fin de compte, je me suis décidée hier soir à venir te surprendre dans ta retraite, avec l'espoir que tu ne me mettrais pas à la porte.

Michel sourit, en esquissant un geste de dénégation scandalisée.

— Je suis venue pour ma dette... pour les prêts que ta mère a bien voulu me faire autrefois... J'ignorais à combien ils s'élevaient. Ton fondé de pouvoir prétend qu'ils dépassent quatre cent mille francs. Cela doit être vrai puisqu'il l'affirme. Je demandais dans des moments de gêne, et la princesse, qui était si grande dame, donnait, donnait, sans que, ni l'une ni l'autre, nous tenions compte des sommes versées... Je comprends maintenant combien elle a été bonne.

Cette nouvelle surprit Lubimoff. Puis il se rappela que sa mère avait laissé en mourant une longue liste de toutes les sommes qu'elle avait eu l'occasion de prêter, et qu'Alice figurait parmi ses débiteurs. Mais les papiers étaient restés au pouvoir de son administrateur et il ne s'en était plus souvenu.

— Je suis venue te dire que je ne peux te payer actuelle-

ment... jamais peut-être... pour te supplier d'attendre... je ne sais jusqu'à quand, et obtenir que cet être odieux qui gère ta fortune me laisse tranquille avec ses insolences.

Et, comme le prince ne bronchait pas, elle ajouta :

— Je suis ruinée.

— Moi aussi, — fit Michel. — Nous sommes tous ruinés. Actuellement les seuls gens riches sont ceux qui travaillent pour la guerre.

— Toi, ruiné? — protesta Alice. — Ta gêne ne peut être que momentanée. Les affaires de Russie s'arrangeront un jour ou l'autre. De plus tu es le prince Lubimoff, le fameux millionnaire. Si je portais ton nom, personne ne me refuserait de l'argent...

Elle perdit tout à coup le sourire audacieux qu'elle avait préparé pour cette entrevue. Ses yeux devinrent plus sombres ; une moue arqua sa bouche.

— Ma ruine est un fait... Regarde.

Elle désignait le triangle de chair que sa robe laissait à découvert. Un collier de perles reposait sur sa poitrine blanche. Michel qui s'y connaissait un peu (il avait fait cadeau de tant de colliers), s'aperçut aussitôt qu'elles étaient fausses. Puis Alice lui montra ses mains. Deux bagues d'un dessin artistique mais sans une pierre paraient, seules, ses doigts.

— Cette robe est de l'année dernière, — ajouta-t-elle d'une voix sombre comme si elle avouait la pire des hontes. — A Paris on ne me fait plus crédit. J'ai tant de dettes ! Je suis pauvre, Michel, plus pauvre qu'aucune des femmes que tu as connues.

— Et ta mère?...

Le prince posa instinctivement cette question. Puis il crut avoir lu quelques années auparavant, il ne savait où, peut-être quand il errait sur les mers, la nouvelle de la mort de Doña Mercédès. Il n'en était pas sûr ; la fille le tira de ce doute.

— Pauvre femme !... Ne parlons pas d'elle.

Mais elle se mit à déplorer ses prodigalités de dévote. Elle avait consacré des millions à la construction, en Espagne, d'un hôpital énorme, sur le conseil de son chapelain aragonais, l'astronome des Champs-Élysées. On s'était servi du marbre

dans cet édifice comme d'une pierre à bâtir ordinaire. La grille du jardin avait été forgée par un célèbre fondeur d'art parisien qui fabriquait des statues de salons. Mais le prêtre, fatigué de tant de largesses, était parti ; le monstrueux édifice restait inachevé et la précieuse grille gisait en morceaux sur le sol, comme de la ferraille. Ensuite le « monsignor » avait orienté la générosité de la dame dans un autre sens. Il était nécessaire de propager la foi par le « bon livre ». Et une nouvelle maison d'édition, invraisemblable, inouïe, où les paquets de livres étaient emmagasinés dans des cases d'acajou et les feuilles pliées sur des planches de laque, s'ouvrait à Paris.

— Et tes mines? et tes terres d'Amérique ?

La duchesse renouvela son geste désespéré. C'était comme si elle n'avait rien. Elle était pauvre, absolument pauvre.

— Tu dis que tu es ruiné et cette pénurie d'argent, tu ne la supportes que depuis deux ans, peut-être moins. Plusieurs années avant la guerre, je ne voyais déjà plus un centime de ma fortune. Tout le monde s'occupe de la Russie, du bolchévisme parce qu'il touche le vieux monde de près. Et la révolution du Mexique qui date d'avant la guerre?

Une révolution agraire, dont les échos étaient à peine parvenus sur le vieux continent, avait dévoré ses terres en supprimant tout vestige de l'ancienne propriété. Les métis se les partageaient à leur aise pour les travailler ou les laisser plus incultes qu'auparavant. Auprès de qui Alice pouvait-elle réclamer? Le gouvernement de Mexico n'avait aucune autorité réelle...

Les mines d'argent, base de l'immense fortune de trois générations de Barrios, se trouvaient dans une situation pire encore.

— L'un des soi-disant « généraux », un Indien, s'est retranché sur le territoire de mes mines, et de là il défie tous les gouvernants de la capitale. On me dit qu'il fait extraire tous les mois un demi-million de francs d'argent en barres. Il les coupe en rondelles, les marque à son nom, et en fait de la monnaie pour payer ses partisans. Cette mauvaise plaisanterie dure depuis plusieurs années. Et moi qui habite l'Europe et qui suis tous les jours plus pauvre, je suis en train de faire, de l'autre côté de la mer, les frais d'une guerre interminable.

Bien que le prince ne se fût jamais occupé de ses propres affaires, il voulut lui donner des conseils. Il était nécessaire qu'elle allât aux États-Unis, où elle était née, demander protection.

— C'est fait, — répondit-elle. — J'ai à New-York des gens qui s'occupent de mes affaires. Mais crois-tu qu'on va se battre uniquement pour moi? Peut-être irai-je moi-même plus tard. Mais pas maintenant, car je ne m'en sens pas la force. J'ai actuellement des préoccupations terribles qui ne feraient qu'augmenter, si je quittais la France.

Ses yeux se voilèrent ; une expression douloureuse contracta son visage. Michel se souvint de ce jeune homme que Castro avait vu auprès d'Alice. C'était peut-être lui qui provoquait son émotion et qui l'empêchait de faire ce voyage.

« L'amour ! se dit-il mentalement, l'amour ! alors que la jeunesse est passée ! »

Il voulut détourner le cours du dialogue, et demanda des nouvelles du duc de Lisle. Il savait qu'il était à la guerre. Il crut même se rappeler qu'il avait été blessé dans les premiers combats. Était-il vivant?

Au grand étonnement de Michel, Alice prit un air grave en parlant de son mari. Elle le traitait jadis avec un certain mépris. Mais maintenant ses idées semblaient avoir changé et elle s'empressa de dire, comme si elle craignait de surprendre chez Lubimoff le même sourire qu'elle réservait autrefois au duc :

— Oui, il est allé au front. Tu sais qu'il est mon aîné de plus de vingt ans. Son âge le dispensait de prendre les armes, mais il s'est rappelé qu'il avait été officier dans sa jeunesse et il a été des premiers à se présenter. Qui aurait cru cela d'un homme qui se moquait de tout ce qui n'intéressait pas son égoïsme !...

Les Allemands l'avaient ramassé dans leur avance victorieuse du début de la guerre. Amputé d'un bras, il avait été interné en Suisse après deux ans de captivité.

— Pauvre homme ! Il m'écrit tous les mois. Il pêche sur le lac de Genève et pense à moi, plus qu'il n'y a jamais pensé. Ses lettres sont presque des lettres d'amour. Comme le malheur transforme les caractères! Il me dit qu'il voit la

vie autrement. Il espère qu'après ce cataclysme qui nous aura rendus meilleurs, nous pourrons nous unir et être heureux. Ah ! si je voulais !...

— Alors, c'est à cause de ton mari que tu renonces à ce voyage? — demanda Michel, — en jouant la bonne foi.

Cette supposition fit s'agiter Alice. Pauvre de Lisle... Elle avait d'autres soucis. Son mari n'était pas le seul qui fût parti pour la guerre. D'autres, moins âgés et qui avaient des raisons plus puissantes d'aimer l'existence, avaient eu le même sort. Ah ! les deuils secrets de notre époque !...

Les yeux de la duchesse se mouillèrent de larmes et sa bouche eut une moue franchement douloureuse.

« C'est certainement le petit amant, se dit Michel ; le gamin dont parlait Castro. »

Comme si elle devinait sa pensée et voulait la combattre, Alice reparla du motif de sa visite et de sa situation.

— J'ai vendu à perte, j'ai pris l'argent qu'on a bien voulu me donner sans m'occuper des conditions. Je n'ai plus un bijou. J'ai vendu les uns à Paris, les autres ici même... Tu es ruiné, dis-tu? Non, tu ne sais pas ce que c'est. Ce n'est pas comme moi. Mon naufrage est plus ancien que le tien. Je ne veux pas t'ennuyer avec le récit de mes misères. Je n'ai plus de maison à Paris. Ce n'est que dans le cas où mes affaires s'arrangeraient que je retournerais là-bas. Je n'ai plus que la villa que j'ai achetée ici quand j'étais riche. Ne souris pas : elle est hypothéquée deux fois. On m'en chassera un jour ou l'autre. Cette maison était fort agréable quand j'avais de l'argent. Mais maintenant, il n'y a pas de charbon, le bois coûte cher, les nuits sont froides et il faudrait dépenser une fortune pour faire marcher l'ancien calorifère. Je n'ai pour tous domestiques que mon ancienne femme de chambre, le jardinier, et sa femme qui me fait la cuisine. Toutes les chambres sont fermées; Valérie et moi nous arrangeons notre vie dans deux salles du premier étage. C'est là que nous mangeons et que nous couchons... Valérie est une jeune fille de Paris, une demoiselle que je protège. Faut-il qu'elle soit pauvre pour que je la protège !

— Mais tu joues, — fit le prince.

Elle parut se scandaliser de ces paroles qui avaient l'air d'une remontrance.

— Je joue. Et que veux-tu que je fasse? J'ai besoin de me défendre, de gagner ma vie. De quelle autre manière une femme comme moi peut-elle s'y prendre?... Tu vas me dire que j'ai beaucoup perdu. Sans doute. C'est ici que j'ai vendu, avec beaucoup d'autres bijoux, mon vrai collier de perles. J'ai perdu de grosses sommes dont je ne veux pas me souvenir... Mais j'ignorais alors ce que je sais maintenant... maintenant où précisément je n'ai presque pas d'argent pour jouer !

Lubimoff fut stupéfait de la foi de cette femme dans son expérience actuelle.

— Enfin que veux-tu de moi ?

Alice parut se réveiller ; son sourire redevint hardi et gracieux comme au début de l'entretien. C'était le sourire du solliciteur qui se présente avec la volonté arrêtée d'obtenir ce qu'il désire. Elle lui avait dit, dès le début, quelle était sa prétention : obtenir que le fondé de pouvoir du prince ne l'inquiétât plus.

— Je te paierai quelque jour, si je peux... Mais il est bien à craindre que je n'aie jamais de quoi. Fais donc comme si cet argent était perdu et dis à cet être antipathique de ne plus m'écrire.

Séduit par la simplicité avec laquelle cette femme lui faisait part de son désir, Michel imita le ton de sa voix.

— C'est bien. On fera dire à ce monsieur antipathique de te laisser tranquille et d'oublier ton existence.

— Je t'ai toujours cru bon et généreux, — fit-elle. — Merci, Michel !

Mais le prince, qu'une question préoccupait depuis longtemps, demanda brusquement, avec une franchise toute masculine :

— On m'a parlé d'un garçon, presque un enfant, que tu promenais partout avant la guerre. C'était ton amant ?...

La duchesse pâlit à cette question et se montra indécise. Puis elle voulut parler. On remarquait en elle l'empressement de celui qui veut se disculper. Elle voulut dire quelque chose

à deux reprises, et fit enfin un effort pour contenir ses mots, en souriant avec une malice forcée.

— Ne parlons pas de cela. Chacun a ses secrets.

Et elle continua à parler du jeu. Mais, plongé dans ses pensées, Michel ne l'écoutait pas. Il était tombé juste. Cet éphèbe était son amant et elle souffrait à cause de lui. Peut-être était-il blessé ou prisonnier. Tel était le grand obstacle qui s'opposait à son voyage.

Friser la quarantaine, avoir un passé qui était toute une histoire, et éprouver une passion si véhémente, si juvénile !... Croire encore à l'amour !

Michel la regarda avec des yeux où il y avait presque de la haine. Il se sentait agacé par sa passion pour ce garçon sans savoir pourquoi. Peut-être était-ce l'indignation qu'inspirent les gens cramponnés aux erreurs néfastes qu'ils acceptent comme des vérités consolatrices. Le fait est que la conduite d'Alice le contrariait.

Et cette animadversion subite contre la duchesse finit par attirer de nouveau son attention sur ce qu'elle disait.

— Ah ! si j'étais dans la même situation qu'autrefois, quand ma mère était encore de ce monde et que nous nous rencontrions à Monte-Carlo !... Mais j'ignorais alors ce que je sais maintenant. Je jouais pour m'étourdir, pour savourer l'émotion de perdre, qui en réalité ne m'affligeait que médiocrement. Je ne pontais qu'avec des plaques de mille francs. Je trouvais déshonorant d'en toucher d'autres de mes mains, je ne les risquais jamais seules. Je les jouais toujours par piles.

— Combien as-tu perdu?

Elle haussa les épaules avec une moue dédaigneuse :

— Qui pourrait le dire?... Il y a plus de douze ans que je viens ici... Probablement des millions... Mais alors je ne savais rien... Maintenant j'ai besoin de gagner et je joue autrement. Ce qui me manque c'est le capital. Si j'avais un capital pour travailler !...

A ce dernier mot le sourire du prince s'acheva en un franc éclat de rire. « Travailler !... » Mais la duchesse continua à parler sérieusement de son « travail ». Elle déplorait l'insuffisance de ses moyens. Une trentaine de mille francs tel était le seul capital dont elle pouvait disposer.

— Ah ! si j'avais un capital pour travailler ! Si j'entrais un jour au Casino avec cent cinquante ou deux cent mille francs !... Ce n'est qu'ainsi qu'on peut dominer la chance. Il faut faire le grand jeu... Et moi qui ne ponte maintenant qu'avec des jetons de cent francs et même d'un louis comme une usurière retirée des affaires !... Aussi la fortune ne me reconnaît-elle pas et passe-t-elle sans s'arrêter !

Le prince hocha la tête. Il refusait de l'aider dans ses folies. Ne valait-il pas mieux qu'elle conservât ces milliers de francs au lieu de les perdre rapidement, comme il adviendrait quand elle s'y attendrait le moins?

— Ne compte pas sur moi pour le jeu... Et puis je suis pauvre. A l'heure qu'il est le colonel doit avoir dans sa caisse moins d'argent que toi. Je suis presque tenté de t'emprunter tes trente mille francs.

Ils rirent tous deux à cette idée.

L'étrangeté de cette pauvreté qui s'était abattue inopinément sur eux les surprit de nouveau. Ils se sentaient rapprochés par la solidarité du malheur. Ils se retrouvaient soudain comme des frères tombés au pied d'une hauteur au sommet de laquelle ils s'étaient évités avec hostilité et parfois heurtés avec rudesse.

Jeune homme, Michel avait détesté la fille de Doña Mercédès à cause de son orgueil, de l'air de supériorité écrasante qu'elle conservait toujours. Mais maintenant qu'elle venait humblement implorer son aide sans avoir la rancœur cachée de l'arrogance humiliée, en affectant une gaîté de bonne amie qui désire oublier le passé, il sentait s'évanouir ses anciennes préventions.

Il avait toujours été en amour un protecteur, un amoureux à la manière orientale, incapable de s'intéresser à d'autres femmes qu'à celles de son harem, qui doivent tout à sa munificence. Aussi éprouvait-il soudain pour Alice comme un sentiment de camaraderie en voyant qu'elle avait besoin de sa protection, quelque chose de semblable à ce que lui inspiraient Castro, le colonel et les autres habitants de la Villa Sirena. Il pensa même que le malheur est acceptable, puisqu'il pouvait donner aux personnes leur véritable caractère. Cette Alice, si odieuse dans sa première jeunesse, pou-

vait devenir une amie tolérable maintenant qu'elle n'avait plus ni son orgueil, ni sa brusquerie d'autrefois.

Un grand bruit de vapeur, de cris et de sifflets coupa les réflexions du prince. C'était un train de soldats qui passait.

Cet incident ramena aussi la duchesse à la réalité. Elle parut remarquer pour la première fois le luxe solide et discret de cette vaste pièce. Elle se leva pour examiner de près quelques toiles de peintres modernes célèbres qui ornaient les murs. Pour elle, les signatures des artistes avaient plus de valeur que les tableaux eux-mêmes.

— Ce que tout cela peut coûter d'argent, — s'écria-t-elle avec admiration.

— Pourvu que je puisse les conserver ! — fit Michel d'un ton sceptique. — Il pourrait bien se faire qu'on m'obligeât à les vendre.

La duchesse contempla d'une fenêtre les jardins échelonnés jusqu'à la mer.

— Sois galant, — dit-elle, — avec une parente qui vient te voir et montre-lui tes domaines.

Elle ne tenait pas à visiter la maison ; elle se contenterait de parcourir les jardins.

— C'est dejà bien beau que tu me reçoives ici, — continua-t-elle. — Je connais la limite de mes droits. Je suis en pays ennemi. Cette maison est la résidence des « ennemis de la femme ».

Le prince affecta de ne pas comprendre. Ils se promenèrent dans les jardins. Un des bancs de marbre soutenu par quatre victoires ailées attira l'attention de la duchesse qui demeura immobile et pensive.

— Te souviens-tu du « banc des vieillards » ? — lui dit-elle tout à coup.

Michel ne sut que répondre. Mais après quelques minutes le souvenir lui revint de cette soirée où il avait quitté Alice brutalement.

— Comme tu as dû te moquer de moi. Et comme j'ai dû te paraître sotte !... Je me figurais être Vénus ; j'étais le centre du monde. Tout ce qui existe, les êtres et les choses, avait été fabriqué pour moi. J'avais pour mission de faire subir au monde mes caprices, et le monde devait me

remercier à genoux de m'intéresser à lui... Que veux-tu ? C'était la jeunesse, l'orgueil puéril du printemps, qui se croit éternel. Et après... après ! Si je te contais tous mes déboires, tous mes chagrins, même à l'époque où je n'avais à me préoccuper de rien !... L'hiver efface les illusions verdoyantes.

— Mais tu n'es pas vieille, — s'écria Michel. — Tu t'abuses toi-même ou bien tu veux te moquer de moi. Il y a bien des hommes qui en te voyant...

— Peut-être, — répliqua-t-elle. — Mais toi, mon cher, tu n'es pas de ce nombre. Avoue-le. Je ne t'ai jamais plu.

Le prince ne voulut rien avouer et il détourna la conversation. Ces allusions au passé l'agaçaient.

Ils errèrent pendant plus d'une demi-heure dans les jardins.

Comme ils marchaient vers la grille, ils rencontrèrent Don Marcos qui sortait précipitamment du pavillon du jardinier.

La duchesse tendit une main que Michel baisa cérémonieusement.

— J'espère que nous nous verrons au Casino.

Le prince fit un signe de dénégation. Il s'ennuyait dans les salles de jeu. Il n'avait pas l'intention d'y entrer.

— J'aurais aimé t'y rencontrer... Je suis sûre que tu me porterais bonheur.

Puis elle demeura perplexe. Elle ne pensait pas revenir à la Villa Sirena où il n'y avait que des hommes. Elle avait la conviction qu'elle les gênerait.

— Viens me voir un matin. Le colonel sait où j'habite. Viens ! Tu riras de voir comment je suis installée...

Elle s'avança jusqu'à la voiture de place qui attendait devant la grille. Avant d'y monter, elle se retourna pour affirmer d'un ton gracieusement menaçant :

— Si tu ne viens pas, tu ne me verras plus. Je croirai que tu veux rompre, que tu me trouves antipathique et assommante... Je t'attends.

Elle agita une main en guise d'adieu, tandis que la voiture s'éloignait.

— Il était temps ! — s'écria Michel resté seul.

Cette visite d'une heure et demie l'avait obligé à se tenir sur ses gardes, à mesurer ses paroles, en évitant les expansions trop affectueuses, à donner des conseils dénués d'inté-

rêt et à passer sous silence les souvenirs du passé. Il préférait la confiance et l'abandon de ses conversations avec ses compagnons.

En pensant à ceux-ci, il s'inquiéta. Comme Atilio sourirait en s'asseyant à table ! Il entendait déjà sa voix ironique : « Pas de femmes ! » Et la première qui se présentait le faisait marcher devant elle, confus, mais soumis, ainsi qu'un prieur qui sort de sa réclusion pour recevoir une reine.

L'inquiétude le poussa à parler au colonel, qui marchait en silence à ses côtés. Où était Castro?...

— Dans la bibliothèque avec lord Lewis. Le lord est arrivé quand Votre Altesse était dans le jardin. Il vient déjeuner.

Sympathique Anglais ! Avoir l'idée de choisir ce jour, spontanément, après avoir refusé tant d'invitations. Lui présent, Castro ne parlerait que du jeu. Et il courut à la recherche de Lewis.

C'était le fils d'un grand historien que sa patrie avait récompensé en lui conférant le titre de lord. Mais ce titre revenait par héritage au fils aîné de l'historien, haut fonctionnaire colonial, et Toledo, porté à exagérer l'importance de ses amitiés, était le seul à appeler le cadet lord Lewis. Pour Atilio c'était « le Doyen ». Il résidait à Monte-Carlo depuis vingt-cinq ans, et, en apercevant sa triste calvitie inclinée sur les tables, les employés du Casino évoquaient le *gentleman* d'autrefois, gai, élégant et vigoureux. Il était venu sur la Côte d'Azur, dans un de ses voyages de personnage byronien, et il y était resté. La passion du jeu constituait pour cet homme, qui avait goûté tous les plaisirs et que la plupart fatiguaient, l'unique volupté inépuisable.

— Vingt-cinq ans ! — avait-il dit un jour au prince avec mélancolie. — Et je ne pourrai jamais faire autre chose ! Ma vie est finie, et je suis certain que c'est ici qu'on m'enterrera. Je laisserai là tout ce dont j'ai hérité de mon père, tout ce que m'ont légué plusieurs vieilles tantes... Parfois, dans une lueur de raison, j'ai essayé de m'enfuir... Mais, dès que je suis loin, j'éprouve une indignation féroce. Je me souviens que j'ai laissé ici plus d'un million, je considère que je ne dois pas me résigner à cette perte, et pour la rattraper, je recommence

à jouer et à perdre, et c'est ainsi que je continuerai jusqu'à ma mort. Et puis il y a le château...

Michel connaissait ce château. Il se trouvait sur un pic des Alpes-Maritimes, visible de Monte-Carlo, près du village de la Turbie et des vestiges du Trophée d'Auguste qui marquent l'emplacement de l'ancienne voie romaine.

Dans les premières années de son séjour sur la Côte d'Azur, l'élégant Lewis avait acquis pour quelques milliers de francs les ruines d'une forteresse seigneuriale. Le fils de l'historien, en hommage à la mémoire de son père, entreprit de la restaurer. Il y employa une partie de sa fortune tandis qu'il consacrait l'autre au jeu. « Avec ce que je gagnerai, se disait-il, je terminerai cette bâtisse. » Le château était resté inachevé, et il y avait de longues années qu'il subsistait dans cet état.

Quand ses amis ne trouvaient pas Lewis à Monte-Carlo, c'est qu'il manquait d'argent et qu'il était dans son château, en train de contempler avec mélancolie tout ce qui lui restait à faire. Il vivait dans une des ailes, à peu près habitable, et il entretenait sa solitude en bataillant avec ses voisins rustiques, avec les fournisseurs, avec tous les gens du pays qui se croyaient obligés de le taquiner et de l'exploiter de mille façons.

Dès qu'il avait reçu d'Angleterre un envoi de mille ou deux mille livres sterling, il descendait fièrement de son pic pour se rendre au Casino. Un grand devoir qu'il était tenu d'accomplir remplissait son existence. Cette fois, il triompherait ! Et lorsque après d'émouvantes fluctuations — son capital augmentant parfois comme si son espoir devait se réaliser — il finissait par tout perdre, Lewis retournait à son refuge féodal où, dans l'attente de nouveaux envois, chaque fois plus espacés et plus difficiles, il menait une existence de cénobite.

En voyant Lewis, qu'il n'avait pas rencontré depuis deux ans, le prince dut dissimuler sa surprise attristée. Des yeux clairs, calmes et doux rappelaient seuls la fraîcheur perdue de l'ancien *gentleman*, élégant et vigoureux. Il avait maigri d'une façon inquiétante. Et sur son crâne chauve tombaient comme des ruines quelques mèches espacées couleur de cendre.

Pendant le déjeuner, Lewis, Castro et Spadoni firent les frais de la conversation. Ils parlèrent du jeu et du Casino,

Lewis conservait dans sa mémoire tout ce qu'on lui avait raconté ou ce qu'il avait cru voir pendant vingt-cinq ans de vie à Monte-Carlo. Un Américain était parti avec un million. Un Anglais avait gagné dix mille livres sterling avec cinq louis prêtés... Et il y avait encore des gens pour affirmer que tous les joueurs, sans exception, finissent fatalement par perdre !

Le déjeuner terminé, ils s'entretinrent dans le hall, pendant qu'ils prenaient leur café, de ceux qui, dans les salons privés, jouaient le plus gros jeu. Le nom de quelques-uns d'entre eux était prononcé avec respect, comme s'il s'agissait de maîtres dignes d'admiration.

— Celui-là sait jouer, — disaient-ils pour tout commentaire.

Ce qui amusait Michel c'est que Lewis figurait aussi parmi les maîtres « qui savent jouer », alors qu'ils perdaient tous comme de simples ignorants. Leur seul mérite consistait à retarder le moment de la ruine définitive, à prolonger l'anéantissante émotion, et à vieillir comme des prisonniers à l'ombre des rochers de la principauté.

Le prince s'aventura à poser une question.

— Et ma parente madame de Lisle, comment joue-t-elle ?

Atilio le regarda sans la moindre malice, surpris de l'intérêt qu'il portait à la duchesse. Mais il ne put parler, distancé par Lewis. Celui-ci avait horreur des femmes, et principalement dans les salles de jeu. Elles étaient un encombrement et ne servaient qu'à interrompre par leurs gestes et leur nervosité les méditations des hommes.

— Elle joue comme une idiote, — dit-il brutalement, — elle joue comme une femme... Ce qu'elle a pu perdre d'argent stupidement !...

Tout à coup, le bruit d'un train qui passait devant la Villa, avec accompagnement de sifflements et de clameurs, se fit entendre. C'étaient d'autres Anglais en route pour l'Italie.

Ceci les amena à s'occuper de la guerre. Lewis, qui avait beaucoup bu à table et rappelé en parlant du jeu l'inutilité de sa vie, tomba soudain dans une tristesse dense d'ivrogne mélancolique et digne.

— Deux de mes neveux ont péri dans la bataille navale

du Jutland. Six fils de mon frère sont tombés en France dans la même journée ; ils appartenaient au même bataillon. Tous jeunes et gais. Et je suis le seul homme qui reste dans la famille, l'inutile, le vieux, celui qui n'est bon à rien. Quelle misère!... La vie est bizarre. Le temps s'écoule sans rien de sensationnel et tout à coup les heures valent des mois, les jours des années, et des événements, qui, en d'autres circonstances, demanderaient des siècles, se produisent en quelques minutes. Tous morts ! Il ne reste que ma nièce Mary, l'infirmière. Elle est ici : ses chefs l'ont envoyée presque de force pour qu'elle prenne du repos et se remette. Mais elle s'échappe, elle va à Menton, à Nice, là où il y a des blessés, désireuse de reprendre son service. Si au moins elle se mariait !... Mais non, elle mourra comme les autres. Et je resterai seul et deviendrai lord, le troisième lord Lewis : lord Lewis l'historien, lord Lewis le gouverneur colonial et lord Lewis l'inutile....

Une protestation unanime et affectueuse lui répondit. Ses malheurs de famille étaient sans doute immenses, mais il ne devait pas se tourmenter à ce point.

— Si vous me le permettez, prince, — fit l'Anglais en changeant de conversation, — je vous amènerai un jour ma nièce pour lui montrer vos jardins. Elle aime tant toutes ces choses !

Après cela, Lewis manifesta le désir de se retirer. Il avait besoin d'oublier et il savait où trouver l'oubli. Castro et Spadoni échangèrent avec lui plusieurs coups d'œil.

— Si nous allions faire un tour au Casino? — proposa l'un.

Et tous trois disparurent.

Le colonel partit également et le prince passa le reste de l'après-midi à causer avec Novoa, à se promener dans ses jardins, à regarder le coucher du soleil et, finalement, à lire.

Castro revint seul, bien avant l'heure du dîner. Il était triste. Il sifflait et son sourire ressemblait à un rictus hostile. Mauvaise journée ! Il avait tout perdu. Le lendemain il lui faudrait faire un nouvel emprunt à son parent pour retourner au « travail ».

Michel sentit le besoin de lui parler de la visite de la matinée. Une explication franche était préférable à des allusions ironiques.

— Oui, je l'ai vue, — fit Castro. — Je vous ai suivis d'une fenêtre quand vous vous promeniez dans le jardin.

Le prince le regarda, surpris de son laconisme. Était-ce là tout ce qu'il avait à dire? Il aurait préféré ses railleries.

— Pourquoi diable, ta parente ne serait-elle pas venue? — continua Castro. — Il est indispensable de causer de temps à autre avec une femme, ne serait-ce que par amitié. On ne peut vivre comme tu prétendais le faire à ton retour ici.

— Crois-tu, par hasard, que je vais m'éprendre d'Alice?

Et le prince rit longuement comme s'il ne se lassait pas de railler l'absurdité d'une telle supposition.

— Cela c'est ton affaire, — répondit Atilio. — Ce que je prétends, c'est que nous ne pouvons être longtemps les ennemis de la femme. Regarde le colonel, ton *alter ego*. Eh bien! lui aussi t'abandonne. Remarque-le : chaque fois qu'il le peut, il court au pavillon du concierge. Il a besoin de causer avec la fille du jardiner, une morveuse qu'il a vue marcher à quatre pattes, mais qui a déjà seize ans et qui est assez gentille. Elle travaille chez une modiste de Monte-Carlo et suit la mode comme une demoiselle. Le colonel se charge de lui renouveler ses souliers à hauts talons, ses jupes courtes, ses bérets, ses petits chapeaux et ses colliers d'ambre faux. C'est à quoi il emploie tout l'argent que tu lui permets de prendre comme récompense. Parfois, il la suit de loin dans les rues, en admirant son dandinement provocant, ses mollets découverts et ses bas de soie... Il cultive son jardin patiemment. Il sourit comme un imbécile en pensant à la récolte future.

VI

Un dimanche, en se levant, le prince sentit comme un désir de chanter. Des oiseaux, trompés par la tiédeur d'une journée printanière en plein hiver, gazouillaient depuis le lever du soleil sur les toits de la Villa Sirena.

Il regarda par la fenêtre de sa chambre. La Méditerranée, sans une voile, s'étendait, longuement ondulée. Les mouettes tournoyaient, puis s'abattaient, les ailes repliées, pour se laisser porter par les eaux. Les bancs de sable, remués par les cou-

rants, éclairaient l'azur de la côte à laquelle ils donnaient un ton opalisé d'absinthe. Autour du promontoire, les écumes bouillonnaient, blanches, lumineuses, continuellement renouvelées entre les récifs.

Le prince acheva rapidement sa toilette. Il éprouvait le besoin de sortir comme s'il se trouvait à l'étroit dans ses jardins.

Il descendit lentement l'escalier et franchit la grille.

Il marcha allégrement vers Monte-Carlo. Il passait devant les jardins et les villas comme si ses pieds avaient pris un nouvel élan en touchant le sol, et que, dans l'atmosphère printanière, les lois de la pesanteur eussent eu moins d'action.

Il s'arrêta, dans la ville, devant les marches de l'église Saint-Charles. Par la porte s'échappaient des lueurs de cierges, des parfums de fleurs, des murmures d'orgue, des voix de jeunes filles. Son âme, puérile et, légère comme le matin, le poussa un moment à suivre les familles endimanchées qui gravissaient les marches. Il était catholique par son père, schismatique par sa mère, et personnellement, n'avait aucune conviction. Mais il recula devant la pénombre et continua sa promenade en aspirant l'air avec délices.

— Oh ! lady... comment allez-vous?

C'était la nièce de Lewis. Elle avait passé deux après-midi à courir dans les jardins de la Villa Sirena. Elle était d'une maigreur maladive et semblait dépérir, frappée de consomption. On ne pouvait plus dire son âge. Ses yeux seuls conservaient de la fraîcheur. Ils avaient encore l'éclat ingénu de l'adolescence et regardaient en face, avec confiance et sérénité.

Elle sortait d'un grand hôtel converti en hôpital et attendait le tramway pour aller à Menton. De nouveaux blessés étaient arrivés et la pénurie d'infirmières obligeait les médecins à accepter ses services. En pensant au dur travail qui l'attendait, aux nuits de veille et aux luttes pour sauver quelques hommes de la mort, elle manifesta une grande joie. Elle désirait faire ce court voyage au plus vite, comme si elle se rendait à une fête. Et, voyant le tramway approcher, elle serra de nouveau la main du prince avec force.

— Je continuerai à abuser de votre permission. La prochaine fois ce sera un pillage en règle. Il me faut des fleurs... beaucoup de fleurs ! Si vous voyiez le plaisir de ces pauvres petits quand je les place près de leurs lits ! Quelques médecins ne sont pas contents ; ils trouvent cela frivole !... Hélas ! Puisque nous devons mourir, que ce soit au moins avec un peu de poésie, entourés de choses qui nous rappellent la beauté de ce que nous perdons. Cela ne fait de mal à personne.

Lubimoff poursuivit sa route avec moins de légèreté. Cette amazone de la charité semblait avoir déchiré le voile rose qu'il avait devant les yeux depuis le matin. Il fixait son attention sur des choses qu'il n'avait jamais remarquées. Tous les grands hôtels étaient convertis en hôpitaux. Leurs terrasses, leurs longs balcons étaient occupés par des hommes qui se chauffaient au soleil. C'étaient des blessés dont la tête n'était qu'une boule blanche entourée de bandages, des hommes auxquels il manquait une jambe ou un bras, d'autres étendus, immobiles, pareils à des cadavres dans une salle d'anatomie.

Sur les trottoirs, il rencontra des soldats de différentes nations : des officiers français, anglais, serbes et quelques russes convalescents. Toute la variété des uniformes des armées de la République défilait devant lui : le bleu horizon des troupes continentales, la couleur moutarde des régiments d'Afrique, le calot jaune de la Légion étrangère, la chéchia rouge des zouaves et des tirailleurs.

Ce pays de soleil aux riantes perspectives azurées, semblait peuplé par une humanité qui aurait survécu à un cataclysme. D'élégants officiers à la taille svelte, traînaient une jambe, avançaient avec précaution un pied énorme, s'inclinaient, vieillis, en s'appuyant sur un bâton. Des athlètes ne marchaient qu'en tremblant. Les mains avaient des doigts en moins, les bras raccourcis ressemblaient à des nageoires ou n'étaient que des moignons informes. Les joues cachaient sous des tampons d'ouate la brûlure de l'obus. L'horrible cavité du nez disparu était dissimulée par un tampon noir partant des oreilles. D'autres avaient tout le visage couvert d'un masque de bandages qui ne laissait voir que les yeux, les pauvres yeux. Quelques-uns paraissaient

intacts; ils disposaient de la force et de l'agilité de tous leurs membres. Vus de dos ils conservaient la sveltesse vigoureuse de la jeunesse... Mais ils marchaient en file, en se tenant le bras, les yeux plongés dans la nuit, frappant le sol avec un bâton.

Et cette procession de tristesses résignées venait des jardins, réconfortée, par la gaieté matinale, et sentant renouvelée sa volonté de vivre.

Michel s'arrêta au sommet des jardins pour contempler de loin le Casino. Jamais il n'avait observé comme alors la frivolité et le mauvais goût de ce palais qui constituait le cœur de Monaco. Si ce « monument de confiserie », comme disait Castro, venait à fermer ses portes, tout Monte-Carlo demeurerait dans une solitude mortelle, comme ces villes qui, en d'autres siècles, furent des ports de mer et qui dorment aujourd'hui, dépeuplées, loin de l'océan qui les déserta.

Michel vit s'étendre peu à peu une vague humaine au pied des palmiers du Japon, près du monument de Massenet. Plusieurs tramways venaient d'arriver de Nice. Tous les voyageurs couraient, désirant pénétrer au plus vite dans le palais bigarré comme si, lasse de les attendre dans les salons, la fortune pouvait s'enfuir d'un moment à l'autre.

Il regarda l'horloge qui couronnait la façade. Il était dix heures. Les offices quotidiens allaient commencer et les dévots qui résidaient à Monte-Carlo accouraient aussi pour s'unir à ceux qui venaient du dehors. Tous gravirent en même temps les marches de marbre.

« Et nous sommes en guerre ! pensa Michel. Et beaucoup de ces gens ont des enfants, des frères, ou des maris qui se battent et qui peut-être meurent à l'heure actuelle !... »

La volonté de vivre, le désir de jouir, l'illusion du gain, servaient d'anesthésiques à cette foule, lui faisaient abandonner ses préoccupations, la poussaient à oublier.

Cette ruée générale vers le jeu déplut au prince et le fit s'arrêter sur la pente suave des jardins. Il lui répugnait de se mêler à la foule qui errait aux alentours du Casino.

Son désir de ne pas aller plus loin lui suggéra une idée :

« Si tu allais surprendre Alice chez elle !... Comme elle t'en serait reconnaissante ! »

Depuis sa première visite, elle était revenue deux fois à la Villa Sirena et, la seconde, elle avait accepté un prêt de cinq mille francs.

Michel, tournant le dos au Casino, commença à gravir les rues en pente vers la limite qui sépare Monte-Carlo de Beau-Soleil. C'étaient des rues aux noms printaniers : la rue des Roses, la rue des Œillets, la rue des Violettes, la rue des Orchidées.

Il arriva à une courte avenue formée par une double rangée de grilles de jardin. Les maisons étaient à peine visibles à travers des colonnades de palmiers et le feuillage dur des grands magnoliers. Il lisait les noms des propriétés sur de petites plaques de marbre rouge fixées à l'entrée. Villa Rose : c'était ici. Il poussa une grille entr'ouverte, sans qu'une voix ou un aboiement accueillît sa présence. Il aperçut un jardin, à moitié abandonné, une végétation parasite au pied d'arbres non élagués, couvrant l'espace autrefois occupé par des massifs de fleurs. Une partie du jardin était mieux tenue, mais c'était un potager avec de petits rectangles de verdures comestibles soumises à une culture intensive.

Lubimoff s'avança sans rencontrer personne. Il gravit les quatre marches du perron. Là aussi la porte était entr'ouverte. Il la poussa et se trouva dans un vestibule d'où s'élançait un escalier conduisant aux étages supérieurs.

Personne. Toutes les portes des chambres résistèrent à sa main. C'était un silence absolu comme si la maison était inhabitée. Mais ce silence fut interrompu par une voix venue du premier étage, une voix ténue qui murmurait en anglais une chanson lente et triste. Des coups sourds accompagnaient ce chant.

Michel crut reconnaître la voix d'Alice. Il toussa plusieurs fois sans résultat ; elle ne pouvait l'entendre. Il fut sur le point de crier pour annoncer sa présence, mais il se contint. S'il la surprenait à cet étage supérieur, unique coin de la maison qu'elle habitât actuellement !

Sur le premier palier il aperçut plusieurs portes. Une seule était ouverte. Il s'en échappait les échos de la chanson et des coups. Une femme, le corps incliné sur un lit, étendait ses deux bras pour amollir le matelas par de fortes tapes.

Son instinct lui fit deviner la présence de quelqu'un derrière elle, et tournant la tête, elle poussa un cri de surprise en apercevant Michel dans l'embrasure de la porte. Celui-ci ne fut pas moins stupéfait de reconnaître Alice, une Alice qui portait une robe de chambre luxueuse mais fripée, de vieux gants aux mains et un voile enroulé autour des cheveux.

— Toi !... c'est toi ! — s'écria-t-elle. — Comme tu m'as fait peur !...

Puis elle sourit à Michel qui murmurait des excuses. Il n'avait rencontré personne; la grille et la porte étaient ouvertes. Elle s'excusa à son tour. C'était dimanche. Valérie, sa demoiselle de compagnie, était allée à Nice déjeuner chez des amis. Sa femme de chambre et la femme du jardinier étaient à la messe. Le vieux avait dû sortir un instant pour retrouver ses camarades...

Ces explications échangées, tous deux demeurèrent silencieux, en se regardant sans savoir que dire mais sans cesser de sourire.

— Toi, en train de faire ton lit ! — fit-il pour rompre ce silence pénible.

— Tu le vois ! Ce n'est pas la chambre à coucher que j'avais à Paris, ni le studio que tu connais. Les temps sont changés !

Michel asquiesça gravement. Oui, les temps étaient changés.

— Dans tous les cas, — continua-t-elle, — il faut avouer que voir la duchesse de Lisle, cette folle d'Alice, faire son lit, cela ne manque pas d'originalité.

Le prince l'approuva de nouveau d'un geste. C'était, en effet, quelque chose de curieux et qu'on ne voit pas tous les jours.

Alice insista. S'occuper des soins du ménage ne lui avait coûté aucun effort. Elle nettoyait elle-même sa chambre à coucher pour épargner ce travail à sa vieille femme de chambre. Elle ne voulait pas de l'aide de Valérie. Chacun se chargeait de sa propre chambre, vu l'insuffisance du personnel. Elle entrait parfois à la cuisine et, s'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait aidé le jardinier à cultiver son petit potager.

Un long silence. Michel examinait la pièce, une chambre de femme, encore en désordre. Par une porte entr'ouverte il aperçut un coin du cabinet de toilette, avec une tache humide sur le sol de mosaïque, vestige du bain matinal. Un

parfum d'eau de Cologne et d'eau dentifrice flottait dans l'air. De petits flacons en désordre laissaient échapper de vagues exhalaisons d'essences plus précieuses. Mélangés à des objets de toilette et à du linge, il distingua de ces cartes que l'on donne au Casino pour marquer les coups. Les unes avaient des traits rouges ou bleus sur leurs colonnes, d'autres des trous faits avec une épingle à chapeau en guise de crayon. Il en vit de plus grandes avec une roulette peinte et l'indication des numéros et des couleurs, et une quantité de ces livres que l'on vend chez les papetiers ou dans les kiosques de journaux, de ces lumineux traités pour gagner infailliblement à tous les jeux. Sur la cheminée, à demi cachée par plusieurs journaux de modes, se trouvait une petite roulette authentique, qui devait indéniablement servir à l'étude et à la vérification des théories. Sur la table de nuit était ouvert le dernier numéro de la *Revue de Monte-Carlo* contenant les statistiques de tous les numéros gagnants de la semaine précédente, lecture intéressante, aux cotes mystérieuses, qui avait peut-être fait veiller Alice jusqu'aux premières heures du jour.

Pendant cet examen, la duchesse faisait disparaître tout ce qui était négligé dans sa tenue. Quand Michel la regarda de nouveau, les gants défraîchis avaient disparu de ses mains et son voile s'était envolé, laissant en liberté sa chevelure noire, luisante, un peu rèche, aux grosses frisures désordonnées.

Ils se souriaient péniblement en silence, aucun des deux ne sachant comment sortir de cette situation.

— Continue, — dit enfin Michel. — Je ne veux pas te gêner.

Comme si elle prenait ces paroles pour un défi à sa timidité, et désireuse en même temps de montrer son savoir-faire, elle se pencha sur le lit pour reprendre son travail. Cette preuve de confiance anima Lubimoff. Il n'était guère galant de la laisser travailler seule : il l'aiderait.

— Toi !... toi ! — s'écria en riant Alice comme si cette proposition lui paraissait inouïe.

Le prince feignit de se fâcher. Mais oui, lui !... Il était marin et sa vie d'aventures l'obligeait à savoir un peu de tout. Plus d'une fois, dans ses explorations à travers des contrées désertes, il avait dû se faire un lit avec des couvertures à côté d'un feu improvisé.

Michel s'était placé de l'autre côté du lit, en imitant avec une exagération comique tous les mouvement de la duchesse. Il répéta ses tapes avec une violence qui fit gémir le lit; tandis qu'elle tirait le matelas pour lui donner de l'air, il le leva complètement de ses mains puissantes.

— Il ne sait pas !... il ne sait pas ! — criait Alice avec une joie enfantine.

Puis, remarquant ses doigts fortement cramponnés à la toile, elle ajouta :

— Mais lâche donc, brigand ! Tu vas déchirer le matelas ! Et par ces temps de pauvreté !

Ils riaient, trouvant ce travail fort divertissant.

— Tiens, — dit-elle d'un ton autoritaire, et elle lui jeta au visage un drap qu'elle tenait par le bout opposé.

Michel se trouva enveloppé d'un nuage de batiste imprégné d'un parfum de femme. Ce ne fut qu'un éclair, mais qui lui fit l'effet de quelque chose d'extraordinaire, d'une durée illimitée, au delà du temps et de l'espace. Il eut comme le pressentiment que ce fait insignifiant allait dater dans sa vie. Il sentit ressusciter en lui le passé avec une force nouvelle qui n'était peut-être que l'effet de l'abstinence. Il crut voir le sourire ironique de Castro, et se vit aussi lui-même, avec étonnement et pitié, vivant comme un solitaire dans sa Villa Sirena et prêchant l'hostilité envers la femme. Ses oreilles bourdonnaient. Quand le drap fut retombé sur le lit, Michel parut extraordinairement pâle, une lueur agressive au fond des prunelles. Le croyant irrité par sa plaisanterie, la duchesse rit avec malice en appuyant les mains sur le matelas. Le halètement de ce rire entr'ouvrait le décolleté de sa robe de chambre.

Tout à coup le prince se trouva auprès d'Alice. Tous deux machinalement au bord du lit s'assirent. Il lui prit une main, sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Puis il frôla de si près son visage qu'une mèche de sa chevelure emmêlée lui chatouilla la tempe. Il n'avait aucune envie de parler, mais en voyant ses yeux de près, il rompit ce doux silence.

— Tu as pleuré !

La duchesse protesta d'un sourire, puis elle pâlit et balbutia des excuses. Non; c'était peut-être la poussière du nettoyage

ou l'effort de son travail. Mais il continuait à regarder ses yeux rougis.

— Tu pleurais quand je suis entré, — continua-t-il avec une curiosité insistante et inquiète.

La protestation d'Alice prit la forme d'un rire aigre, strident, qui n'avait rien de naturel; puis ce rire se convertit en soupir, en lamentation; et, détachant sa main de celle du prince, Alice s'en couvrit les yeux et inclina la tête, tandis qu'un sanglot opprimait sa poitrine.

Elle pleurait. Il avait suffi que Michel surprît ses larmes récentes pour que de nouvelles larmes montassent à ses yeux et que son angoisse passée la tourmentât de nouveau. Elle se livrait à sa douleur avec une sorte de délectation, la jugeant préférable à la dissimulation torturante que cette visite inattendue lui avait imposée.

Le prince se tut pendant quelques instants.

— Est-ce à cause de ce garçon? — se risqua-t-il à demander d'une voix mal assurée, comme s'il était pris à son tour d'une émotion inexprimable.

Elle répondit par un léger mouvement de tête, sans écarter les mains de ses yeux. Michel n'avait pas besoin de les voir. Il avait deviné la vérité en surprenant sur ses paupières les traces de ses pleurs. Ce n'est que pour lui qu'elle pouvait pleurer : le manque de nouvelles sans doute; l'inquiétude de penser qu'il pouvait être prisonnier, très loin, supportant toutes sortes de privations, et qu'elle ne le reverrait peut-être jamais.

— Comme tu l'aimes !...

Le prince fut surpris de sa propre voix et du ton dont il prononça ces paroles.

Surprise elle aussi, Alice leva le front et écarta les mains. Elle avait la figure rouge, les yeux mouillés de pleurs. D'une boucle de sa chevelure pendait une larme. Elle comprit qu'elle devait être horrible, mais que lui importait?...

— Oui, je l'aime ; c'est ce que j'aime le plus au monde... C'est pour lui que je continue à vivre. Sans lui je me tuerais... Mais ce n'est pas du tout ce que tu crois... oh! pas du tout.

La pudeur ne pouvait paraître sur ce visage rougi par les pleurs ; mais son geste, ses yeux, le ton de sa voix repoussaient avec honte et indignation le soupçon du prince.

— C'est mon fils.

Michel, qui s'attendait à une révélation extraordinaire, à quelque chose de monstrueux, digne de ses folies passées, ne put réprimer son étonnement :

— Ton fils?

Elle remua la tête :

— Oui, mon fils.

Et elle continua de parler, les yeux baissés, sur un ton de confession pénible. Elle remontait le cours de son existence. Quel coup avait été pour elle cette maternité survenant à l'improviste. Elle se considérait comme une vivante œuvre d'art, et elle ne voulait pas voir flétrir sa beauté. Elle avait d'abord tenté de dissimuler son état, et continué à mener sa vie de plaisir comme auparavant.

Sa voix pleurait en rappelant ces souvenirs.

— Mais... et ton mari? — questionna Michel.

— Notre séparation date de là. Il pouvait tolérer mes amours en silence, feindre de ne les point voir... mais un fils qui n'était pas de lui !...

Le duc s'était séparé d'elle, après avoir accepté toutes ses exigences, moins celle-ci. C'était un fils adultérin qui devait disparaître... Et personne, en dehors des deux époux et de la femme de chambre qu'Alice avait encore à son service, n'avait soupçonné cette naissance.

— J'ai eu ensuite des époques de bonheur, — poursuivit Alice. — J'ai connu des satisfactions que je n'avais pas soupçonnées... Je m'échappais de Paris : beaucoup me croyaient partie avec un nouvel amant. Non, j'allais voir mon petit, mon Georges, d'abord à Londres, ensuite à New-York, toujours dans de grandes villes. Je pouvais vivre avec lui, jouer à la maman avec une poupée vivante qui grandissait, grandissait chaque jour... Te souviens-tu du soir où je t'ai invité à dîner? Je revenais d'un de ces voyages, et pourtant, rappelle-toi toutes les sottises que j'ai pu dire. Je me prenais pour Vénus, je me croyais pareille à Hélène passant devant « le banc des vieillards ». Et pour me livrer sans scrupules à mes expansions de mère, je me souvenais de mon idole. Hélène aussi avait eu des enfants, et les hommes se tuaient toujours pour elle. La maternité n'était ni une abdication, ni une décadence. Je pou-

vais demeurer belle et désirée comme les autres après un incident que j'avais cru sans remède. Et je poursuivis ma vie.

» Oh! quand je pense que j'ai parfois écourté le temps que je m'étais proposé de consacrer à mon fils... C'est mon plus terrible remords. Je suis bien digne de pitié, Michel.

Mais tandis qu'il l'écoutait, Michel semblait dominé par une préoccupation tenace.

— Et le père? Qui est son père?

Le ton de sa voix était le même et trahissait une curiosité hostile, un dépit agressif.

— Je n'en sais rien et ne m'en soucie guère. D'autres femmes, dans un cas semblable, attribuent la paternité à l'homme qui les intéresse le plus. Je n'ai choisi personne dans mon souvenir. Tous pareils, tous oubliés. Mon fils est à moi, rien qu'à moi.

Il y eut un long silence.

— Un jour, en arrivant à New-York, — continua-t-elle, — je fis une découverte terrible. Je vis mon Georges presque aussi grand que moi. Il était fort et il avait l'air d'un homme sérieux malgré ses onze ans. J'ai honte d'y penser, mais je ne dois pas mentir : je le détestai. Vénus pouvait avoir un fils, puisque ce fils reste éternellement un enfant et se conserve à travers les siècles comme ces gracieux bébés que l'on habille à sa fantaisie, qui font votre orgueil et votre amusement. Mais le mien! Avec sa carrure de géant, ses mains robustes et son visage grave, il allait me vieillir avant l'âge; le conserver à mes côtés, c'était renoncer à la jeunesse; déclarer que j'étais sa mère, c'était une abdication. Et je l'ai fui, plusieurs années, sans m'occuper d'autre chose que de donner l'argent pour l'élever. Hélas! comme je paie aujourd'hui cet égoïsme!...

Elle se tut quelques instants pour sécher de nouvelles larmes qui enflammaient ses yeux et altéraient sa voix.

— Il est venu à Paris quand je m'y attendais le moins. L'ami vénérable chargé de son éducation en Amérique était mort. Je me trouvais en présence d'un homme, oui, d'un homme, bien qu'il n'eût pas encore seize ans. Mon premier mouvement fut tout de contrariété, et presque de colère. Quoi! il me faudrait dire adieu à la jeunesse, modifier ma vie à cause de cet intrus?... Mais quelque chose au fond de

moi m'empêcha de prendre la résolution cruelle de l'envoyer de nouveau à l'étranger ou de le placer à Paris dans un collège. Je m'habituai rapidement à sa présence. J'avais besoin de le voir chez moi ; il me semblait que ma vie, à ses côtés, prenait une sérénité, une joie secrète et profonde que je n'avais jamais soupçonnée. Tu ne te doutes pas de ce que c'est, Michel ; j'aurais beau te l'expliquer que tu ne comprendrais pas... Je te jure que ce fut la meilleure époque de ma vie. Il n'y a pas d'amour comparable à celui-là. Et puis, nous étions si camarades !... Il me sembla tout à coup avoir son âge : que dis-je, j'étais plus jeune que lui. Avec sa sagesse précoce, Georges me donnait des conseils et je lui obéissais comme une petite sœur. Il se laissait entraîner par sa maman dans un monde de plaisirs et d'élégances qui l'éblouissait après une vie sobre et athlétique à côté d'un éducateur sévère. Je m'appuyais sur son bras avec fierté en riant des commentaires. Ce que nous avons pu danser l'année qui précéda la guerre sans que nul ait soupçonné la nature de l'affection qui me liait à mon cavalier !

« Nombre de mes anciens admirateurs sentirent jalousement renaître des souvenirs du passé et me poursuivirent de leurs galanteries. Mon Georges me menaçait en riant : « Maman, je suis jaloux. » Il voulait que sa mère n'attirât l'attention d'aucun homme, pour rester toute à lui. D'autres fois c'était moi qui protestais. Je surprenais les regards de convoitise de beaucoup de femmes fixés sur lui ; invitation agressive de quelques-unes qui, parce qu'elles étaient plus jeunes, se croyaient le droit de me l'enlever. Et lui, si gentil, se moquait avec moi des passions qu'il suscitait, et il me mettait au courant de celles que je ne pouvais deviner... Tu ne connais peut-être pas cette jeunesse qui nous suit. On la dirait d'une autre chair et d'un autre sang. Notre génération est la dernière qui ait pris l'amour au sérieux, qui lui ait donné une importance énorme, et en ait fait la principale occupation de la vie. Mon fils ne s'intéressait qu'à une femme : sa mère. Et en dehors d'elle il n'y avait pour lui qu'autos, sports, aéroplanes... Tous ces garçons ingénus et forts avaient l'air de se douter de ce qui les attendait...

La sérénité momentanée avec laquelle elle avait fait le récit de cette époque heureuse disparut. Elle continua de parler

d'une voix sourde, entrecoupée par les sanglots. Tout à coup, la guerre était venue. Et son fils était honteux de ne pas courir comme tous les hommes rejoindre son régiment. Un matin, elle avait été atterrée d'apprendre son engagement volontaire. Que pouvait-elle faire ? Légalement elle n'était pas sa mère. Georges portait le nom d'un ménage de vieux domestiques qui avaient consenti à cette paternité feinte. De plus, il était né en France et il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que, comme tant de jeunes gens, il voulût défendre sa patrie avant d'être appelé par la loi sous les drapeaux.

La duchesse passa quelques mois dans un village du Midi, près du camp d'aviation où s'exerçait son fils. Elle voulut prolonger jusqu'au dernier moment leur vie commune. Ah ! s'il s'était fait soldat quand ils étaient séparés et qu'elle pestait contre sa maternité !... Mais elle l'allait perdre au moment le plus calme de son existence, alors qu'elle se croyait pour toujours auprès de Georges.

— Il n'a pas tardé à devenir pilote. Combien j'ai détesté la facilité avec laquelle il apprit le maniement des appareils ! Ses progrès m'inspirèrent de l'orgueil et de la colère. Ces jeunes gens éprouvent un vrai fanatisme pour l'aviation, née après eux et qu'ils ont vue se développer devant leurs yeux d'écoliers... Il est parti, et depuis cela je ne vis plus. Trois ans, Michel, trois ans d'un vrai supplice ! Ah ! j'ai bien payé ma vie passée. Mes fautes auraient été plus grandes, que je les aurais expiées et au delà. Tu peux me plaindre. Ce sont là des douleurs que tu ne connais pas.

(A suivre.)

V. BLASCO-IBAÑEZ

(*Traduction de* A. DE BENGOECHEA)

L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE

ET L'ALLEMAGNE RÉPUBLICAINE

I

L'ACTION MONARCHISTE ET NATIONALISTE DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE

Deux ans après la révolution, l'Église officielle d'Allemagne, « l'Église évangélique », n'a pu encore se résigner à l'effondrement de l'ancien régime et d'une dynastie qu'elle soutenait de son zèle et de ses prières. Elle reste obstinément fidèle à l'évêque suprême (*summus episcopus*), « le pieux empereur protestant », qu'elle a perdu. Son clergé fournit à la réaction des chefs et des soldats. Les pasteurs prennent part ouvertement à la lutte contre le gouvernement républicain, issu d'une révolution « satanique », et dont ils dénoncent âprement les coupables complaisances pour les catholiques et les juifs. Sans doute l'Église évangélique n'est pas unanime dans son ardeur antidémocratique. Des sentiments libéraux animent une partie de ses membres. Mais il serait erroné de voir en eux autre chose qu'une

minorité, impuissante à résister au vent de réaction qui emporte la masse de l'Église, les consistoires et les synodes. La révolution n'a pas brisé l'alliance du trône impérial et de l'autel évangélique.

Le fait est indéniable et les preuves abondent.

Le 2 septembre 1919 se réunit à Dresde l'assemblée des Églises protestantes allemandes: événement d'une importance exceptionnelle dans l'histoire du protestantisme allemand. 320 délégués sont présents. Un office solennel précède leurs travaux, et ce « concile de l'Allemagne » choisit comme prédicateur le sermonnaire attitré de l'empereur, le docteur von Dryander, premier aumônier de la cour, « conseiller intime et réel ». C'est l'un des hommes les plus représentatifs de l'ancien régime, qui inaugure sous la République la réunion des Églises d'Allemagne. Et la harangue du vieux pasteur est toute vibrante de l'esprit du passé, des souvenirs de la monarchie.

Cette grande assemblée prend fin le 5 septembre par une manifestation aussi caractéristique : elle rédige « contre la mise en jugement du Kaiser » un appel indigné. Le docteur von Dryander est, en effet, l'auteur d'une brochure parue à Berlin en 1919 : *l'Empereur voulait-il la guerre? Wollte der Kaiser den Krieg?* où Guillaume II est représenté comme le prince de la paix. Aussi les 320 membres du congrès sont-ils unanimes à défendre leur empereur contre « la justice des hommes ».

L'Allemagne protestante, déclare leur résolution, se souvient avec gratitude de tout ce que l'empereur a fait pour le protestantisme allemand. Impuissants devant la force des ennemis, nous en appelons au Juge éternel devant la chrétienté tout entière. A l'Empereur comme à l'Impératrice, si durement éprouvés, nous adressons, avec nos prières, les grandes paroles de consolation de l'Apôtre: « Ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les princes, ni la force, ni le présent, ni l'avenir, ni la joie, ni la peine ne peuvent nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ, notre Seigneur. »

Guillaume II, exilé, n'est pas oublié par « son Église » : l'ombre impériale couvre l'Assemblée de Dresde.

Le 10 avril 1920, se réunit à Berlin le Synode général des Églises de Prusse, qui n'avait pas été convoqué depuis 1915. Dans la première séance, le président du conseil suprême évangélique, le « conseiller intime et réel » Mœller, rappelle chaleureusement la reconnaissance que l'Église doit à ses évêques, les Hohenzollern. Pour manifester cette reconnaissance, les 190 membres du Synode se lèvent.

Depuis la Réforme, continue l'orateur, la dynastie a été intimement liée à l'Église dans les bons comme dans les mauvais jours, et elles ont traversé ensemble toutes les tempêtes de l'histoire. Nos princes ont répandu les bienfaits de leurs bénédictions sur la chrétienté protestante ; ils ont mis le meilleur de leurs forces au service de l'Église. Toute l'Allemagne évangélique voyait et honorait en notre Empereur le représentant et le protecteur du protestantisme allemand. Combien de déclarations solennelles n'a-t-il pas faites en l'honneur de l'Église évangélique ! Pleins de respect et d'amour, restons-lui fidèles en nos prières, à notre frère dans la foi, si cruellement frappé par le malheur au cours d'un drame effroyable. Songeons en même temps à l'auguste Impératrice, cette noble femme, modèle du dévouement chrétien.

Pas plus que les hauts dignitaires de l'Église, les humbles pasteurs n'ont perdu le souvenir du Kaiser. Dans une revue de Leipzig, la *Neue Kirchliche Zeitschrift*, de novembre 1919, le docteur Eberlein, pasteur de Kupferberg, en Silésie, donne avec insistance à ses confrères le conseil de prier au temple pour la vieille dynastie.

Qu'ils demeurent fidèles à ses côtés pendant les heures de peine, comme ils se sont réjouis avec elle aux heures de joie. En abdiquant, le roi de Prusse a renoncé à tous ses droits. Il n'est plus l'évêque suprême et il n'a plus à figurer dans la prière en commun. Mais une communauté peut-elle mieux manifester son esprit chrétien qu'en continuant à dire du fond du cœur la prière publique pour le souverain?

Dans une revue de Berlin, l'*Evangelische Kirchenzeitung* du 26 janvier 1919, le docteur Matthrs, pasteur de Kolberg, s'exprime avec autant de ferveur :

Ah! si nous avions encore, écrit-il, l'homme dont le règne nous a assuré l'ordre et le calme, l'homme dont la race a imposé l'Allemagne à la considération universelle, l'homme dont l'abdication nous a fait retomber dans un chaos funeste ! Ah ! si nous avions encore notre Empereur !... Prions pour lui ! Que Dieu protège contre ses ennemis

le monarque pour qui nos vaillants soldats sont morts avec joie ! Nos cœurs l'aimeront jusqu'au dernier souffle de vie.

Dans une revue d'Elberfeld, la *Reformierte Kirchenzeitung* du 27 juillet 1919, le pasteur Forell adresse à ses confrères une supplique émue en faveur de la maison des Hohenzollern.

Emplis d'un deuil profond, les cœurs fidèles se demandent ce qu'ils peuvent faire pour leur Empereur bien-aimé, pour leur Impératrice.

Le pasteur Forell invite ses frères à lui adresser des dons qui seront « transmis à Leurs Majestés pour un usage chrétien ».

Le pasteur Bock, conseiller consistorial de Kœnigsberg, est le président d'une association pieuse, où l'on prie pour l'empereur et l'impératrice. « Née dans les montagnes de Silésie, écrit le *Reichsbote*, du 11 janvier 1920, la société compte aujourd'hui des fidèles de l'Adige au Niemen, de la Meuse au Belt. »

Que l'on parcoure les très nombreuses publications spécialement destinées aux pasteurs, à leur entourage et aux fidèles les plus fervents : à part de rares exceptions, le ton reste partout identique. L'*Evangelische Kirchenzeitung* (31 août 1919) n'arrive à expliquer les défaites de l'Allemagne que par la haine des catholiques et des juifs contre l'empereur protestant. L'*Evangelisches Allianzblatt* (28 septembre 1919) ne doute pas que la révolution contre la maison des Hohenzollern ne se soit faite « contre les ordres de Dieu ». De même, la *Neue Kirchliche Zeitschrift* (novembre 1919), qui proclame : « Malgré la volonté du Christ, on a pris à César ce qui était à César. » L'Annuaire ecclésiastique de 1919 considère la journée révolutionnaire du 9 novembre 1918 comme « la plus sombre journée de l'histoire d'Allemagne,... le plus grand crime qui ait jamais été commis contre le peuple allemand ».

Dans le cœur de l'Église évangélique, le culte de la dynastie des Hohenzollern s'allie au culte d'une Trinité sainte, la Trinité militaire : Hindenburg, Ludendorff, Mackensen. La *Reformation*, revue de Berlin, célèbre (7 décembre 1919) le

« héros chevaleresque, le soldat invincible, le Blücher moderne, Mackensen ».

L'*Evangelische Kirchenzeitung*, (7 septembre 1919) entoure d'une vénération encore plus chaleureuse Ludendorff, « l'homme vers qui peuvent monter les regards respectueux d'un peuple qui veut sortir des abîmes de la honte ».

Ludendorff est le héros d'une cérémonie impressionnante qui se déroule le 24 novembre, à la *Garnisonskirche* de Potsdam. Au milieu de l'émotion générale, Ludendorff en personne y prend la parole pour célébrer les vertus du militarisme. « Excellence, s'écrie l'un des assistants, le moment venu, nous vous suivrons ! » Tous entonnent le *Deutschland über alles*. Un pasteur, le docteur Rump, l'un des principaux orateurs du parti national allemand, l'auteur (sous le pseudonyme de « Nathanaël junior ») du roman intitulé *Revanche !* répond au général : « Quand l'heure sonnera, nous sommes prêts à donner notre vie pour sauver nos frères et notre honneur! »

Le même jour, Ludendorff est descendu à Potsdam chez l'un des collègues du docteur Rump, le pasteur Vogel : la foule acclame le général, qui paraît à la fenêtre du presbytère pour faire l'éloge de l'esprit prussien.

L'Église évangélique d'Allemagne reste fidèle à son passé. Durant la guerre, elle avait constitué l'armature du pangermanisme : elle avait prêché la lutte à outrance. Beaucoup de ses dignitaires s'étaient faits les « théologiens des combats ». Ils étaient devenus les victimes de ces « aberrations » que dénonce le grand journal catholique de Berlin, la *Germania*, un peu tard malheureusement, le 4 février 1920 :

> Pendant la guerre, les pangermanistes n'ont cessé de défendre des idées païennes. Pour eux l'État était le Dieu unique. Tout ce qui était allemand, était parfait, juste et sacré; tout ce qui n'était pas allemand, devait être maudit. Après avoir célébré le réveil de l'esprit de Luther, on se mit à ressusciter les dieux de la Germanie.

De très nombreux pasteurs faisaient partie du groupe de l'amiral von Tirpitz, « la *Vaterlandspartei* » : « Que n'a-t-on écouté davantage leur voix pendant la guerre ? », gémit la *Neue Kirchliche Zeitschrift* (novembre 1919). D'innombrables

citations bibliques établissent clairement que tous les prophètes et tous les apôtres auraient soutenu le pangermanisme et la politique de Tirpitz. Comme l'écrit un publiciste libéral, Johannes Fischart,

le christianisme d'État de la royauté prussienne a endossé la cuirasse d'acier des combats par-dessus le cilice de la réconciliation et du pardon. Il a cru de bon ton d'être pangermaniste. Du haut de la chaire il a justifié la haine et prêché la guerre à l'infini. (*Das alte und das neue System*, 1919.)

Une fois revenue de la stupeur indignée où l'avaient jetée les revers de l'Allemagne, l'Église évangélique n'a pas renoncé à son nationalisme exaspéré. Dans ses revues théologiques comme dans les prêches, elle continue à jeter l'anathème sur les ennemis qui ont commis le crime d'être victorieux. Voici, à titre d'exemple, les commentaires que l'*Evangelische Kirchenzeitung* de juin 1919 consacrait au traité de paix :

Sanctum officium, sainte Inquisition ! C'est à tort que les siècles t'ont chargée de honte ! C'est à tort qu'on a vu en toi la plus sombre institution du ténébreux moyen âge ! Des lits de roses, voilà ce qu'étaient tes chambres de tortures où tant d'indicibles douleurs ont gémi ! Des guirlandes de fleurs, voilà ce qu'étaient les chaînes et les cordes qui faisaient saigner les chairs de tes victimes désespérées !

Sainte Inquisition, va donc à l'école des chefs du XXe siècle, et toi, moyen âge de barbarie, va t'instruire à l'école de nos maîtres. Tes rêves les plus audacieux ne pressentaient rien de leur art. Tu as supplicié les hommes par milliers seulement et tu ne les as torturés que par douzaines de milliers. Apprends la manière de martyriser soixante-dix millions d'êtres humains et de les faire mourir avec des raffinements de sauvagerie. Sainte Inquisition, tu peux envier les hommes qui font aujourd'hui en grand ce que tu t'essayais timidement à faire en petit. Qu'est-ce que tes héros, les Conrad de Marbourg et les Torquemada, à côté de Wilson, de Clemenceau, de Lloyd George et de leurs complices? Après avoir attaqué perfidement un malheureux peuple, après l'avoir indignement combattu, après l'avoir affamé, on l'a forcé à se traîner sur le sol comme un ver pour implorer des tigres la pitié, des serpents le salut, de l'hypocrisie une goutte de vérité.

O vainqueurs, les plus vils et les plus infâmes des scélérats, nous proclamons votre honte ! Nous la proclamons de toute notre âme, devant le Juge éternel qui est aux cieux. France, Angleterre, Amé-

rique, les chrétiens d'Allemagne vous convoquent devant le tribunal de Dieu, *Sanctum officium.*

L'excès de fureur impuissante, qui est sensible dans la revue évangélique, ne s'explique pas seulement par la révolte de l'orgueil national. Pour comprendre cette âpreté, il faut tenir compte aussi d'angoisses religieuses, qui s'épouvantent à l'idée d'une séparation du protestantisme et du germanisme dans les pays où la politique allemande s'était efforcée méthodiquement d'employer la Réforme à la germanisation de nationalités hostiles. On sait qu'en Pologne comme en Alsace-Lorraine, l'Empire avait cru pouvoir se servir du protestantisme comme d'une arme. Il y avait multiplié avec opiniâtreté les temples et les écoles évangéliques dans l'intérêt, croyait-il, du patriotisme germanique ; il y avait laborieusement installé une population protestante amenée des autres points de l'Empire.

Par la paix de Versailles, cette politique du germanisme envahisseur fait faillite. Aussi les revues théologiques affirment-elles que le protestantisme a reçu un coup terrible.

Dans l'*Evangelische Kirchenzeitung* (7 décembre 1919), le pasteur Christoleit, de Rogalen (Prusse orientale), montre le catholicisme victorieux de l'Allemagne :

L'Empire allemand, tête du *corpus evangelicorum*, est brisé. C'est à ce résultat que sont arrivés Rome par son alliance avec la démocratie, Benoît XV par son alliance avec Wilson, Erzberger par son alliance avec Scheidemann. A l'ouest de l'Allemagne protestante, cruellement haïe, se dressent la Belgique, qui est catholique, et la France, qui redevient catholique ; au sud, la Tchéco-Slovaquie, catholique ; à l'est, au lieu de la Russie grecque orthodoxe, la Pologne et la Lithuanie, catholiques romaines.

Le professeur Karl Benrath, de Kœnigsberg, qui étudie « le bilan du catholicisme et du protestantisme avant et après la guerre », arrive à une conclusion semblable dans une revue de Leipzig, *Deutsch-evangelisch* (9 novembre 1919) : « Si nous faisons l'addition, l'avantage est pour le catholicisme ; car, en Allemagne, l'Empire évangélique est tombé. » Le grand historien de l'Église d'Allemagne, Albert Hauck, ne prévoyait pas une pareille catastrophe. Mais, durant la

guerre, il affirmait que, si l'Allemagne était vaincue, le protestantisme serait mortellement frappé. Selon lui, la célèbre devise prussienne : « Pour Dieu, pour le roi et pour la patrie, » méritait toujours d'animer les courages ; car l'Allemagne et le protestantisme étaient associés dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

L'exaltation nationaliste, une admiration aveugle pour le militarisme prussien, une sympathie ardente pour l'ancien régime : à n'en pas douter, ces sentiments animent la plupart des pasteurs. Aussi, lors des élections législatives, au mois de juin 1920, comme au mois de janvier 1919, furent-ils nombreux à résister de toutes leurs forces au « flot de la sauvagerie démocratique ». Comme l'écrivait dans la *Neue Kirchliche Zeitschrift* (novembre 1919) un pasteur silésien :

> Au contraire des instituteurs, les pasteurs n'avaient pas oublié l'ancien régime. Ils avaient devant la patrie et devant Dieu, le devoir de parler et d'éclairer les fidèles du haut de la chaire. Ils devaient montrer que la révolution, provoquée par la sainte colère de Dieu, constitue un châtiment du peuple allemand ; qu'elle est un péché, qu'elle ne peut être approuvée par un chrétien, qu'en se taisant on est coupable, et qu'en l'approuvant, on s'expose aux peines éternelles.

En janvier 1919, quinze théologiens d'universités, parmi lesquels Baudissin, von Dobschütz, von Gall, Kaftan, Koenig, Seeberg, Smend, publièrent un manifeste où ils engageaient les Allemands à voter contre la démocratie « conforme au modèle français qui veut que Mammon règne et que la démagogie gouverne ». Comme le déclarait le recteur Dietrich, dans l'*Organ für evangelische Gemeinschaftspflege*, il fallait donner les bulletins de vote au parti national allemand « pour avoir la conscience nette ».

Le 19 janvier 1919, quatre pasteurs furent élus à l'Assemblée nationale, où ils représentaient l'extrême droite : Traub, Mumm, Veidt, Kœltzsch. Ce sont les pasteurs Mumm et Traub qui, au mois de juillet 1919, invitèrent l'Assemblée nationale à modifier l'article 148 de la Constitution, parce que cet article demandait que la jeunesse allemande fût élevée par ses maîtres dans des sentiments de « réconciliation des peuples ».

C'est le pasteur Traub qui, après le coup de force du 13 mars 1920, a consenti à entrer comme ministre des cultes dans l'éphémère cabinet du chancelier Kapp et du général von Luttwitz. Étrange destinée que celle de ce Wurtembergeois qui s'expose à la prison pour complot contre les institutions républicaines! Il commence par être le disciple tumultueux du national-social Frédéric Naumann et du pasteur de Cologne, Jatho. Comme ce dernier, il rejette tous les dogmes et il veut aller directement à Dieu. Le conseil suprême évangélique le suspecte d'hérésie et, en 1912, le relève de ses fonctions de pasteur. Il n'en faut pas plus pour que les progressistes berlinois croient avoir trouvé en Gottfried Traub leur homme. Il est leur candidat à la Diète prussienne. Malgré une campagne acharnée des réactionnaires, il est élu député en 1913: on le traite de païen et d'ennemi de l'Église. C'est la guerre de 1914 qui a fait de ce démocrate mystique le plus belliqueux des réactionnaires. Dès lors, il prêche les annexions et l'anéantissement des ennemis. Il quitte la gauche pour la *Vaterlandspartei* que vient de fonder l'amiral Tirpitz. Du coup, le conseil suprême évangélique se rassure et fait fête à l'enfant prodigue : en 1918, Gottfried Traub retrouve son titre de pasteur; et, aux élections de 1919, les nationaux allemands l'envoient, pour son malheur, à l'Assemblée nationale.

Le 6 juin 1920, plusieurs pasteurs ont été de nouveau élus députés au Reichstag : Mumm, Luther, Gertel, Everling. Tous appartiennent aux partis de droite.

II

LES IDÉES RÉPUBLICAINES ET LES TENDANCES NOUVELLES DANS L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE

A la considérer de loin, l'Église évangélique représente un bloc compact de réaction. Un examen attentif ne doit pas négliger les tendances nouvelles, particulièrement démocratiques et même socialistes, qui se sont manifestées chez cer-

tains de ses membres. Ceux-ci ne représentent certes qu'une minorité, ils le sentent et ils le disent. Mais c'est une minorité vigoureuse, turbulente parfois. Il est juste d'en signaler l'existence et l'action.

1° *L'Église évangélique et les démocrates.* — De tout temps le parti démocratique a compté dans son sein des fidèles de l'Église évangélique à côté de notoires libres penseurs. Son histoire étant pleine de vicissitudes et de transformations, et son programme étant sur bien des points extrêmement vague, c'est le parti qui offre l'abri le plus naturel aux esprits soucieux de concilier les aspirations du christianisme avec les idées modernes, que la Révolution française a lancées dans le monde et que la Révolution de 1848 a fait circuler en Allemagne.

Un ancien pasteur, Frédéric Naumann, est devenu le chef du parti. Ce Saxon, qui, à la fin du siècle dernier, a eu une action si forte sur le mouvement social-évangélique et dans le parti national-social, n'a pas joué sans doute « l'immense rôle politique » que lui annonçait l'historien Delbrück en 1896. Mais dans les congrès protestants, dans les meetings, dans ses nombreux écrits et dans son journal la *Hilfe*, créé en 1894, il s'est fait avec éloquence l'infatigable interprète d'un idéalisme largement démocratique et fraternellement humain. Sa pensée, d'ailleurs, était trop peu réaliste pour ne pas se trouver égarée dans le domaine pratique, et, malgré ses grands talents oratoires, il jouissait au Parlement de plus de considération que d'autorité. On se rappelle le retentissement universel qu'a provoqué pendant la guerre son livre sur l'« Europe Centrale », ce *Mitteleuropa* dont il s'est fait en 1915 « l'annonciateur lyrique » (Lichtenberger), et qui associe fâcheusement à son nom des idées d'impérialisme économique et de pangermanisme belliqueux. Jusqu'à sa mort, le 24 août 1919, Naumann a exercé, par la noblesse et la force de son éloquence, une grosse influence sur les démocrates. Il a amené le parti que Bismarck dénonçait comme le refuge de la libre pensée judaïque et l'avant-garde de la social-démocratie, à accorder son attention aux questions religieuses.

C'est avec raison que dans les campagnes électorales plusieurs pasteurs ont protesté solennellement contre le reproche d'irréligion ou d'indifférence adressé au parti démocratique, auquel ils déclaraient appartenir. Ce parti a constitué une commission chargée de s'occuper des questions ecclésiastiques, présidée par le pasteur Dietrich Graue, de Berlin. Elle compte notamment parmi ses membres Otto Baumgarten, conseiller consistorial et professeur à l'Université de Kiel, directeur de l'*Evangelische Freiheit*; Arthur Titius, conseiller consistorial et professeur à l'Université de Gœttingen, qui a provoqué une vive agitation dans le congrès évangélique tenu à Dresde en septembre 1919, parce qu'il invitait les chrétiens d'Allemagne à « étouffer en leurs cœurs tout sentiment de revanche » (*l'Evangelische Kirchenzeitung* lui reproche avec indignation ces propos criminels); le pasteur Alfred Fischer, de Berlin, qui dirige le *Protestantenblatt*; Martin Rade, professeur à l'Université de Marbourg, directeur d'une revue très libérale et influente, la *Christliche Welt*; l'ancien professeur de l'Université d'Heidelberg, Ernst Trœltsch, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique et des Cultes, etc.

A l'Assemblée nationale, le parti démocratique lui-même ne compte aucun pasteur. Mais, à l'Assemblée de Prusse, où sept pasteurs et professeurs de théologie appartiennent aux partis de droite, cinq sont inscrits dans le parti démocratique : parmi eux, Martin Rade et Ernst Trœltsch.

Le parti démocratique est donc bien représenté dans l'Église évangélique, au sein de laquelle il a constitué plusieurs ligues : la Ligue de l'Église libre du peuple (*Bund Freie Volkskirche*); l'Union religieuse et sociale de l'Allemagne (*die religiös-soziale Vereinigung in Deutschland*), etc.

2° *L'Église évangélique et les Social-Démocrates.* — A en juger par leurs statuts, ces unions religieuses ont un caractère quelque peu socialiste déjà. Une des conséquences les plus remarquables de la révolution allemande est, en effet, que maintenant quelques pasteurs peuvent affirmer en toute liberté des idées socialistes. Toujours il y a eu des pasteurs démocrates; jusqu'aux dernières années, il était difficile de s'imaginer l'existence de pasteurs social-démocrates. L'antinomie entre

le socialisme et le christianisme semblait telle que, dans un discours retentissant, prononcé à Stuttgart en 1901, Adolf Stœcker avait paru hardi de poser la question : « Un chrétien peut-il être socialiste? Un socialiste peut-il être chrétien? »

Il faut chercher longtemps avant de découvrir sous l'ancien régime quelques pasteurs social-démocrates : Waechter, candidat en théologie, révoqué en 1896 pour ses opinions socialistes ; Schrempf, et surtout Göhre et Maurenbrecher. — Paul Göhre, candidat en théologie, va travailler dans une usine de Chemnitz en 1890, et, après avoir raconté tout ce qu'il a vu en un ouvrage émouvant, il abandonne l'Église évangélique en 1897. Il s'est retrouvé après la révolution dans le ministère prussien, sous-secrétaire d'État au ministère de la Guerre, puis au ministère d'État. Maurenbrecher, fils d'un historien notoire de Leipzig, est d'abord conservateur, puis libéral, puis ultra-libéral, socialiste, et — disent ses ennemis — athée. Il cesse d'être pasteur pour se consacrer entièrement à l'histoire et à la théologie. Mais la guerre de 1914 le transforme radicalement, comme son collègue Traub; il passe aux nationaux allemands, et il est aujourd'hui pasteur très orthodoxe à Dresde.

A l'heure présente, un certain nombre de pasteurs sont inscrits dans le parti de la social-démocratie. Une revue de Berlin, l'*Evangelisch-Kirchlicher Anzeiger* (30 octobre 1919), tonne contre un pasteur de Solingen, Hans Hartmann, qui a l'impudence de comparer Jésus à un communiste et de déclarer identiques le socialisme et le christianisme. La revue théologique lui attribue des affirmations dans le genre de celle-ci : « Nos socialistes ont des précurseurs dans les Prophètes de l'Ancien Testament, ennemis des rois, des capitalistes et des spéculateurs. » « Quelle falsification du christianisme ! ajoute l'*Evangelisch-Kirchlicher Anzeiger*. On sent ici des forces sataniques à l'œuvre, et il est évident que l'on est en présence de l'une de ces atroces erreurs qui précéderont le Jugement dernier. » La *Kreuzzeitung* (24 octobre 1919) déplore, elle aussi, les tendances socialistes auxquelles s'abandonnent quelques ministres de l'Église, à la suite d'Hans Hartmann. Il a fondé une revue, le *Démocrate chrétien* (*der*

Christliche Demokrat), et il déclare avoir avec lui une quarantaine de pasteurs.

Socialiste, le pasteur Dehn, de Berlin : le 1er mai 1919, il a prononcé une harangue révolutionnaire ; et c'est le fondateur de la Ligue des socialistes amis de l'Église (*des Bund socialisticher Kirchenfreunde*) dont la *Kreuzzeitung* flétrit les menées subversives. Socialiste, le pasteur berlinois Bleier, qui, le 27 janvier 1920, dans une réunion pacifiste, adresse un salut aux « frères de Russie » ! C'est par un socialiste, le pasteur Karl Aner, qu'est dirigée la plus élégante paroisse de Berlin, la *Gedächtnisskirche* qui se dresse au carrefour du *Kurfürstendamm* et de la *Tauentzienstrasse*, le rendez-vous de toutes les élégances berlinoises. Il préside la Ligue de l'Église nouvelle (*Bund neue Kirche*) qui proclame bien haut la sincérité de sa sympathie pour la République. De plus, les propos qu'il a tenus contre l'antisémitisme et contre l'esprit de revanche nationaliste lui ont valu la haine d'une partie de ses paroissiens. Aussi, au mois d'avril 1920, rassemble-t-on de maison en maison des milliers de signatures pour une protestation qui dénonce à la vigilance du conseil suprême évangélique cet « hérétique dangereux ».

Le luthérien Laible se déclare épouvanté par l'esprit de certains pasteurs. « Ils n'ont pas seulement reçu l'onction de quelques gouttes d'huile démocratique. Ils ont été plongés dans un bain d'huile révolutionnaire. » De même, le *Reichsbote*, le grand journal conservateur et protestant qui était la lecture favorite de la pieuse impératrice, « estime que la révolution a pénétré profondément l'Église » (23 décembre 1919). Les pasteurs social-démocrates sont flétris par la plupart des revues théologiques, comme les brebis galeuses du troupeau évangélique. Des pasteurs socialistes ! c'est une abomination digne de Sodome et de Gomorrhe. Elle n'est possible que dans cette « époque terrible, sans Empereur » (*die kaiserlose, die schreckliche Zeit* [1]) que traverse l'Allemagne, en un moment où « les terribles jugements de Dieu s'accomplissent, tandis que les dernières digues de la morale se rompent et

1. *Evangelische Kirchenzeitung*, 16 février 1919.

qu'on s'abandonne à l'impudeur la plus lascive, dans les fumées d'une liberté infernale [1] ».

3° *L'Église évangélique et le Centre.* — La révolution a fait surgir un phénomène qui semble aux conservateurs de vieille roche plus monstrueux encore que des pasteurs socialistes. On a vu des pasteurs qui se ralliaient au Centre catholique, devenu le parti populaire chrétien.

En janvier 1919, s'est constituée une aile protestante du Centre. Elle avait à sa tête un professeur de théologie de l'Université de Greifswald, Karl Dunkmann, un professeur de théologie de l'Université d'Erlangen, Karl Müller, un pasteur de Berlin, Haecker, etc. Dans un manifeste retentissant, ils invitaient les protestants à voter pour le Centre :

La foi évangélique, disaient-ils, ne doit pas être mise au service de tendances réactionnaires, pangermanistes et féodales. L'heure de la collaboration avec les catholiques a sonné. La liberté de mouvement réclamée par une confession profite à l'autre ; les protestants ont besoin d'un appui solide contre les courants antichrétiens et matérialistes ; ils le trouvent dans le parti populaire chrétien. L'accord des deux grandes confessions chrétiennes mettra fin à une lutte religieuse fratricide. Il renforcera l'unité du *Reich*.

Pour les élections à l'Assemblée nationale, le pasteur Haecker fut candidat du Centre à Berlin, au grand scandale de ses collègues. La faculté de théologie de Greifswald s'empressa de déclarer que le professeur Dunkmann n'appartenait plus à l'Université et qu'il avait été remplacé par le docteur Girgensohn, de Dorpat.

On a pardonné depuis à ces pasteurs qui n'ont pas tardé à brûler ce qu'ils avaient adoré. Ils ont quitté le Centre, ainsi que quelques protestants notoires qui s'y étaient ralliés : Albert Richard Weidner, Arthur Hassfuerth, à Berlin, le baron von Pechmann, à Munich. Quelques-uns des enfants prodigues ont lancé un manifeste en regagnant la maison paternelle. Ils accusaient le Centre de n'avoir pas rempli les devoirs nécessaires à une collaboration des protestants ; ils dénonçaient sa coupable faiblesse en présence du mouvement séparatiste dans les pays rhénans ; ils flétrissaient enfin le

1. *Evangelisches Allianzblatt*, 28 septembre 1919.

rôle indigne qu'il avait eu dans l'acceptation du traité de paix.

Les élections du Reichstag en juin 1920 n'ont pas vu renaître les protestants du Centre. Le mouvement de ralliement au parti catholique n'a pas eu de lendemain et ce n'est pas de ce côté qu'il faut, semble-t-il, s'attendre à voir évoluer l'Église évangélique.

4° *Les tendances nouvelles.* — Depuis longtemps les Églises évangéliques d'Allemagne étaient en proie à une désorganisation profonde. Pendant les trente dernières années, toutes sortes de courants théologiques, moraux et sociaux avaient accentué la désagrégation de la foi et du pouvoir religieux. L'autorité de l'ancien régime, la discipline et le respect ne maintenaient qu'une apparente cohésion entre les forces protestantes. Dans l'Église réactionnaire et conservatrice, l'on voyait se dresser de grandes figures libérales, comme Friedrich Naumann et Ernst Trœltsch.

La révolution du mois de novembre 1918 a fait apparaître toutes les contradictions longtemps dissimulées qui travaillaient l'Église évangélique. Quelques idéalistes libéraux ont cru voir l'occasion favorable pour rendre une âme à cette Église officielle, qui n'avait plus qu'un corps anémié, et qui apparaissait à beaucoup d'esprits modernes comme un véritable anachronisme. Il fallait, disaient-ils, substituer une Église du peuple, ouverte largement à tous, à une institution pompeuse et surannée, instrument d'apparat, bon tout au plus pour les jours de fêtes.

C'est le moment de réédifier l'Église, écrivait Deissmann, professeur libéral de théologie à l'Université de Berlin[1]. Il faut vivifier l'idée synodale par un droit électoral plus démocratique, faire largement participer les laïques à la vie de l'Église, réduire les fonctions bureaucratiques du clergé et accroître sa tâche religieuse.

De même et avec plus de force encore, le pasteur Hans Hartmann, de Solingen, réclamait la création d'une « Église du peuple » et posait en « six points » les conditions qui pouvaient, selon lui, la régénérer [2].

1. Cf. *Christliche Welt*, 13 février 1919.
2. Cf. *Reformierte Kirchenzeitung*, 10 août 1919.

Peu de jours après la révolution, Gay, pasteur de Chemnitz, et le professeur Rade, de Marbourg, avaient lancé un appel ému aux protestants d'Allemagne. Ils les invitaient à constituer des « conseils des Églises » et à faire circuler ainsi à travers l'Église évangélique un vaste courant démocratique[1]. On grouperait toutes les bonnes volontés. On se garderait de leur imposer comme conditions du retour au christianisme tel ou tel dogme de la théologie historique; il leur suffirait de se rallier à « Jésus-Christ, Notre Seigneur ».

Mais l'échec des réformateurs fut complet. Les ouvriers restèrent insensibles et indifférents. La plupart des paroisses repoussèrent l'institution qu'on leur proposait. Le nom de « Conseils » (*Räte*), emprunté au vocabulaire socialiste, leur répugnait. Elles ne voulaient pas créer des institutions d'allure révolutionnaire à côté des organes réguliers de la paroisse. Les plans de Gay et de Rade ne rencontrèrent qu'un faible écho.

Contre les projets de réforme démocratique, l'Église évangélique fit donner la garde. Ses revues, ses journaux attitrés couvrirent de clameurs furieuses l'appel des réformateurs :

> Tout le monde sur le pont, et à toute vapeur!

s'écriait le pasteur Schrœder dans l'*Evangelische Kirchenzeitung* (11 novembre 1919).

> Mobilisons l'Église pour la croisade contre les ennemis du Christ ! Passons à l'offensive ! Proclamons l'enrôlement obligatoire de tous les chrétiens au service du Christ ! Faisons notre devoir, Dieu fera le sien.

Ainsi que le constataient, à la veille des élections de juin 1920, les dix-sept pasteurs qui ont signé un appel du parti démocratique, « le clergé protestant a de la peine à adopter les idées de la démocratie. Dans les cérémonies solennelles, il s'est prononcé, les années passées, pour l'Empereur et la monarchie ; il craint d'être taxé d'infidélité, s'il change de langage. »

1. Cf. *Revolution und Kirche*, par Friedrich Thimme et Ernst Rolffs, Berlin, Reimer, 1919, p. 204 et suiv.

Dans l'Allemagne nouvelle l'Église évangélique a gardé l'idéal d'autrefois. Le professeur Baumgarten a raison d'écrire :

Nous craignons qu'en Allemagne la religion ne puisse se libérer de l'antique alliance du trône et de l'autel. Le clergé protestant est-il donc destiné à servir de garde à la réaction politique [1]?

Dans la *Hilfe*, la revue que dirigeait naguère Friedrich Naumann, Ernst Trœltsch exprime les mêmes inquiétudes.

Ce sont les éléments antidémocratiques qui dirigent l'Église évangélique. Ayant perdu le pouvoir dans l'État, les réactionnaires veulent le garder dans l'Église dont ils prétendent faire le donjon contre-révolutionnaire [2].

Rien d'étonnant si, dans ces conditions (ainsi que le constatait, le 10 avril 1920, le président du Synode général Winckler), on voit aujourd'hui plus d'Allemands que jamais tourner le dos à l'Église et les pasteurs se heurter souvent à une hostilité déclarée. Les revues théologiques de tous les partis se trouvent d'accord pour déplorer la diminution de vitalité de l'Église. La bourgeoisie allemande, disent-elles, est indifférente. Les paysans n'ont qu'une foi routinière sans élan religieux. Quant à la classe ouvrière, elle est nettement hostile.

Le « bain d'acier de la guerre », que tant de théologiens célébraient farouchement, au nom d'un protestantisme nationaliste et guerrier, n'a pas eu toutes les vertus régénératrices qu'ils attendaient, pour les Églises évangéliques et pour la foi allemande, de cette « cure par le fer et par le feu ».

M. BAUMONT

1. Cf. *Die Evangelische Freiheit*, octobre 1919.
2. Cf. le n° 41 de la *Hilfe*, 1919.

ÉTUDES ET PORTRAITS :

MADAME DE MAINTENON[1]

I

Les hommes écrivent l'histoire au gré de leurs passions, non de la vérité. Tout leur est bon dans l'âpre lutte qu'ils mènent ici-bas, comme s'ils n'avaient rien de mieux à y faire, et ils déforment à tel point les événements, qu'ils ne prennent quelque idée saine du passé qu'à une distance où il devient à peu près impossible de l'apercevoir. Encore ne découvrent-ils pas, même de l'âge des cavernes, quelque vestige dont ils ne s'empressent de tirer parti, s'ils en trouvent le moyen, en faveur de leurs disputes. Et ils s'interdisent par leur aveuglement la vue des choses et des gens.

Parmi les figures que la polémique a déformées, peu ont souffert comme celle-ci. Les fidèles de madame de Maintenon ne l'ont guère su défendre contre les haines que lui a suscitées son état plus que sa personne, et, certes, on reste bien étrangement informé sur elle si on s'en tient à ce qu'on en a dit. Il n'est pas sans intérêt toutefois, avant de s'en rapprocher par

1. Les lettres de madame de Maintenon à d'Aubigné et à madame des Ursins doivent être prochainement réimprimées dans la *Collection des chefs-d'œuvre méconnus* des Éditions Bossard.

une méthode plus saine, de voir un peu, sans compter avec les falsifications fantaisistes d'un La Baumelle, comment de nos jours encore on sait l'arranger.

Elle reste d'abord le lieu commun de l'apologétique révolutionnaire. On se plaît à y voir l'inspiratrice néfaste du régime du bon plaisir, la cause première de la révocation de l'édit de Nantes, le centre illustre des abus où aboutit le pouvoir d'un seul. Et quant à la genèse de sa fortune et à son caractère, on ne s'embarrasse pas. C'est une ambitieuse froide et impitoyable, une hypocrite qui ne s'est que servie de la dévotion, une égoïste qui a tracé par avance le chemin de sa vie pour s'y maintenir avec une volonté inflexible, sans rien épargner, pas plus amis qu'ennemis. Et on se borne à ces vues qui ont le mérite, en effet, d'être pittoresques et simples.

On ne prend plus garde que les considérations et les faits dont on s'empresse d'accabler madame de Maintenon, se tirent communément de ses pires ennemis, Saint-Simon et la Palatine, d'anecdotes scandaleuses dont on retient l'esprit à défaut de l'authenticité, de la conception la plus anachronique et la plus ridicule du passé. Et ce n'est pas en vain que La Baumelle a fait du roman avec les précieux manuscrits qu'il a su découvrir et qu'on a flétri dans l'épouse secrète de Louis XIV une adversaire, avant la lettre, de la démocratie.

Quelques exemples feront mieux saisir l'allure qu'a prise la polémique, même chez des critiques récents et assez désintéressés. Écrivant sous l'Empire en vieux libéral, Pierre Clément exaltait vers 1868 madame de Montespan au dommage de madame de Maintenon. Il croyait se maintenir à l'égard de celle-ci dans une neutralité scrupuleuse, mais, après avoir parlé de sa « prudence mathématique », il faisait suivre ce jugement, d'ailleurs exact en gros, de ces lignes de Victor Cousin :

« Quand, à mademoiselle de la Vallière ou à madame de Longueville, on compare madame de Maintenon avec les calculs sans fin de la prudence mondaine et les scrupules tardifs d'une piété qui vient toujours à l'appui de sa fortune, nous protestons de toute la puissance de notre âme... Nous préférons mille fois l'opprobre dont elles osaient se couvrir à la vaine considération qui a entouré, dans une cour dégénérée,

madame Scarron, devenue en secret la femme de Louis XIV... »

« On sait, ajoute l'auteur, que la malveillance et le dénigrement n'étaient pas les défauts de M. Cousin... ». Nous n'en sommes plus si sûrs, et nous nous persuadons, au contraire, que le paladin de madame de Longueville n'hésitait point à rehausser de toute l'ombre qu'il pouvait projeter sur d'autres l'éclat des héroïnes qu'il s'était choisies. Quant à Pierre Clément, il continue en rapportant de Segrais le passage qui impute à madame de Maintenon d'avoir poussé madame de Montespan à faire enfermer Lauzun, simple trait que rien n'appuie, et, venant à ces mots de madame Scarron sur le mariage du roi : « Je ne crois pas qu'il se puisse rien voir de si beau et la reine a dû se coucher hier soir assez contente du mari qu'elle a choisi », il ne craint pas d'écrire : « Vingt-quatre ans plus tard l'abîme qu'une pensée aventureuse venait peut-être de franchir disparaissait... ». Oh ! oui, peut-être ! Et c'est avoir de bons yeux que de voir une jeune femme émerveillée de la seule splendeur du cortège convoiter, en se disant : Pourquoi pas? la place de l'épousée.

C'est par ces lieux communs sur l'hypocrisie, l'habileté, le succès, qu'a pu se constituer une sorte d'image populaire de madame de Maintenon complètement faussée, avec quelque ressemblance d'allure, pour ne rendre que la surface des choses. Le témoignage impartial de madame de Sévigné semble appuyer sur certains points l'opinion courante. N'oublions pas qu'il reste historique et mondain. Madame de Sévigné apprécie du dehors la lutte qui se poursuit autour du roi entre deux influences autant qu'entre deux personnes, et tout ce qu'elle peut faire c'est de marquer les coups ou plutôt leur effet. Le caractère des belligérantes, qu'elle connaît peu et de moins en moins, lui échappe. Elle n'entre pas dans la « psychologie » de l'affaire, ce qui nous intéresse surtout.

Les rois, les princes et les grands s'agitent sur une scène où leurs gestes restent lointains, et se retirent ensuite dans les coulisses où le public n'est point admis. Le sommeil même de Louis XIV était d'apparat, et l'auréole dont la gloire entoure la tête de ses élus décrole leurs traits et en interdit l'accès intime et familier. Quel soin, dès lors, ne faut-il point au curieux qui, après des siècles, s'approche de dépouilles illustres et

tâche de les restituer dans quelque apparence de vie. Madame de Maintenon a subi jusqu'après sa mort les inconvénients de son état. Contrainte dans son domestique, grandie à la dignité de reine sans en avoir les attributs, obligée de maintenir par le mérite de la personne un rang que seule donnait alors la naissance, elle apparaît à la postérité dans une attitude qu'une souveraine adresse n'a pu complètement assouplir. Les meilleurs s'y sont trompés et Sainte-Beuve lui-même a écrit ces lignes regrettables :

« Il ne faut pas la faire pire qu'elle n'a été en s'exagérant sa portée d'esprit. D'un tact consommé dans la société, ses vues ne s'élargirent point avec sa fortune, elle eut moins d'hypocrisie que de petitesse et elle est moins haïssable pour ses fautes que le gouvernement absolu qui les permit. »

Paroles injustes sous leur modération apparente, sentence qui atteint moins le particulier que le parti. Au fond, ce que l'on châtie dans madame de Maintenon, ce n'est pas elle, c'est ce qu'on appelle, d'ailleurs par abus, sa politique ; à travers elle c'est Louis XIV qu'on veut atteindre et peut-être la monarchie plus que Louis XIV ; entreprise excusable dans ses intentions, mais qui, dans l'espèce, a à peu près complètement faussé les perspectives.

Nous voudrions nous acheminer à juger madame de Maintenon par des voies plus équitables. Pourquoi ne pas lui demander, à elle aussi, de nous éclaircir sur elle-même. Elle nous est connue par le récit objectif de l'histoire, mais nous ne la saisissons là que par son aspect externe, dans sa valeur sociale et représentative. Où nous cherchons autre chose, nous voulons trouver l'âme. Elle a laissé des écrits inspirés par ses soucis quotidiens ou sa vocation d'institutrice et une correspondance infiniment précieuse. Ne l'avons-nous pas là bien mieux que dans les mémoires, les racontars, les pièces d'archive et la perfide complaisance de ses historiens ? Suivons-la donc à la trace, trouvons-la chez elle, la cour partie, face à face avec sa conscience, ou à Saint-Cyr qui lui permet de se détendre, enfin dans une royauté sans contrôle et sans voile, sachons la retenir dans le reflet de sa propre lumière.

II

C'est la pauvre enfant née en prison, balancée à tous les vents du monde, que sa mère n'a embrassée que deux fois, et qui a gardé les oies chez sa tante. Dès cette dure entrée dans le monde elle s'est durcie ou plutôt elle a ceint un cœur, assez prompt à aimer, d'une réserve inflexible. Sortie avec adresse de jours difficiles et toutefois ayant à sauver à force de souplesse et de dignité la fortune d'un mariage équivoque et d'un veuvage dangereux, elle s'est garantie des inévitables traits de la malignité publique et a gardé la réputation d'honnête femme dans les conditions qui le comportent le moins. Et ne croyons pas que cela lui ait été si facile.

« J'ai vu de tout, dit-elle, mais toujours en tout honneur : c'était une amitié d'estime et générale. Je ne voulais point être aimée en particulier de qui que ce soit, je voulais l'être de tout le monde, faire dire du bien de moi, faire un beau personnage et avoir l'approbation des honnêtes gens, c'était là mon idole dont je suis peut-être punie présentement par l'excès de ma faveur... »

Curieuse et sincère profession de foi, vue claire de la vieillesse sur les jours frémissants des débuts. Le dessein de l'ambitieuse comportait, avec une double nécessité, un double écueil. Il lui fallait se dérober et rester aimable, attirer sans promettre, prendre sans donner, imposer le respect sans convier l'ennui, se garder enfin amusante et digne. Tâche ingrate où elle sauva tout ce qui peut être sauvé. Car si elle y réussit, elle ne manqua pas de laisser, en quelques esprits trop fougueux, un peu de mauvaise humeur, et, le maître lui-même, timide dans la conscience de sa médiocrité, longtemps s'écarta d'elle ainsi que d'une prude et d'un trop bel esprit.

« *Je ne voulais point être aimée en particulier de qui que ce soit...* » Comme s'il y pouvait avoir amour ou amitié sans élection ! Au fond la prudente veuve sacrifiait le sentiment à ce souci exclusif de sa réputation qui a gouverné sa politique mondaine. L'occasion sans doute dut se présenter pour elle d'une chaumière et d'un cœur. Elle préféra un palais et un

autre cœur, mais sans donner le sien et elle se condamna aux brillantes sécheresses de la gloire et de la grandeur.

A quel point elle s'ingéniait pour plaire, n'en croyons qu'elle-même et enregistrons l'aveu qu'elle croit édifiant et qui la condamne peut-être :

« Croiriez-vous bien, dit-elle à Saint-Cyr, que ce qui a d'abord servi de fondement à cette étonnante fortune, sans que j'y pensasse le moins du monde, sont tous les services d'amitié que madame de Montespan remarqua que je rendais chez madame d'Heudicourt qui était notre amie commune chez qui elle me voyait souvent? Je faisais les mêmes choses que chez madame de Monchevreuil, jamais six heures ne me prenaient dans mon lit et, pendant que la maîtresse du logis ne se levait qu'à midi, je donnais ordre à tout dans la maison et je mettais en train les tapissiers et ouvriers qui y étaient, les aidant souvent quand je voyais qu'ils en avaient besoin. Je me souviens que quand elle se maria je fus si occupée d'elle que je m'oubliai et me laissai voir à la cour qui vint à ses noces, aussi négligée, aussi lasse qu'une servante... »

Avez-vous jamais rencontré par le monde quelques-unes de ces femmes, jeunes filles ou veuves, que la vie n'a point gâtées et qui, seules, se maintiennent et s'avançent, intactes, dans un miracle d'équilibre? Le plus souvent elles choisissent une famille ou un foyer solitaire et s'y installent discrètement, mais de telle sorte que bientôt on ne conçoit plus qu'elles n'en aient point fait partie. Elles frisent la domesticité sans y tomber et deviennent indispensables sans s'engager. Elles ne sont ni dames de compagnie ni servantes maîtresses, mais jouissent des avantages des deux. Intendantes libres et bénévoles, elles attendent avec patience que leur règne arrive et on les voit, un jour, légalement ou non et toujours respectables, régenter les faibles caractères qui les ont accueillies et du coup assurer leur sort. Telle a été, en mieux si l'on veut, et en plus grand, l'aventure de madame de Maintenon.

On sait l'histoire : Introduite auprès du roi par madame de Montespan, elle la supplante. Au prix de quels combats, nous l'imaginons par le témoignage de ses contemporains à l'affût et il nous en vient un écho direct dans sa lassitude désespérée. On veut à tout prix que son désir de quitter la

cour ait été pure dissimulation et manège de coquette. Outre qu'on ne se fût guère permis de pareilles manœuvres auprès de l'autoritaire Louis XIV, les confidences de la pénitente au confesseur prennent un accent qui ne trompe pas. « Je pense quelquefois, disait-elle plus tard, à la haine que Dieu m'a donnée de tout temps pour la cour, quoique cependant il m'y destinât et je vois avec reconnaissance que c'est qu'il m'y voulait sauver. Madame de Montespan, au contraire, aimait fort la cour et la vie qu'on y mène. Que fait Dieu? Il y attache celle qui la hait et il en éloigne celle qui l'aime, apparemment pour les sauver toutes deux... »

Oui, sans doute, madame de Maintenon, au seuil de sa nouvelle vie, eût-elle mieux aimé autre chose, son avenir matériel assuré, quelque retraite à l'écart dont elle se plaisait par avance à se tracer le plan. Mais elle ne s'appartenait plus. Elle était entrée dans cette conspiration bien pensante qui avait entrepris de détacher Louis XIV de madame de Montespan pour la plus grande édification du royaume et de la cour. Son directeur est formel là-dessus, la pousse et la tient. Elle-même bientôt reconnaît sa vocation. Qu'elle se soit servie, dans la lutte, des armes de la femme, qui peut s'en étonner? Elle triompha, mais ni son dessein, cruel peut-être et à certains égards odieux, ni sa conduite ne furent hypocrites.

Aima-t-elle ce roi qu'elle avait conquis? Il n'en faut point douter. Elle l'aima. Elle vénéra la grandeur d'âme où il monta dans l'épreuve mais elle sut toujours qu'elle l'emportait sur lui par l'esprit. Du reste ils ne se lièrent que sur l'autre pente des jours et ils vieillirent plutôt qu'ils ne vécurent ensemble.

Aima-t-elle jamais d'amour? Problème insoluble, mais qui va nous permettre quelque salutaire méditation. Elle eut un cœur, peut-être beaucoup de cœur, et elle laisse passer plus d'un éclair dans la réserve contenue de sa jeunesse. Il lui souvient d'une maîtresse qu'elle a chérie d'une affection ardente, la soulageant en cachette, lui écrivant deux fois par semaine, se contraignant à un petit voyage pour l'aller voir. Elle eut un cœur, mais elle n'en profita point. Punition non plus cette fois de Dieu, mais de la vie. Malheur à la prudence. Il arrive, à force de plier le sentiment à la raison, qu'on en

fausse le ressort intime, qu'on en détruit la spontanéité, qu'on se condamne à la régularité en même temps qu'à l'ennui et à la sécheresse. Et ce fut le mal de madame de Maintenon qui ne sut pas ne pas être sage.

Parvenue, elle continua d'avoir le souci qui l'avait fait parvenir : le salut ou la réforme religieuse, comme on disait alors, la conversion du roi, et elle se maintint par les mêmes moyens qui l'avaient élevée. Son influence fut surtout morale et son crédit n'eut pas sur la politique l'empire qu'on a cru.

C'est ici que se placent contre elle les pires partis pris. Du principal, les moins indulgents de ses critiques ont fait justice. Ils ont su voir enfin dans la révocation de l'édit de Nantes la conséquence, non pas seulement du « système » du roi, mais encore d'une irrésistible poussée de l'opinion... « Ce n'est pas madame de Maintenon, écrit Pierre Clément, c'est Le Tellier et Louvois, c'est l'hostilité patente des protestants contre le principe d'autorité exagérée dont Louis XIV s'était constitué le représentant qui provoquèrent cette mesure à jamais funeste. Sur ce point, en admettant que sa réflexion s'y arrêtât, madame de Montespan devait exactement penser comme madame de Sévigné, Bossuet, Fénelon, e grand Arnauld et tous les contemporains, Colbert et Vauban exceptés. Tel était aussi, on en a assez de preuves, le sentiment des bourgeois et du peuple de Paris, chez lesquels les passions de la Saint-Barthélemy n'étaient pas éteintes. »

On a fait grand état, pour flétrir son intolérance et son exaltation religieuse, de l'enlèvement de ses nièces et du prétendu cynisme qui lui dicta cette réponse au père qui les réclamait : « Je ne vous réponds point sur ce que vous me demandez votre fille, jugez vous-même si je dois vous la rendre et si, ayant fait une violence pour l'avoir, je ferai la sottise de la rendre. » C'est là boutade de parent riche qui veut rendre service de force et qui sait que les protestations ne seront que de pure forme. De fait on apprend que la famille de la victime sut assez marchander la conversion de ses membres pour en tirer tout le parti qu'il se pouvait.

Encore une fois, il faut se replacer dans la société d'alors pour voir se mettre au point des choses qui sont devenues fort laides, et on ne doit pas incriminer madame de Main-

tenon pour des fautes qui sont celles de son temps. Il lui parut naturel d'apporter sa fortune au service de sa religion et de travailler à la gloire de Dieu du crédit dont elle disposait sur la terre. Bien mieux, elle se justifie par là. Elle se crut appelée, nous le verrons, à participer à la régénération catholique du siècle. Elle y travailla de son mieux, limitant son zèle, en conséquence de sa vocation, aux affaires d'ordre religieux et, plus précisément, au choix des personnes. Et là même elle ne fit pas ce qu'elle voulut, ni même peut-être ce qu'il eût fallu.

Elle a déclaré s'être abstenue de toute ingérence politique, et, quand nous pensons à la manière difficile dont se laissait gouverner Louis XIV sur ses vieux jours, nous ne nous en étonnons pas. « Je ne puis que donner des maximes générales dans les occasions, dit-elle, et je ne puis rien sur les faits particuliers dont je n'entends presque pas parler. » Elle assistait, muette, aux conseils qui se tenaient dans sa chambre, elle n'était pas appelée aux autres, et il fallait insister pour qu'elle donnât son avis. Elle s'est montrée d'une discrétion rare dans la mesure dont elle a fait profiter sa famille de sa faveur, et si son frère d'Aubigné mérita moins encore qu'il ne reçut, il n'a pas laissé de l'importuner à ce point qu'elle eût été excusable de lui accorder davantage. Son dessein principal, tout moral et religieux, l'empêcha de s'attacher aux affaires pour lesquelles d'ailleurs elle manifesta peu de goût. « Madame de Montespan, dit-elle, s'attelait six souris à un petit chariot de filigrane et s'en faisait mordre ses belles mains... Le roi les montrait aux ministres en se récriant sur le badinage des Mortemart, mais elle savait tous les secrets de l'État et donnait de très bons conseils et de très mauvais selon ses passions... » C'est vrai d'une vérité générale. Le roi, plus jeune, plus passionné, fut plus maniable au gré d'une favorite acquise aux intérêts mondains; madame de Maintenon dut autrement l'assiéger pour en obtenir de bien moindres satisfactions.

Elle fut l'ennemie de Louvois, ce mauvais génie de Louis XIV, et ceci déjà la justifierait. Un des plus graves défauts de son caractère explique mieux encore l'effacement de son rôle. Elle déserta les causes qu'elle avait d'abord soutenues

dès qu'elle les vit devenir mauvaises, et nul ne put compter sur son appui.

Elle suivit plus qu'elle ne prescrivit, elle lâcha madame des Ursins comme Fénelon et elle se montra doucement et impitoyablement cruelle envers sa rivale. Sa faveur ne lui parut jamais si stable qu'elle ne crût devoir la soutenir et elle immola les autres comme elle s'immola elle-même au devoir qu'elle s'imposa, nous dirons pour quelle fin, de garder son ascendant sur Louis XIV.

C'est à Saint-Cyr seulement que nous la voyons agir en souveraine. Elle s'y révèle ce qu'elle fut, institutrice et croyante jusqu'à l'apostolat, et dans son ardeur catholique nous sentons brûler le vieux sang huguenot. Elle s'y épanouit et s'y limite. Elle y devient un peu trop un modèle de directrice de pensionnat religieux.

Il faut se méfier des gens qui veulent la perfection non pas seulement pour eux-mêmes, mais pour autrui. Madame de Maintenon a conduit son troupeau avec une inflexible douceur dans une voie qui lui a semblé naturelle. Elle a exigé de ses collaboratrices les vœux solennels des moniales, et des sujettes une discipline exclusivement chrétienne. Or, le christianisme n'est pas toujours la joie. Elle a su vite se raviser dès qu'elle a vu son institution prendre une allure quelque peu mondaine et les jours d'*Esther* n'ont pas duré. Nous sommes dans un couvent et le détachement est la règle de la maison. Que les maîtresses ne s'attachent point à leurs élèves. « N'ayez plus de commerce avec elles, leur dit-on, quand vous n'en serez plus chargées ; quelque confiance qu'elles puissent avoir en vous, il faut qu'elle finisse et que tout cède à l'union et à la charité qui doit être entre les dames qui les gouvernent et qu'il ne faut jamais blesser sous quelque prétexte que ce soit. » Et dans le même esprit, pas de familiarités, pas de caresse, « les caresses ne peuvent être bonnes à rien et peuvent très aisément être mauvaises... » Ne vous souvient-il point de l'enfant que sa mère n'a embrassée que deux fois ?

Il a pu sortir de là des femmes raisonnables, résignées, muettes, sachant s'ennuyer, parfaitement soumises aux gentilshommes de campagne ou aux bourgeois de province qui les ont prises et ayant par tant de sagesse évité la misère.

Et des natures médiocres ont pu s'accommoder d'un tel régime. Mais si des âmes généreuses n'ont pas pris assez le goût de la vie conventuelle pour faire plus tard profession à Maubuisson ou ailleurs et si elles sont restées du monde et de la vie faute de se perdre dans quelque mysticisme, quelle morne contrainte n'ont-elles pas dû subir, et de quel poids le voile endeuillé de la jeunesse n'a-t-il pesé sur leur existence, et que nous comprenons l'envol, un peu forcé, de mademoiselle de la Maisonfort !

Nous retrouvons dans madame de Maintenon à Saint-Cyr, repassant par-dessus les années de gloire, l'orpheline besogneuse des premiers jours, tout occupée à se rendre, à force d'adresse, la vie supportable. Hors d'affaire et chargée d'orienter ses jeunes filles dans le même chemin qu'elle a péniblement parcouru, elle leur veut donner les qualités par où elle a mené à bien son voyage jusqu'à un port merveilleux. Elle sait son troupeau voué à une perpétuelle dépendance et elle le dresse à la soumission, se disant peut-être que chacune des enfants qui l'entourent devra manœuvrer dans son ménage comme elle-même manœuvre dans l'ombre, au faîte des grandeurs.

Elle vieillit bien. Parmi les malheurs du pays, la vue du couple royal, de vie bourgeoise et digne, plein de courage et noblement résigné, est admirable. Pierre Clément a écrit ces lignes qui m'étonnent : « Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à l'époque des grands désastres du règne, quand la France semblait près de plier sous les efforts de la coalition triomphante, madame de Montespan, au lieu d'ajouter au découragement général, eût donné à Louis XIV de tout autres conseils que madame de Maintenon dont les défaillances furent alors si peu honorables... » Qu'est-ce à dire et quelles sont ces défaillances? Le roi se suffit alors à lui-même et tout ce que put faire madame de Maintenon fut de l'admirer, de gémir, avec des accents qui ne décèlent pas la femme d'Etat mais la Française : « Pour moi misérable, dit-elle en 1708, vous croyez bien que j'en suis accablée (*des nouvelles*), mon triste cœur s'était un peu épanoui sur l'affaire de Gand, mais le voilà plus serré que jamais par la crainte du reste de la campagne... » Et par contre, après la prise de Girone : « Pour moi

je demeurai longtemps éveillée assez agréablement et j'eus ensuite une fort bonne nuit... »

On n'a pas manqué de lui reprocher d'avoir presque fui de Versailles à la veille de la mort du roi, et de ne lui avoir point fermé les yeux. Mais qu'on prenne garde à sa situation. Qu'était-elle officiellement? Le tact, au fond, lui dicta ses gestes, alors comme toujours, et l'on peut dire qu'elle finit comme elle avait commencé, en toute raison.

III

Que si nous examinons maintenant de quelles pièces principales se forma ce caractère, nous trouvons en premier lieu cette même raison. Madame de Maintenon conçoit, avec le but qu'elle se fixe, les moyens d'y parvenir et elle ne dévie plus d'une ligne dans l'exécution. Et tout son succès tient à cette discipline.

Non qu'elle se fixe par avance des tâches impossibles. Je me persuade que l'idée ne lui fût point venue d'entreprendre contre madame de Montespan tant que la passion du roi pour cette favorite garda sa première ferveur. Mais elle sentit, avec d'autres, l'instant de la lassitude, elle entra dans la pieuse conjuration qui attaquait le scandale et c'est tout naturellement qu'elle y prit la première place. Dès lors elle plia tout à son objet, se considérant liée à sa faveur par le devoir qu'elle y découvrait, et gardant cette excuse d'y sacrifier les autres, qu'elle s'y sacrifiait la première.

Car elle fut impitoyable. « Otez, prescrivait-elle à Saint-Cyr, ôtez ces filles qui ne respirent que le monde..., ôtez ces beaux esprits qui dédaignent tout ce qui est simple, qui s'ennuient de cette vie uniforme, de ces plaisirs doux et innocents et qui désirent *de faire leur volonté.* » Et elle *ôta* madame de Brinon et mademoiselle de la Maisonfort qu'elle aimait, parce qu'elles avaient cessé d'être conformes à l'esprit de la maison, et elle sacrifia Fénelon qui la séduisit toujours, et elle bannit madame des Ursins qu'elle cajolait, et elle eût immolé père et mère. Mais elle aussi ne compta pour rien ni son bonheur ni ses commodités. Elle mène la plus épui-

sante des vies dans sa chambre ouverte à chacun à toute heure et où, pour ne pas contrarier le goût du roi, il faut « périr en symétrie ». Elle s'astreint aux voyages les plus inutiles et les plus compliqués : « Je voudrais m'occuper de bonnes œuvres et il me semble qu'une assemblée de charité me serait mieux que d'aller au camp avec une princesse de douze ans... » Elle subordonne tous ses devoirs, enfin, à ce devoir supérieur de plaire, plaire lui donnant le seul moyen de remplir sa vocation.

Cette vocation, nous verrons ce qu'elle fut. Mais nous devons faire observer qu'il est diverses façons d'être raisonnable — les fous eux-mêmes le sont à leur manière — et que la raison, simple règle, se met au service des appétits ou des tendances de l'individu. Quel fond de tempérament développa-t-elle ou modéra-t-elle chez madame de Maintenon?

L'austère femme, certes, dompta ses passions ou les sut étouffer au berceau : ne doutons pas cependant qu'elle fût capable d'en ressentir. Nous l'avons vue toute pleine d'une de ces toquades parfois maladives qui attachent les écolières à leurs maîtresses. Relisons cette si curieuse lettre sur le mariage du roi, qui a fait conclure si hâtivement et admirons, la vivacité singulière avec laquelle elle peint et apprécie : « Rouville était en housse d'emprunt, pour moi j'aurais pris le parti de ne pas y être, car le roi sait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses... » Et sachons lire derrière le calme apparent et la résignation chrétienne : « On sait fort bien qu'il faut tout remettre entre les mains de Dieu, mais c'est souvent un langage, et on sent bien dans l'occasion qu'on veut ce qu'on veut avec un grand attachement. » Honorable sensibilité puisqu'il s'agit là des malheurs publics. Madame des Ursins connaît bien sa correspondante et ne se laisse pas séduire par une nonchalance suspecte : « Le portrait que vous me faites de vous, madame, lui écrit-elle, n'est pas trop rempli de vanité, mais il ne le faut pas prendre à la lettre, vous entendez ce qui vous plaît, vous voyez ce qui ne vous déplaît pas, vous vous expliquez ou vous vous taisez selon que vous le jugez à propos, et je l'ai si souvent éprouvé que ce serait ma faute si je n'en étais convaincue. »

Ne nous y trompons pas non plus. Madame de Maintenon

dut compter, pour une besogne qui exigeait l'effacement et la dissimulation, avec une sensibilité assez vive et avec un esprit critique trop souvent mis à l'épreuve par les laideurs ou les sottises courantes. Et ne croyons pas davantage à la paix constante de cette âme si bien dans sa voie. « J'ai, dit-elle à son confesseur, j'ai un moral et de bonnes inclinations qui font que je ne fais guère de mal, j'ai un désir de plaire et d'être aimée qui me met sur mes gardes contre mes passions, ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très humains, une grande vanité, beaucoup de légèreté et de dissipation, une grande liberté dans mes pensées et dans mes jugements et une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine.» Il ne fallait que s'adresser à elle pour avoir l'essence même de sa « psychologie ». Est-ce que ne la voilà pas toute en effet : une prudence tournée à des desseins religieux et qui se fait scrupule de rester trop mondaine encore ?

Et elle eut aussi les qualités de ses défauts. Cette ardeur, cette soif de bonne réputation, ne contribua sans doute pas peu à la garder honnête et digne. Cette haute raison qui, voila son naturel et contraignit un peu trop un esprit original, la préserva des excès si communs à son état, cette minutie qui la fait descendre aux derniers détails à Saint-Cyr et lui dicte de si curieuses lettres à son frère dont elle régente le ménage jusqu'à supputer la dépense en chandelle, lui permit d'ordonner judicieusement ses aumônes. Et elle se limita de telle sorte enfin, que, malgré ce qu'on a cru, elle évita de grands maux et de grands biens et n'usa de son crédit qu'en des détails assez médiocres. Encore une fois, et nous y arrivons, son dessein était ailleurs.

Notons toutefois, avant d'aborder ce point décisif, les conséquences, pour la personne, d'un caractère si artificieusement composé. Madame de Maintenon put se glorifier de n'avoir rien omis de ce qu'elle croyait son devoir et s'endormir paisiblement à l'heure d'affronter le juge sans appel. Elle connut peu la joie. Elle s'ennuya. Avant même de prendre la charge, le faix lui pesa, et je ne mets guère en doute sa sincérité quand elle parle de se retirer de la cour. Intelligente et par nature sensible, elle vit le monde l'entourer, tenter

de la décevoir et la haïr. « Je me suis accoutumée, dit-elle, à vivre de poison... » Terrible aveu ! « Je m'ennuie de vivre... » Saint-Cyr même, quand elle s'y retira, ne la contenta plus. Elle y souhaite un peu de société. « Quelque esprit qu'une religieuse puisse avoir, soupira-t-elle, elle n'a aucune connaissance de ce qui nous a occupés toute notre vie. » Oh non ! elle ne s'amusa pas sur cette terre qui fut bien pour elle, à la lettre, le lieu d'épreuve et où, en réalité, elle expia d'avoir réduit la vie au calcul.

IV

L'apologiste, et, par chance, le biographe le plus exact de madame de Maintenon, le duc de Noailles, a dit d'elle : « Le sentiment qui a dominé toute sa vie a été le sentiment religieux. » C'est se condamner en effet à ne la pas comprendre, et son âge avec elle, que de ne pas avoir toujours présente à l'esprit cette vérité.

Les contemporains se convertissaient, c'est-à-dire revenaient à une pratique plus exacte de leur religion, vers la fin de leur vie ; elle y pourvut, elle, dès le début et fut dévote jeune, ce qui était déjà se distinguer. Nous voulons à tout prix qu'elle n'ait pas été sincère, nous obstinant à ne pas entrer dans un état d'esprit qui n'est plus le nôtre. N'oublions pas qu'adolescente il ne lui fallut rien de moins que la controverse par devant elle d'un ecclésiastique et d'un pasteur pour passer du protestantisme au catholicisme, et qu'on ne peut incriminer, enfin, des lettres à son directeur. Or, elle s'y montre scrupuleuse et pleine du désir de la vie et de la perfection chrétiennes. « J'ai cru qu'il y aurait une sorte d'hypocrisie, dit-elle, à communier ici (*à la cour*) plus souvent que je ne faisais à Paris. » Elle s'épouvante plus tard, d'une « horrible mort » sans confession. Elle s'afflige de voir le roi agir, insinue-t-elle, moins par religion que par politique, elle regrette elle-même de n'avoir pas fait pour Dieu ce qu'elle a fait pour le monde, elle se soumet aux humiliations de la pénitence et l'abbé Gobelin lui interdisant d'être trop agréable dans la conversation, elle s'efforce d'y être ennuyeuse, ce

qui dut lui coûter. Et elle s'impatiente de ce que sa grandeur la suive jusque dans le confessionnal.

« Nous ne trouvons nulle ressource en nous, écrit-elle, quelque esprit que nous ayons. » Le christianisme est l'ennui de la terre dans l'espérance du ciel, le recours à Dieu pour suppléer à l'insuffisance de l'homme. Madame de Maintenon, de fond et d'essence, resta chrétienne. Elle se crut ici-bas pour y faire son salut dans les conditions prescrites et pour y vivre cette vie qui est une longue mort et la recherche d'une union toujours précaire avec le maître de la vie et de la mort.

Toutefois, dans cette existence intime et supérieure, elle aisse aussi prédominer la raison. La forme achevée d'une carrière de fidèle est l'exaltation mystique. Encore ici la trop raisonnable femme n'ose. Elle eut du goût pour le quiétisme, pour Fénelon, peut-être pour Port-Royal, mais elle y résista. Et elle y résista et par politique et par devoir. A force de se méfier des entraînements, elle méconnut les meilleurs et elle transporta la prudence mondaine sur ce terrain où, d'après son maître, la folie est la seule et véritable sagesse.

Elle se soumit docilement à l'autorité, elle crut que l'esprit procède par la voie hiérarchique et aux joies de l'illumination elle préféra la paix un peu terne de l'obéissance et de l'acquiescement. Elle resta femme, pourtant, et elle relève d'un trait de lumière cette grisaille austère. Elle ne voulut pas qu'on pût aimer avec terreur : « Mais j'allai parler, écrit-elle (elle parlait au Père de la Chaise), j'allai parler d'amour de Dieu, et là-dessus on me voulut persuader qu'il y en avait un très parfait dans la crainte : ainsi nous nous séparâmes après avoir un peu disputé. »

Dans ce monde où elle s'éleva seule, elle ne trouva rien de solide pour se fixer et il ne faut point s'étonner si sa foi devint le centre de sa vie. C'est là qu'elle s'établit en effet, et pour garder ce qu'elle avait su acquérir, et pour gagner la gloire future : « Ce qui me console, madame, lui écrit Godet des Marais, c'est que votre volonté ne change pas : vous êtes troublée, tentée, agitée, mais vous n'y consentez pas, vous roulez toujours sur le même pivot, ou, pour parler selon le langage de l'Écriture, Dieu vous fait la grâce d'être toujours

enracinée en lui. C'est là le fruit des bonnes œuvres : elles donnent à l'âme la stabilité... » Admirables paroles d'un prêtre simple, un peu étroit et farouche, mais qui a su porter sur sa pénitente, le jugement décisif. Madame de Maintenon hésita, flotta comme toute créature. Il n'y parut point dans son train, parce qu'elle partit d'un principe immuable et qu'elle put s'asservir à la raison.

Elle considéra comme sa vocation de faire le salut du roi. Ce fut là, pour elle, son rôle propre, la tâche particulière que Dieu fixe à chacun des êtres, le terme sensible des forces intimes, l'action de la pensée. Et ceci achève de l'expliquer tout entière. Ne bornons pas aux misérables calculs d'une politique égoïste la suite et, par endroit, la grandeur d'un dessein obstinément poursuivi. Madame de Maintenon fut habile, mais sincère. Que par une hypocrisie naturelle et inévitable elle ait quelquefois rendu identiques ses intérêts et ceux du ciel, possible ; elle ne semble pas l'avoir sciemment voulu, et pour son « devoir », prête au sacrifice, elle s'est sacrifiée.

Il y a dans sa lutte contre madame de Montespan des traces non équivoques de violence et d'acrimonie. Elle a bataillé là en femme, avec des armes de femme, elle s'est laissé entraîner. Déjà, ce qui la guide, c'est moins son ambition que sa mission. Nul doute là-dessus. Les lettres à son confesseur décèlent un véritable drame. Elle veut réellement se dérober. Elle accepte un peu sa tâche comme une croix. Je ne dis pas que, sur la voie du succès, elle ne se soit abandonnée à quelque joie du triomphe : elle n'oublia pas qu'elle avait travaillé pour autre chose que pour ces mêmes satisfactions.

Nous la suivons, plus tard, dans le plein de son œuvre. Elle y trouve plus d'amertume que de joie. Devenu régulier dans ses mœurs et exact à ses devoirs, le roi pratique plus par politique et bienséance que par conviction, et sa compagne voit bien que, s'il fait tous les gestes nécessaires au salut, il le manque par défaut de charité, d'amour. Le Christ ne réclame pas de ses élus les seuls signes extérieurs de l'élection. Il veut les « habiter », il entend les prendre en se donnant, il exige que le cœur soit à lui. Madame de Maintenon le sait qui déjà se reproche son peu de flamme. Elle voit son époux rester sec et sans âme, loin de la conversion. En vain l'assiège-t-elle.

Elle n'obtient que des promesses nonchalantes et qui ne portent pas. Elle se lamente : « On ne veut pas être damné, écrit-elle, mais il n'y a pas moyen d'aimer Dieu et de changer de vie. » Le roi va jusqu'à se fâcher parce que l'évêque d'Arras interdit la comédie dans son diocèse, et il ne se rassure qu'apprenant que ce n'est pas pour l'Avent. Il chicane sur des jours gras supprimés. Quel bon chrétien, en effet ! Qu'on en juge :

« C'est mal nommer ce qui s'est passé entre le roi et moi la veille qu'il fit ses dévotions, car je ne pus jamais le faire parler. Je lui contai quelque chose de saint Augustin qu'il écouta avec plaisir, sur cela je pris occasion de lui dire que je ne comprenais pas pourquoi il ne voulait jamais que nous fissions quelque lecture qui l'instruirait et même le divertirait, et que je croyais que le Père de la Chaise s'y opposait. Il me dit qu'il ne lui en parlait point et qu'au contraire il le lui avait proposé. Je répliquai que j'avais peine à le croire quand je pensais que je l'avais vu me presser de lui lire des écrits de M. de Fénelon, en lire de saint François de Sales, prier avec moi et être si touché qu'il voulait faire et fit en effet une confession générale, que tout cela était tombé en vingt-quatre heures et que depuis il ne me disait pas un mot sur la dévotion. Il me répondit pour toute chose qu'il n'était pas un homme de suite, voulant dire qu'il ne suivait rien. Je ne le crois pas menteur. Ce n'est donc pas le Père de la Chaise qui l'éloigne de moi par rapport à la piété... »

De quel œil, recluse à Saint-Cyr, dans l'ennui et quelque désœuvrement, madame de Maintenon ne dut-elle point suivre dans le passé le cours de sa vie! « Qu'est-ce que la grandeur, dit-elle alors, quand M. Alberoni gouverne un royaume ? » Elle en avait connu une autre qu'elle eût voulue plus efficace. Car, s'attachant au détail, elle vit ceux qu'elle avait élevés pour la plus grande gloire de Dieu, se retourner contre elle : je pense aux tourments que lui donna le Cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et, quant au principal, elle ne put se flatter que Louis XIV apportât devant le Souverain Juge les sentiments de piété où elle s'était efforcée de le conduire. Et sans doute se fût-elle demandée pourquoi tant de peine et si peu de fruit, si elle n'avait été sûre que c'est ailleurs qu'en ce monde que le chrétien s'amasse des trésors que nul ne lui sait ravir.

V

On n'entreprend impunément ni contre la vie, ni, en particulier, contre sa propre nature, et ceux qui ne se déterminent que par la règle et la mesure risquent fort de végéter au long des jours dans la sécheresse, l'ennui et la stérilité. D'elle-même la raison ne fructifie pas. Elle est règle, elle se met au service de la foi, des appétits, des tendances, et elle vaut ce que valent ces forces intimes. Si elle les contredit, au lieu de les développer en les disciplinant, elle ne sait qu'aboutir à une sorte de construction tout externe et illusoire. On ne fonde pas son existence sur un système qui omet de s'enraciner dans le fond obscur et palpitant de l'individu. On ne vit point par la seule adresse et la seule intelligence.

Madame de Maintenon contraignit une sensibilité frémissante et mesura sa religion jusqu'à la tarir dans sa source première : le cœur. Partout elle voulut substituer la règle à l'émotion, l'ordre à la spontanéité, la ligne au mouvement. Elle se défendit, si l'on veut, d'être en rien « bergsonienne », et elle dut expier de n'avoir pas fait confiance à la vie.

De sang-froid, elle dessina dans ses moindres traits sa carrière, se fixa des fins et en déduisit, par une implacable logique, les moyens d'y parvenir. Elle voulut convertir Louis XIV, régénérer l'épiscopat et planter à Saint-Cyr une pépinière de femmes raisonnables. Et elle n'entra que dans l'extérieur de sa tâche. Au lieu de se donner, ce qui est au fond la seule manière de prendre, elle ne saisit les gens et les choses que du dehors et par leurs petits côtés. Elle utilisa les manies de son époux, intrigua, et fit régner sur des enfants une autorité despotique. Elle échoua naturellement partout. La conversion du roi ne fut que de surface, ses créatures ne la suivirent pas, ses filles la vénérèrent plus qu'elles ne la chérirent. Et elle ne réussit qu'à se faire traiter d'hypocrite.

L'éditeur J. Travers a écrit sur elle ces lignes remarquables : « Il est des femmes dont la vie est une suite d'ivresses. Il en est d'autres chez qui les passions, malgré leur force, sont comprimées par une volonté impérieuse et tenues en bride par la constance et l'énergie ; chez ces femmes, une nouvelle nature

se constitue, qui étouffe les émotions nées de leurs penchants, fait entrer tous les calculs dans ce qui leur semble la vertu et montre ce que peuvent à la longue les manèges politiques, je dirais même, si l'expression n'allait pas au delà de ma pensée, ce que peut une sorte d'hypocrisie de la raison... »

Il y a deux sortes d'hypocrisies, l'une qui consiste à *se montrer*, l'autre à *se rendre* tout autre qu'on n'est, l'une qui, pour des fins égoïstes, dissimule les qualités, bonnes ou mauvaises, la sanctification par exemple, cherche à détruire ou transformer ces mêmes qualités estimées peu propres à servir l'idéal souhaitable. C'est de cette dernière façon que madame de Maintenon a été hypocrite. Elle a cru se soumettre et tout soumettre au joug de la raison et elle n'a fait que se jeter dans le superficiel, dans le fade, et quelque peu dans l'impossible.

Il faut suivre la vie. Elle a voulu au contraire lui imposer un chemin, des étapes et des résultats. La nature se rit des vaines précautions par lesquelles nous prétendons la contraindre. Tant de sacrifices, tant d'efforts, une constante discipline, aboutissent ici, comme à leur terme normal, à la sécheresse, à l'ennui et à l'insuccès.

C'est une autre folie que l'excès de sagesse. Madame de Maintenon, toute chrétienne, oublia que la raison n'apporte à l'humanité qu'une aide débile et que c'est le contraire précisément du christianisme que de suivre, même pour des vues supérieures, les conseils de la prudence mondaine.

Elle apparaît donc grande d'une grandeur lointaine, froide et à peu près stérile. Mais elle n'a pas pu s'envelopper, dans son rôle ingrat, de tels voiles qu'elle ne laisse rien passer d'elle, et, dans une perspective convenable, nous la pouvons saisir par la réalité de quelques traits indubitables et résoudre enfin l' « énigme » qu'elle a cru poser pour toujours.

Et d'abord, si on la chicane sur les moyens, il lui faut rendre justice quant à la fin. Elle a voulu sincèrement le bien qu'elle n'a compromis que de quelque arbitraire, et elle a donné à la seconde moitié du règne une dignité qu'il n'aurait pas gardée sans sa présence. Elle a contribué à tenir en suspens les germes de dissolution qui devaient se développer avec une si foudroyante rapidité sous la Régence. Elle a, quoi qu'on en dise,

partagé avec son auguste compagnon le poids des heures lourdes, et, si elle n'a point agi comme on se le figure, ni en bien, ni en mal, dans le domaine de la charité chrétienne et particulière, elle a fait ce qu'elle a pu et s'est tenue à la hauteur de son état.

Et on ne saurait lui refuser sans injustice les qualités de ses défauts. Ce don de la mesure et ce sens des réalités, dont elle a outré la pratique, du moins l'ont servie dans les détails. Elle a régi Saint-Cyr en bonne administratrice et a montré pour l'enseignement une aptitude qu'un soin trop exact de prévenir les dangers de la sensibilité a compromis à peine. Ces mêmes vertus l'ont préservée des excès où tant d'autres, dans sa position, se fussent laissé entraîner.

Des qualités pourtant moins négatives et plus hautes la définissent mieux. Ne doutons point de son charme. Louis XIV la put goûter après madame de Montespan, qui laissait une succession difficile. Elle resta belle longtemps et l'extrême vieillesse n'éteignit point l'éclat de ses yeux. Elle fut instruite sans pédantisme, spirituelle sans artifice, solide, — le roi l'appelait Sa Solidité — sans lourdeur. Elle vécut à la cour et n'y détonna pas plus qu'elle n'en prit les bassesses et les vices.

Une nature enfin ardente et riche perça à travers l'inflexible discipline qui la contint. Elle se montre, en effet, prompte à s'engouer comme à se dégoûter, et c'est le propre de ceux qui cherchent, sans la trouver jamais. la pâture du cœur. Elle dut éteindre toute flamme, mais elle eut de la flamme qui s'échappe encore des lignes contenues de sa correspondance et de ses Instructions. Songez à sa vie et à son mérite si elle s'y conserva, malgré tout, aimable. Elle se chargea, dosant chaque mot, chaque geste, d'entretenir l'esprit paresseux du roi. Besogne ingrate, car voici ce qu'elle avoue de son « seigneur » : « Il est fort difficile à entretenir, disant peu de chose, il faut nécessairement qne je fournisse à la conversation et paye, comme l'on dit, de ma personne... » Oh non, madame de Maintenon ne s'amusa pas toujours !

Sa foi, qu'elle disciplina de même un peu trop — elle connut les chagrins du mysticisme, hésitation, sécheresse, scrupule, sans ses agréments — sa foi s'affirme sincère, profonde, étoffe

encore sa personnalité déjà si pleine et si grave. C'est penser en chrétienne que de prononcer en un moment d'épreuve ces paroles qui jugent : « Vous avez raison, madame, de dire qu'il faut regarder tout ce qui nous arrive comme venant de Dieu. Notre roi était trop glorieux, il veut l'humilier pour le sauver. La France s'était trop étendue, *et peut-être injustement*, il veut la resserrer dans des bornes plus étroites et qui en seront peut-être plus solides. Notre nation était insolente et déréglée. Dieu veut la punir et l'abaisser... » Quelle vue sur tout ce qu'elle ne disait pas ! Et par ailleurs n'a-t-elle pas écrit de la cour : « *Il faut renoncer à ce pays-ci ou il faut agir et parler contre sa conscience.* » Son tort fut de se croire obligée, pour des tâches illusoires, d'y persister par un secret orgueil.

Telle apparaît madame de Maintenon aux yeux qui savent la découvrir, sensible et concentrée, inexorable et d'un esprit solide et fin, forte de sa foi, de la clarté de ses devoirs, faible de ses certitudes et de sa confiance dans la raison, moins charmante qu'une madame de Sévigné, mais combien plus pathétique ! Au moment de la quitter après un long commerce on se laisse aller vers elle d'un double mouvement, du désir de la venger de toutes les sottises qu'on a dites à son sujet, d'une admiration d'abord un peu hésitante et qui cède enfin au respect de cette reine sans couronne si digne de sa royauté, de l'auguste épouse qui, songeant à son époux, s'exprime toute en élevant vers Dieu cette admirable prière : « *Accordez-nous de marcher ensemble dans toutes vos justifications sans aucun reproche jusqu'au jour de votre jugement...* »

GONZAGUE TRUC

P.-S. — Cet article était écrit quand a paru l'ouvrage de Mme Saint-René Taillandier (*Madame de Maintenon : l'Énigme de sa vie auprès du grand roi*), livre exact et vivant et qui, sans la formuler tout à fait, soutient sur de nombreux points la thèse que nous développons ici.

LA SITUATION SOCIALE ET L'ÉTAT STATIONNAIRE

DE LA POPULATION FRANÇAISE

(D'après les Statistiques de la Ville de Paris)

A) QUELQUES OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT STATIONNAIRE DE LA POPULATION FRANÇAISE

C'est en quelque sorte un axiome, admis en France aussi bien par le public que par des spécialistes, que l'état stationnaire de la population n'est pas dû à sa mortalité, qui est au contraire fort réduite, mais à sa natalité qui est désastreusement faible. On croit donc travailler au salut public en prêchant l'augmentation de la natalité et en cherchant à l'encourager par voie législative.

Toutefois, en admettant même que « l'axiome » soit parfaitement exact, on doit reconnaître que l'efficacité de la propagande et des mesures pratiques tendant à remonter la natalité demeure plus que douteuse. Jusqu'ici, on n'est arrivé, d'aucune façon, à rehausser la natalité en baisse. Et, quelle que soit l'autorité de certaines personnalités qui mettent leur nom au service de cette propagande ou qui

emploient leur érudition à rechercher les moyens pratiques propres à relever la natalité, on ne peut se refuser de voir dans ces paroles éloquentes et dans les remèdes proposés autre chose que pratiques de rebouteurs ou manifestations particulières de la vieille magie. Car si, il y a quelques dizaines d'années, on pouvait encore croire que la baisse de la natalité était un phénomène plus ou moins accidentel provoqué par quelque circonstance locale et plus ou moins passagère, aucun doute n'est plus permis aujourd'hui. La baisse de la natalité est une des lois démographiques les plus générales, qui se manifeste dans tous les pays de la civilisation occidentale, indépendamment de tout régime et constitution politiques, de toute législation civile ou pénale, de toute croyance ou organisation religieuse. Il est vrai, la vitesse de cette baisse varie selon une multitude de circonstances, mais la baisse persiste partout.

On peut même remarquer que dans les pays qui avaient le plus longtemps résisté au courant général, la baisse une fois commencée s'est vite transformée en une chute précipitée, comme si ces pays voulaient ainsi regagner le temps perdu et se mettre rapidement au niveau des pays plus « avancés »; ils brûlent les étapes et font, en une année, un chemin que leurs devanciers ont fait en dix ans. Les pays les plus réputés pour leur prolificité nous ont ainsi fourni les exemples les plus éclatants de cette chute de la natalité [1].

Un phénomène qui peut être observé (quoique dans des

1. Nous ne pouvons évidemment pas entrer dans les détails d'une étude comparée de ce phénomène sans sortir tout à fait de notre sujet. Citons, cependant, un seul exemple très caractéristique : le royaume de Saxe, le pays réputé longtemps et justement comme étant le plus prolifique en Allemagne même. Ce pays comptait encore, en 1896, près de 40 naissances vivantes (39,7) p. 1000 habitants (la France en comptait, à la même date, 22,5, c'est-à-dire un chiffre presque deux fois moindre !) ; et voici ce qu'est devenu cet énorme taux de naissances en peu d'années : en 1900, il devient 38,1 ; en 1901, 37,0 ; en 1902, 35,9 ; en 1903, 34,2 ; en 1904, 33,9 ; en 1905, 32,2 ; en 1906, 31,9 ; en 1907, 30,6 ; en 1908, 30,0 ; en 1909, 29,0 ; en 1910, 27,2 ; en 1911, 26,0 ; en 1912, 25,6 ; en 1913, 24,8 et 23,6 en 1914. (Je laisse de côté la baisse excessivement forte causée plus tard par la guerre.) Tandis que la natalité française est tombée de 21,2 en 1900 à 18,8 en 1913, c'est-à-dire de 2,6 p. 1000 habitants, celle de la Saxe est ainsi tombée, pendant la même période, de 38,1 à 24,8, soit de 13,3 ! *Pour une baisse pareille, la France avait mis tout un siècle* (passant de 32 en 1811-1820 à 19 p. 1 000 habitants en 1911-1913).

mesures variables) dans tous les pays de notre civilisation, aussi bien en Europe qu'en Amérique, sous les régimes juridiques les plus différents, ne provient naturellement pas de quelque circonstance superficielle, de quelque condition locale, mais tient évidemment aux fondements mêmes, aux principes généraux de cette civilisation ; il ne saurait donc être sérieusement question de l'écarter par quelque mesure de surface, par quelque réformette d'importance plus que secondaire ou par la simple éloquence. Se fier à des moyens de ce genre, c'est se créer des illusions, mais ce n'est nullement remédier à un état de choses qui, après les énormes vides faits par la guerre, semble particulièrement inquiétant.

Oui, pendant les quelques années qui auront suivi la conflagration mondiale, après la chute exceptionnellement forte des naissances lors de la grande guerre, il faut s'attendre à ce que la natalité monte beaucoup au-dessus du taux de 1914, en vertu de la règle des deux phases que j'ai signalée ailleurs [1]. Les chanteclairs de la natalité accrue ne tarderont probablement pas à croire et à faire croire que c'est la voix de leur propagande qui aura contribué à ce revirement. Mais, tout comme nos connaissances démographiques nous font prévoir une hausse de natalité durant quelques années après la guerre, elles ne nous laissent aucun doute sérieux sur le caractère passager de cette hausse. Au bout de quelques années, le phénomène reprendra sa marche normale, et la tendance générale de la natalité vers la baisse redeviendra une réalité.

Si l'axiome sus-mentionné était exact, la situation nous paraîtrait donc, sous ce rapport, irrémédiable.

En réalité, cependant, il n'est vrai qu'en partie. Il est, en effet, incontestable que la natalité est en France beaucoup plus faible que dans aucun autre pays européen. Mais, d'un autre côté, il n'est pas tout à fait exact que la mortalité française soit des plus réduites. En tout cas, ceci n'est plus exact de nos jours. Comme la natalité, la mortalité tend vers la

1. Voir, en particulier, le premier chapitre de notre petit travail *la Mortalité chez les neutres en temps de guerre* (Effets démographiques des guerres modernes). Paris, 1915, Girard et Brière.

baisse dans *tous* les pays de notre civilisation (nous faisons évidemment abstraction de la guerre avec les perturbations qu'elle a provoquées et qui, toutes profondes qu'elles soient, finiront pourtant tôt ou tard par s'effacer) ; cependant, les progrès réalisés sous ce rapport ne sont pas les mêmes pour tous les pays. *La mortalité a donc baissé aussi en France* ; mais, on ne saurait trop le souligner, *cette baisse a été en France beaucoup plus faible que dans bien d'autres pays* [1]. La France s'est ainsi laissé devancer par ces pays de telle sorte que la mortalité française est actuellement plus élevée que celle de nombreux pays étrangers.

Nous pouvons, naturellement, laisser de côté les Balkans et l'ancien empire des tsars, qui, évidemment, ne doivent pas entrer ici en ligne de comparaison. Observons tous les autres pays de l'Europe : le nombre annuel moyen de décès a été, pour la période 1908-1913 et pour 1 000 habitants : de 24,6 en Hongrie, de 22,8 en Espagne, de 21,5 en Autriche, de 20,5 au Portugal, de 20,0 en Italie, de *18,6 en France*, de 16,9 en Irlande, de 16,5 en Allemagne, de 16,4 en Finlande, de 15,7 en Belgique, de 15,5 en Écosse, de 15,2 en Suisse, de 14,1 en Angleterre, de 14,0 en Suède, de 13,9 aux Pays-Bas, de 13,6 en Norvège et de 13,2 au Danemark. (En Nouvelle-Zélande, pays de la plus faible mortalité du monde entier, il n'y avait que 9,3 décès p. 1 000 habitants.)

On constate donc que, de nos jours, seuls les pays des anciens empires de Russie, d'Autriche-Hongrie et des péninsules méridionales ont une mortalité supérieure à celle de

1. Voici, à titre d'exemple, la fréquence de décès p. 1 000 habitants en France et en Allemagne :

	1871-80	1881-90	1891-1900	1901-10	1908-13	1913
	—	—	—	—	—	—
France.....	23.7	22.1	21.5	19.4	18.6	17.7
Allemagne....	27.2	25.1	22.2	18.7	16.5	15.1

Pour 1871-1910, voir *Statistique internationale du mouvement de la population*, publiée par la Statistique générale de France, vol. II, Paris 1913 ; pour 1908-1913 voir *Annuaire international de Statistique*, publié par l'office permanent de l'Institut international de Statistique ; voir également, surtout pour 1913, les *Annuaires statistiques* des deux pays.

France; partout ailleurs en Europe, la mortalité est plus faible[1].

Cette constatation est d'autant plus significative que dans tous ces pays, la proportion des enfants est de beaucoup plus forte qu'en France et que ce sont précisément les enfants qui rehaussent encore notablement le taux général de la mortalité de chaque pays par suite de la très forte mortalité infantile. A l'heure qu'il est, seule l'ignorance peut donc encore affirmer que la mortalité française puisse être considérée comme normale, voire comme faible, pour un pays d'Europe occidentale, à civilisation très avancée et à natalité extrêmement faible, comme c'est le cas de la France contemporaine. Pour un tel pays, un taux général de 18,6 décès p. 1 000 habitants doit être considéré comme relativement *très fort*. Il est, en effet, de 13 p. 100 plus fort que le taux de mortalité allemand, de 31 p. 100 (donc de près d'un tiers) supérieur à celui de l'Angleterre, de 41 p. 100 à celui du Danemark; il est le double du taux de mortalité le plus bas observé dans le monde (celui de la Nouvelle-Zélande). En moyenne de la période 1908-1913, la France comptait annuellement 762 460 naissances et 728 680 décès, soit un accroissement naturel de 33 780 individus. Si le taux général de la mortalité française était égal à celui observé en Allemagne, la France aurait par ce seul fait, sa natalité restant la même, un accroissement supplémentaire de 82 270 habitants, soit égal à 243 p. 100 de son accroissement naturel effectif. Si la mortalité française était égale à celle de l'Angleterre (14,1 p. 1 000 habitants), l'accroissement supplémentaire de la population française par an serait de 176 000, soit 522 p. 100 de son accroissement effectif. (Je laisse déjà de côté la Hollande et les pays

1. Notons aussi que dans les pays qui, jusqu'ici, sont restés encore en arrière de la France, la baisse de la mortalité a été, durant la dernière génération, environ deux fois plus forte qu'en France. Ainsi, le taux de la mortalité a été respectivement :

	France	Italie	Autriche	Hongrie	Espagne
1871-1880	23.7	29.9	31.5	»	»
1881-1890	22.1	27.3	29.5	32.5	31.7
1908-1913	18.6	20.0	21.5	24.6	22.8

L'Italie, en particulier, est en voie de laisser bientôt la France derrière elle (en 1913, le taux de mortalité italien n'était plus que 18,7 et en 1914, 17,9).

scandinaves.) Il en résulte que si le taux de la mortalité de la France ne dépassait pas celui de l'Angleterre, la France aurait, de ce seul chef, retrouvé au bout de huit à dix ans un chiffre d'habitants égal à celui (évalué à un million et demi) qu'elle venait de perdre sur tous les champs de bataille de la grande guerre.

Ou, en d'autres termes : *du fait de la supériorité de son taux de mortalité (sur celui de l'Angleterre), la France perd* CONTINUELLEMENT *un nombre d'habitants égal à la moitié du chiffre des victimes que lui a causées la guerre mondiale* (puisque le chiffre des décédés par suite de la différence des taux de mortalité est, pour huit à dix ans, égal au nombre des victimes de quatre années et demie de guerre mondiale).

Un large champ de travail fécond s'ouvre donc devant les hommes d'action de France ; c'est de *réduire la mortalité du pays*. Car, malgré l'apparence paradoxale de cette affirmation, il faut le dire bien haut : on est désarmé contre le défaut de naissances, on n'est pas désarmé contre l'excès de décès. La société, étant donnés sa structure et son fonctionnement modernes, est, en somme, impuissante contre la baisse de la natalité ; elle peut, au contraire, beaucoup pour réduire la mortalité. La preuve, à mes yeux la plus évidente, la plus éclatante possible, ressort du fait qu'*aucun* des pays de notre civilisation n'est arrivé à rehausser sa natalité, tandis que *tous* ces pays sont parvenus à rabaisser graduellement et continuellement leur mortalité. En s'efforçant de remonter la natalité en baisse, on agit contre un des caractères les plus généraux de l'évolution des sociétés contemporaines; pareille action est, généralement, vouée d'avance à l'insuccès. Par contre, en travaillant à la réduction de la mortalité, nous agissons dans le sens même de l'évolution, nous nous engageons dans une voie dans laquelle vont tous les peuples civilisés et dans laquelle la France s'est malheureusement laissé dépasser par presque tous les autres pays à civilisation européenne avancée.

N'oublions pas non plus que réduire la mortalité veut dire *sauver des vies existantes* et que le nombre des vies qui périssent ainsi et qui devraient être sauvées, à prendre seulement la

différence des taux de la France et de l'Angleterre, s'élève annuellement pour la France à plus de 175 000. Or, on peut démontrer facilement qu'en Angleterre même on est encore loin d'avoir réalisé l'idéal.

B) LES INÉGALITÉS SOCIALES ET LA MORTALITÉ

Mais, au premier rang des causes qui influent sur la mortalité, se trouvent les conditions sociales dans lesquelles vivent les divers éléments de la population.

Dans une étude récente [1], nous avons examiné de plus près l'action exercée par la situation sociale sur la mortalité d'après les statistiques de la ville de Paris. Signalons ici seulement les constatations suivantes [2] :

D'après les données de la contribution personnelle mobilière pour les trois dernières années avant la guerre (1911-1913), on peut distinguer, à Paris, quatre classes d'arrondissements selon l'importance numérique de la fraction des ménages pauvres, exempts de ladite contribution. Dans la première classe d'arrondissements (8e, 16e et 9e), les pauvres sont en moyenne 45,9 p. 100 de la population ; dans la deuxième classe (7e, 1er, 17e et 6e) ils sont 64,1 p. 100 ; dans la troisième classe (10e, 2e, 3e, 5e, 4e 12 , 14e, 15e, 18e et 11e), ils constituent, en moyenne, 79,0 p. 100 et, enfin, la quatrième classe d'arrondissements (13e, 19e et 20e) compte pour 100 ménages 89,6 ménages pauvres. (La moyenne générale de la ville de Paris est de 74,2 p. 100, soit près des trois quarts.)

Or, le nombre annuel des décès a été pour les mêmes années :

11,0	p. 1000 habitants	dans les arrondissements	de la 1re classe
13,0	—	—	2e —
16,9	—	—	3e —
22,4	—	—	4e —

Les arrondissements de la quatrième classe, les arrondissements les plus pauvres, ont ainsi une mortalité deux fois plus forte que les arrondissements de la première classe où les pauvres sont le moins nombreux.

1. *L'Inégalité devant la mort* (Société du *Recueil Sirey*, Paris 1920).

2. Tous les chiffres se rapportant à Paris sont établis d'après les *Annuaires statistiques de la Ville de Paris* pour les années 1911, 1912 et 1913 (Paris 1913, 1915 et 1917).

La ville de Paris a une mortalité sensiblement inférieure à celle de la France en général (16,5 contre 18,6 décès p. 1 000 habitants) ; et cependant les divers arrondissements parisiens reproduisent tous les tons de la gamme formée par les taux de mortalité des différents pays de l'Europe occidentale et de la Nouvelle-Zélande. Les habitants de l'arrondissement de l'Élysée (l'arrondissement parisien le plus riche, où la fraction pauvre est la plus réduite) ont, en plein centre parisien, une mortalité égale à celle des habitants du « paradis terrestre », la Nouvelle-Zélande (9,6 p. 1 000 habitants). Les habitants des arrondissements de la deuxième classe ont une mortalité à peu près égale à celle des pays scandinaves. Dans la troisième classe, on retrouve les taux de mortalité des autres pays de l'Europe occidentale. Enfin les arrondissements de la quatrième classe, où les pauvres constituent environ les neuf dixièmes de la population, les arrondissements des Gobelins (13e), des Buttes-Chaumont (19e) et de Ménilmontant (20e), accusent des taux de mortalité égaux à ceux de l'Autriche-Hongrie ou de l'Espagne (respectivement : 24,6, 20,4 et 22,2 décès p. 1 000 habitants).

Ainsi les inégalités sociales créent, à Paris même, des arrondissements entiers (et notons que ceux de la quatrième classe comptent, à eux seuls, près d'un demi-million d'habitants, plus exactement 476 742 en 1911) dont la mortalité est égale à celle des pays du sud-ouest et du centre de l'Europe où le taux des décès est particulièrement élevé.

Les mauvaises conditions sociales se montrent simplement dévastatrices pour ceux qui sont les « petits » de ce monde au double sens du terme, au propre et au figuré, c'est-à-dire pour les enfants des classes pauvres. Comme je l'ai montré dans l'étude citée, pour 100 enfants nés vivants, meurent *au cours de la première année de leur vie* :

1re classe d'arrondissements	5,1
2e — —	6,9
3e — —	10,7
4e — —	15,1

Ainsi, le taux de mortalité infantile est, dans la quatrième classe d'arrondissements, *trois fois* plus élevé que dans la

première. En d'autres termes, *dans les arrondissements misérieux, 15 p. 100 des nouveau-nés sont emportés avant d'atteindre une année de vie et, sur cette proportion des bébés disparus, un tiers seulement doit être attribué à l'effet de nécessités naturelles. Les deux autres tiers ou 10 p. 100 de tous les nés vivants succombent aux suites de leur situation sociale.*

Les effets de la situation sociale sur la mortalité infantile se montrent encore plus impitoyables si l'on compare le 8e arrondissement (Élysée), qui se trouve par sa richesse en tête des arrondissements de la première classe, et son antipode, le 20e, qui se trouve à la fin de la quatrième classe. On comptait, en effet, à l'époque considérée (1911-1913). 4,5 décès d'enfants de moins d'un an pour 100 nés vivants dans le 8e arrondissement et 16,3 à Ménilmontant, soit presque *quatre* fois autant.

Encore faut-il noter qu'il s'agit ici de l'ensemble des enfants, c'est-à-dire légitimes et illégitimes réunis. Or, les illégitimes, accusant une mortalité beaucoup plus forte, appartiennent, même dans les arrondissements riches, presque exclusivement à des mères pauvres, grossissant ainsi le taux de l'ensemble de la mortalité infantile de ces arrondissements. Considérant la mortalité des enfants *légitimes* seuls, on peut constater que, pour 100 nés vivants, meurent avant d'atteindre une année de vie, 3,1 dans le 8e arrondissement et 15,2 dans le 20e. *Là où un enfant légitime meurt à Élysée, cinq succombent à Ménilmontant.* Quant aux *illégitimes*, le taux de leur mortalité au cours de la première année de vie, s'élève, dans ce dernier arrondissement, au chiffre poignant de 19,4 p. 100 nés vivants.

Parmi les maladies qui fauchent avec une force particulière la population pauvre, il faut mentionner surtout la tuberculose. Ici, la liaison entre pauvreté et mortalité prend une rigueur qu'il n'est peut-être pas exagéré de qualifier de mathématique. On peut, en effet, constater [1] *que la mortalité tuberculeuse des divers arrondissements ou classes d'arrondissements varie en raison directe des carrés de leurs fractions d'habitants pauvres.* Dans la quatrième classe d'arrondissements, où les pauvres constituent une fraction (89,6 p. 100) presque deux fois plus forte que dans la première classe d'arrondissements (45,9

1. *L'Inégalité devant la mort*, chapitre III, B.

p. 100), la mortalité causée par la tuberculose est presque *quatre* fois plus forte ; le nombre des décès causés par la tuberculose n'est, en effet, que de 1,5 p. 1 000 habitants dans la première classe et de 5,9 dans la quatrième. Et tandis que le 8e arrondissement ne compte que 1,1 décès tuberculeux sur 1 000 habitants, le 20e arrondissement en enregistre 6,4, soit *six fois* autant. Et l'on doit conclure [1] que les décès tuberculeux que l'on trouve quand même dans la population aisée ne seraient guère possibles sans l'existence du foyer d'infection constitué et alimenté par la misère environnante.

C) LES INÉGALITÉS SOCIALES ET LA NATALITÉ

Ce n'est, d'ailleurs, qu'un côté du problème. Car quiconque parle de l'accroissement naturel de la population doit prendre en considération non seulement la mortalité, mais aussi la natalité, qui, en France notamment, est déjà si exceptionnellement faible. Les inégalités sociales n'influent-elles pas, par hasard, également sur la natalité? Si oui, quelle est leur action sur la fréquence des naissances?

Nous pouvons nous en faire une certaine idée d'après les faits suivants :

Pendant la période triennale 1911-1913, il y avait dans les arrondissements de la première classe, 12 313 naissances vivantes sur une population de 360 311 ; le nombre des naissances vivantes a été, pendant la même période : de 19 998 pour une population de 471 480 dans la deuxième classe d'arrondissements, de 82 821 pour 1 538 696 habitants de la troisième classe et de 30 853 pour les 476 742 habitants des arrondissements de la quatrième classe ; soit, pour tout Paris, 145 985 naissances vivantes, en trois années et pour une population de 2 847 229. En d'autres termes, par an et pour 1 000 habitants, on comptait :

11,4	naissances dans les arrondissements de la		1re classe
14,1	—	—	2e —
17,9	—	—	3e —
21,6	—	—	4e —

1. Ouvrage cité, chapitre III. C, 3.

La natalité moyenne de Paris (17,1 naissances p. 1 000 habitants) est sensiblement plus faible encore que la moyenne de France, qui est elle-même de beaucoup la plus faible en Europe ; pour ces mêmes années 1911-1913, la France accusait, en effet, une natalité annuelle moyenne de 19,0 p. 1 000 habitants [1].

Ce n'est que dans la quatrième classe, la classe des plus pauvres arrondissements, que la natalité (21,6) est notablement supérieure à la natalité moyenne de la France ; même ici, elle reste pourtant au-dessous de la natalité moyenne de n'importe quel autre pays européen [2] ; dans toutes les autres classes, elle est inférieure, et de beaucoup, au taux moyen si réduit de la natalité française. Cependant, dans la troisième (et la quatrième) classe, elle est encore supérieure à la moyenne *parisienne* (resp. 21,6 et 17,9 contre 17,1) ; par contre, dans les deux premières classes, elle est de beaucoup au-dessous même de cette moyenne (resp. 11,4 et 14,1 contre 17,1). Et, en général, on constate d'après ce tableau que *le taux de la natalité (p. 1000 habitants) diminue, et cela, dans une très forte proportion, à mesure que l'on passe d'une classe d'arrondissements à une autre plus aisée.* Dans la première classe, ce taux est *deux fois* moindre que dans la quatrième !

La connexité entre la situation sociale des habitants et leur taux de natalité apparaît on ne peut plus nettement aussi, si l'on examine chacun des vingt arrondissements parisiens.

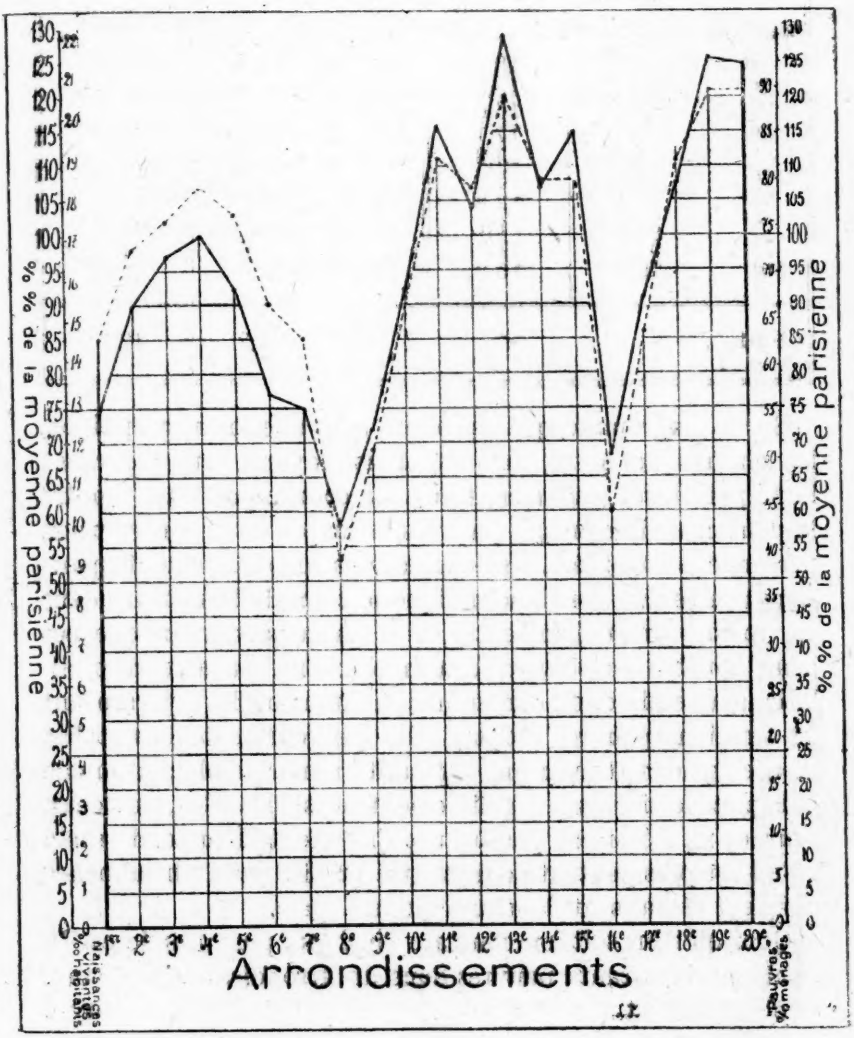
Le lecteur voudra bien m'excuser si, peut-être par quelque dépravation professionnelle, je mets ici sous ses yeux un tableau statistique et un diagramme, qui, me

1. Les taux les plus faibles, après celui de la France, sont les suivants (1908-1913) : 23,1 pour l'Irlande ; 23,4 pour la Belgique ; 24,4 pour la Suède ; 24,7 pour la Suisse ; 24,9 pour l'Angleterre. Viennent ensuite : Norvège avec 26,0 ; Écosse 26,2 ; Danemark 27,1 ; Pays-Bas 29,1 ; Finlande 29,5 ; Allemagne, 29,5 ; Autriche 31,9 ; Espagne 32,1 ; Italie 32,4 ; Portugal 34,6 ; Hongrie 36,0 ; pour la période 1908-1913, la France avait un taux de natalité de 19,5.

2. On voit donc à quel point on se serait trompé si l'on voulait expliquer l'effrayante mortalité infantile des classes pauvres de Paris par un *excès* de natalité.

NATALITÉ ET PAUVRETÉ A PARIS

(1911-1913)



semble-t-il, font ressortir cette connexité avec toute la clarté désirable [1].

PAUVRETÉ ET NATALITÉ A PARIS PAR ARRONDISSEMENTS
(1911-1913)

Arrondissements	Pourcentage de ménages pauvres	Naissances vivantes par an et p. 1 000 habitants	Arrondissements	Pourcentage de ménages pauvres	Naissances vivantes par an et p. 1 000 habitants
1er	63 2	12 8	11e	82,7	19,8
2e	73,0	15 3	12e	79,4	17 8
3e	75,5	16 6	13e	88,9	22,0
4e	79,1	17,1	14e	80,0	18,3
5e	76,6	15,8	15e	80,3	19 7
6e	66,5	13,2	16e	44,7	11 7
7e	63,1	12 8	17e	63 7	15,6
8e	39,6	9 9	18e	82 7	18,4
9e	51 4	12,3	19e	89 6	21 5
10e	70,9	15 8	20e	90 0	21 3
Paris				74,2	17,1

Sur le diagramme, qui reproduit, sous une forme graphique, les chiffres de notre tableau, nous voyons deux courbes : l'une pointillée, l'autre continue. La courbe pointillée montre le pour-cent de ménages pauvres, exempts de la contribution personnelle mobilière, dans les divers arrondissements parisiens ; la courbe continue indique le taux de la natalité dans ces mêmes arrondissements. Or il saute aux yeux que ces deux courbes conservent continuellement, dans leurs oscillations, une direction commune ; là où la courbe représentant les fractions pauvres monte, celle qui représente la natalité monte également avec une régularité remarquable ; là où elle baisse, celle-ci baisse régulièrement aussi. De plus, ces deux courbes ne s'écartent pas beaucoup l'une de l'autre, de sorte qu'on est presque tenté d'admettre que les deux phénomènes montent et baissent dans une mesure égale.

Quoi qu'il en soit, on constate ainsi que plus grande est la fraction d'habitants pauvres dans un arrondissement donné, et plus haut est son taux de natalité ; plus la fraction pauvre

1. Pour les chiffres absolus, voir l'annexe de notre étude : *l'Inégalité devant la mort.*

est réduite, plus un arrondissement est riche, et plus réduite est sa natalité. Dans l'arrondissement le plus opulent de Paris, dans l'arrondissement de l'Élysée, il n'y avait, pendant les trois années en question, que 2 406 naissances vivantes, soit, par an, 802 en chiffres absolus et 9,9 p. 1 000 habitants. *Ainsi dans l'arrondissement qui se trouve au sommet de l'échelle sociale de Paris, le taux de la natalité est à peu près égal à la moitié du taux si exceptionnellement faible de la France en général.*

Si l'on se rappelle que cet arrondissement même compte encore près de 40 p. 100 de ménages pauvres, *on doit conclure qu'en haut de la pyramide, les inégalités sociales créent une classe simplement stérile*, et cela non pas dans le sens que Quesnay et les physiocrates ont donné à ce terme, mais dans la signification la plus élémentaire du mot.

D) L'EXCÉDENT DES NAISSANCES SUR LES DÉCÈS

Ainsi donc, d'un côté, les classes riches, qui accusent une faible mortalité, ont une natalité infime. D'un autre côté, les classes inférieures, ayant une natalité plus élevée, ont une mortalité excessivement forte. Quel peut en être le résultat pour l'*accroissement naturel de la population* ?

Il n'est pas bien difficile à deviner : *l'accroissement de la population doit être à peu près nul dans un cas comme dans l'autre.* C'est ce qui s'est produit réellement. En effet, l'excédent des naissances sur les décès a été, pour les trois années considérées, de 429 individus dans les arrondissements de la première classe, de 1 568 pour les arrondissements de la deuxième classe et de 4 723 pour la troisième classe ; dans la quatrième classe, les *décès* ont dépassé les naissances de 1 127 ; pour l'ensemble de Paris, l'excédent des naissances sur les décès a été de 5 360, soit de 6 par an et pour 10 000 habitants[1].

1. L'accroissement naturel de la population, p. 10 000 habitants, a été pour les divers pays de l'ouest et du centre de l'Europe (1908-1913) comme suit : Irlande 62 ; Belgique 77 ; Espagne 93 ; Suisse 95 ; Autriche 104 ; Suède 104 ; Écosse 107 ; Angleterre 108 ; Hongrie 114 ; Italie 120 ; Norvège 124 ; Allemagne 130 ; Finlande 131 ; Danemark 139 ; Portugal 141 ; Pays-Bas 152.

La première classe d'arrondissements, ayant une mortalité inférieure à celle de tous les pays européens et comptant 360 000 habitants, accuse ainsi néanmoins un excédent de naissances inférieur à 150 individus (143) par an, soit un accroissement naturel de 4 individus seulement pour 10 000 habitants !

Dans le 16e arrondissement (Passy), qui appartient à cette première classe et dont le taux de mortalité (11,9 p. 1 000 habitants) est de beaucoup plus faible que les taux les plus bas observés pour n'importe quel pays européen, on constate même un excédent de *décès* de 25 individus par an en moyenne.

Et d'un autre côté, la quatrième classe d'arrondissements, qui a un taux *de natalité* égal à 21,6 p. 1 000 habitants, accuse un taux de *mortalité* (22,4) qui est un des plus élevés en Europe centrale et occidentale et marque ainsi un excédent de *décès* égal à 8 p. 10 000 habitants, perdant de la sorte annuellement près de 400 personnes (386) de sa population. Ce ne sont que les deux classes intermédiaires, la deuxième et la troisième, qui donnent un excédent de naissances quelque peu notable ; respectivement 11 et 10 p. 10 000 habitants.

Les inégalités sociales brûlent ainsi la chandelle française par les deux bouts ; elles contribuent à rendre stériles les classes supérieures et sèment la mort parmi les masses populaires.

Telle est la double constatation que ne doivent jamais perdre de vue tous ceux qui se montrent réellement soucieux de l'avenir de la race française.

***

Dans l'état actuel de la civilisation et étant donné l'ordre social existant, il est plus que douteux, comme nous l'avons vu, qu'on puisse rehausser la natalité. Mais, comme nous l'avons vu également, il n'est pas du tout impossible, dans ce même état de l'évolution sociale, de rabaisser, et de rabaisser beaucoup, la mortalité de la population française. Pour obtenir le maximum de succès dans la lutte contre l'excès de mortalité, il faut évidemment porter son effort là où le mal est le plus aigu, où la mortalité est par trop élevée, c'est-à-dire contre la mortalité des classes pauvres. Des mesures appro-

priées doivent être appliquées surtout en vue de la réduction de la *mortalité infantile* et de la *mortalité tuberculeuse* qui font de vraies dévastations dans les couches inférieures de la nation française. Mais il s'ensuit de tout ce qui précède que la mesure la plus appropriée, la mesure des mesures, se trouve dans un ordre social basé sur plus d'égalité réelle. Il paraît probable qu'à cette condition, la natalité même pourrait se relever dans une notable mesure. La stérilité des classes actuellement supérieures disparaîtrait en tout cas de ce fait. Mais, quoi qu'il en soit, la mortalité se trouverait par là singulièrement réduite.

Ainsi le problème de la justice sociale en France, non seulement répond à un besoin éthique et social, mais acquiert également une portée nationale de tout premier ordre.

L. HERSCH
Professeur de Statistique à l'Université de Genève.

PARMI LES LIVRES

CEUX QUI ONT QUINZE ANS

N'exagérons point. Deux auteurs viennent de faire vivre deux petites âmes romantiques : nous n'en sommes pas encore à conclure que la génération grandissante sera toute lyrique.

Et pourtant, que le problème est séduisant ! Qui seront ceux de demain? A qui le demander sinon aux romanciers? Et n'est-il pas surprenant que deux d'entre eux, sans s'être entendus, tracent en même temps le même portrait?

***

Nous avons vu, il y a une trentaine d'années, une génération plus curieuse, elle le croyait du moins, d'analyser que d'agir. C'était un lieu commun, vers 1890, de souffrir de dilettantisme, de chercher le sens de la vie, et de composer des acrostiches au passage des Barbares. Les poètes s'évadaient hors du réel. Le sens léger qui flotte dans le son des mots suffisait à les charmer. Ces mots, déliés et libres, s'arrangeaient d'eux-mêmes. Tous les vieux rythmes étaient rompus. Ce qu'on disait ne comptait plus, mais seulement, au-delà de ce qu'on disait, un certain écho faible et mystérieux, qui était peut-être la parole éternelle. On se faisait des religions de la musique, de la souffrance, de la beauté. On était hégélien, tolstoïste, shakespea-

rien. Accordez cela. On était aussi ruskinien et wagnérien. Les sentiments les plus hautains, les accords les plus rares étaient seuls dignes de plaire à ces jeunes gens ambitieux d'un art inouï.

Il y a des moments de l'histoire où la vie ne suffit plus aux hommes. Il en fut alors ainsi. Moralistes pantelants, poètes éperdus, artistes qui rêvaient des arts nouveaux, métaphysiciens idéalistes, musiciens qui écoutaient à travers la rumeur des choses le cœur de la nature, tous avaient été touchés de la flèche de feu. Leur malaise se communiquait à tout un peuple. A la fin du siècle, la société entière était malade et semblait au point de se dissoudre : mal mystérieux, mal fin de siècle, comme on disait, et dont les causes ne sont pas encore très définies.

Cette maladie guérit. Les mêmes hommes qui avaient paru torturés s'apaisèrent. Les uns crurent avoir trouvé des devoirs à remplir. Certains se firent chrétiens, d'autres devinrent des personnages politiques. Les esprits las d'idéalisme transcendant se tournèrent vers les sciences positives. On n'entendit plus parler de ces tourments de la conscience et de ces inquiétudes du cœur qui sont dans la destinée humaine comme le souffle de l'infini, gonflant les voiles aventureuses. Ce changement se marqua même dans la façon d'écrire. Aux poèmes difficiles succéda un style tout uni. Les meilleurs se piquèrent d'écrire comme au XVIIIe siècle. Ce siècle redevint à la mode; on crut que c'était là une manie d'assembleurs de bibelots ; c'était un appel profond de la conscience vers le calme et vers la volupté ; jaloux de ces aieux dont l'esprit fut équilibré et positif, on collectionna leurs tabatières et on s'assit dans leurs fauteuils. Le positivisme, qui fut leur héritage, devint une loi chez les jeunes gens bien pensants. Une génération parut qui se réclama de l'intelligence.

Cette génération, qui avait la Raison pour déesse, a été fauchée par la guerre. Qui va paraître à sa place ? Je ne doute pas que la guerre elle-même engendre une race lyrique d'amants désespérés de la vie, une race romantique en un mot comme était celle de 1890. Mais quel temps faut-il pour que ces romantiques grandissent? *A priori*, on pouvait estimer que dix ans seraient nécessaires. Il a fallu une

dizaine d'années pour que les guerres de l'Empire, achevées en 1815, fissent épanouir vers 1825 la poésie nouvelle. Il a fallu une quinzaine d'années pour l'incubation du symbolisme, accident secondaire de la blessure de 1870. Mais quelle que soit l'échéance, une crise de lyrisme et de sensibilité déchaînée était inévitable. Or, voici justement que deux romanciers, M. Chadourne et M. Obey, celui-là dans *l'Inquiète adolescence*, celui-ci dans *l'Enfant inquiet*, nous montrent dans des âmes d'enfants les signes précurseurs de ce troisième romantisme que nous attendions.

***

Le livre de M. Chadourne comprend deux années de la vie d'un enfant. Cet enfant s'appelle Paul Demurs. Le roman commence le jour où il entre en rhétorique, au collège Saint-Julien d'Aubenac. Comme l'année commence par une retraite, il est aisé à l'auteur de nous faire entendre la confession de Paul ou plutôt l'entretien qu'il a avec le jésuite qui a prêché. « Le visage jaunissant du Père se détachait entre la soutane noire et le mur blanchi à la chaux. Les yeux se fermaient à demi sous le lorgnon, laissant filtrer un regard très doux et très aigu qui me pénètra comme une lame, dès mon entrée dans la pièce. Je me dirigeai vers le prie-Dieu et me mis à genoux. Le Père posa sa main sur mon épaule. »

Le religieux interroge l'enfant. Paul avoue qu'il n'a de goût que pour les lettres ; qu'il aime passionnément la lecture ; et qu'il lit Lamartine. Lecture dangereuse, dit le Père, et il ajoute : « Je ne vous ai vu que quelques instants, et cependant je vous connais. J'ai pénétré le fond de votre cœur. Il est pur, ce cœur ; il est vibrant et généreux ; il s'ouvre à tous les appels ; il voudrait contenir le monde ; il voudrait battre à se rompre, épuiser toute la force de son sang. Il vous semble que vous n'aimerez jamais assez, ni assez fort, ni assez d'êtres. Vous portez en vous le besoin de vous donner. Vous allez comme le lévite qui marche à l'offrande et présente les corbeilles, votre cœur nu exposé sur vos mains. Mon pauvre enfant, que de dangers vous menacent sur la route! »

Ainsi, du premier coup d'œil, le prêtre a jugé l'enfant tour-

menté de l'inextinguible soif d'aimer, confondue avec la passion de l'infini. Il l'a si bien jugé qu'il peut énumérer à Paul tous les symptômes de la crise : Dieu semble s'être retiré de lui, laissant une inquiétude que la prière n'apaise plus. « Un jour vous vous sentez vigoureux, avide, rayonnant d'énergie, prêt à forcer tous les vergers de la terre. Puis le jour suivant la force vous abandonne ; vous tombez dans une morne langueur ; un voile recouvre le monde. Non, il n'y aura rien pour vous des splendeurs entrevues; vous ne serez jamais heureux, jamais aimé. »

Paul reste confondu de l'exactitude du portrait. Le religieux poursuit : « Ces vacances, à la campagne, n'avez-vous pas découvert des choses inconnues? N'avez-vous pas remarqué la tiédeur du vent, l'odeur de l'herbe, mille parfums, mille saveurs que vous ne soupçonniez pas? » Et il demande aussi s'il n'a pas ressenti des désirs étranges, et il lui fait avouer ces langueurs, ces troubles, un baiser pris. Et il conclut par la condamnation de tout cela, qui est à la fois illusion et faute. « Ces appels qui vous semblent venir de l'inconnu, ce goût de vivre, vos mélancolies elles-mêmes et vos désespoirs : ce sont les mille voix du péché. »

Voilà donc un adolescent, à l'âge où le cœur s'éveille. Certes ce trouble est vieux comme le monde. « Je ne sais plus ce que je suis ; mais depuis quelque temps, je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots amour et volupté le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec les paroles perdues. » Ainsi parle Chérubin. Et Paul Demurs pareillement aimera au hasard, une femme à peine entrevue, la mère d'un de ses camarades. Seulement, moins dégourdi que Chérubin, enfermé dans un collège et en proie à la poésie, il se contentera d'un fantôme. « Je sentis la nécessité absolue d'une passion, écrit-il. S'il n'y a pas une femme dans ma vie, ma vie est misérable. J'ai longtemps gardé dans mon portefeuille un portrait d'actrice découpé dans un magazine. Mais ce simulacre de souvenir ne me suffit plus et j'ai déchiré l'an passé cette pauvre coupure dans un moment

de dépit... Il me faut une héroïne. Je pris aussi la résolution d'aimer madame Jouvelin dont j'ignorais le petit nom. Je ne l'avais pas revue depuis la rentrée, malgré ses promesses, et j'éprouvais quelque difficulté à me faire d'elle une image très précise... Cette figure indécise suffisait à alimenter ma rêverie. Elle se substitua vite aux fantômes plus indécis encore qui jusqu'ici l'avaient peuplée. Désormais, ma mélancolie eut un objet. »

Quelle différence avec Chérubin ! Le page de la comtesse, c'est l'instinct tout cru qui s'éveille. Il n'est pas jusqu'à la vieille Marceline qui ne le trouble. Comme on l'en raille, il répond par ce mot cynique : « Pourquoi pas? Elle est femme. » Il y a bien quelque chose de pareil chez Paul. Et cet éveil finira par le mener dans un bouge, où une Marceline, amère comme la mort, jaune, sèche, et vêtue d'un sarrau d'ouvrière, lui fera connaître l'amour. Mais cette adolescence, si joyeuse chez l'amoureux de Fanchette, s'accompagne chez Paul de mélancolie et de désespoir. Son ardeur même lui fait souhaiter de mourir. C'est que le XIXe siècle n'est pas, comme on le croit, disparu dans les ténèbres sans retour. Que ce qui a été puisse ne plus être, c'est la plus grande illusion de l'humanité. Rien ne passe. Il suffit que René et Obermann, Werther et Manfred aient eu le mal du siècle : ce mal ne saurait plus guérir, et l'humanité en est atteinte à jamais. Oui, parce qu'au début du XIXe siècle, quelques jeunes héros ont souffert d'une mélancolie sans cause, des millions d'enfants, jusqu'à la fin des âges, ressentiront cette même mélancolie. Il suffit que le romantisme ait une fois paru, et toutes les générations des hommes seront romantiques, sans même s'en douter. Qu'il est profond et douloureux, le mot de Thucydide, que l'histoire est un acquêt pour toujours !

Il y a chez Paul un autre trait encore, et celui-ci est nouveau et propre à notre temps : c'est le goût de l'aventure. Paul a un ami, qui se nomme Lortal, et qui a sur lui un étrange pouvoir. Leur amitié est « un élan à deux vers la vie et vers l'action. Mon grand camarade..., comme je te suivrais, si tu voulais partir ! Comme les routes seraient belles ! Et la mer... Vagabond, matelot, à ton gré, pourvu qu'on marche côte à côte, que je sente sur mon épaule la force ramassée de ta

main ! Il me vient une soudaine ivresse à respirer cette amitié surgie du soir qui tombe. Une énergie nouvelle palpite en moi. Cette goutte d'eau sur mon front? Est-ce la pluie? N'est-ce pas plutôt l'embrun du large qui m'apporte l'appel d'un océan? Compagnon, nous sommes faits pour l'immensité, pour la route sans fin ! Compagnon, à ton côté, mes muscles se tendent comme de bons ressorts. Auprès de toi, mon camarade, je me sens le goût d'être un homme ! »

Ici encore, il ne faut pas exagérer l'importance des signes nouveaux. De tout temps, les enfants ont eu le goût de l'aventure. « Levez-vous, orages désirés ! » s'écriait René, et il faudrait tenir en piètre estime une adolescence craintive des tempêtes. Mais ce goût s'est étrangement réveillé de nos jours. Cent livres en témoignent. « Que de fois, écrit encore Paul, que de fois, depuis l'époque lointaine de ces souvenirs, j'ai entendu l'appel ! Que de fois j'ai senti le frôlement de l'esprit nocturne ! Parfois j'ai résisté. J'ai cédé parfois aussi, renonçant au calme labeur, à l'amour heureux, à l'amitié fidèle. Pourquoi? Pour suivre un fantôme, pour courir après l'aventure. L'aventure ne démasque jamais son visage. Mais ceux qui, comme moi, ont obéi à sa voix impérieuse et déchirante, connaissent cette ivresse, la plus profonde, la plus amère de toutes : l'abandon. »

*
* *

Voilà, si je ne me trompe, les trois traits distinctifs de Paul à quinze ans : l'éveil des sens mêlé de tendresse et de poésie, la mélancolie de l'absolu, le goût de l'aventure. Au cours des deux années où nous le suivons, je ne démêle guère d'évolution. Mais, presque à chaque page, des indications nouvelles renforcent ces traits.

Dans une conversation avec le supérieur du collège, Paul accuse ceux qui voient le mal partout. « Mais alors, la vie elle-même, c'est le mal. » — « Peut-être », murmure le supérieur Et Paul reprend : « Je ne peux pas croire cela, mon Père. Je la désire, la vie ; je désire tout comprendre, tout aimer, tout sentir. Je désire être heureux. Et je ne suis pas heureux ici. » — « Vous ne le serez jamais, mon fils, répond le prêtre,

trop de sensibilité, trop de poésie, trop d'amitié. Il faut tailler dans le vif. »

Paul est si sensible, en effet, que la vue d'une femme aimée par son ami Lortal suffit à le combler de mélancolie. « Ni la douceur de l'air, ni la perspective des vacances toutes proches ne suffisaient à dissiper ma mélancolie. L'apparition de l'amazone avait encore étendu une ombre sur mon cœur et le désespoir montait de je ne sais quelles profondeurs de moi-même, tandis que s'élevait sur les champs la langueur vaporeuse d'avril. »

Le romancier a voulu cependant que son héros changeât. Il a voulu, de cet enfant frémissant d'une tendresse infinie, faire un homme résolu à vivre sa vie. Pour cela, il lui a d'abord, dans l'année où il fait sa philosophie, ôté la foi. « Je n'emportai de ces entretiens aucune certitude. J'emportai quelque chose de bien plus précieux que la certitude : le besoin de chercher, de chercher encore ; la joie de me débattre, comme un nageur fouetté par les vagues, de souffler, la tête hors de l'eau, et de replonger dans le tumulte salé. Le doute ne m'abattait plus : il m'exaltait. » — Débarrassé du dogme, et en même temps de la morale qui lui montrait la vanité du bonheur et la cendre des passions, Paul peut en venir à cette religion de la vie où l'auteur voulait l'amener. « La vie ! dit-il, ce mot sonnait en moi comme une fanfare. » La mort, dont on lui avait fait tant de peur, ne l'effraie plus. Elle n'est plus que le passage de la vie individuelle à la vie universelle : « Je compris que dans le temps qui nous est donné, il faut rassembler en soi la beauté éparse aux moindres parcelles du monde, spectateur irrassasié d'un jour. Je compris que la loi n'était pas celle qu'on m'avait enseignée, loi de douleur et d'expiation, loi de la chair mutilée et de l'esprit morose. La loi était autre : s'épanouir selon sa force, donner toute sa fleur et prendre toute sa part de l'universelle joie et de l'universelle douleur, se réjouir de n'être, dans l'enchaînement des effets et des causes, rien de plus qu'un fil d'herbe ployé par le vent, mais nourri des sucs profonds de la terre. »

Il est impossible de renoncer plus complètement à son rêve. Avoir voulu tout aimer, tout embrasser, et reprendre bien sagement sa petite place anonyme dans l'universelle nature,

quelle décadence dans cette sagesse! Paul est-il donc assuré que son rêve ne le tourmentera plus? Son inquiète adolescence ne reviendra-t-elle pas, comme un vent d'orage, tourmenter sa quiétude? Est-il si aisé de se confondre avec la nature? Celui qu'Horace et Lucrèce appelleront heureux, ne lèvera-t-il pas, malgré lui, ses regards vers le ciel? Et si l'homme doit différer à ce point de l'enfant, comment comprendre cette autre pensée de l'auteur, que l'homme vit de son adolescence?

Auprès de ce Paul éperdu de tendresse et de rêverie, l'auteur a placé un compagnon, comme Desgenais auprès d'Octave. Ce compagnon se nomme Jacques Lortal. Celui-là, nerveux, élégant, volontaire, déjà instruit de la vie, est de ceux qui mènent les autres. « Son visage reflétait à la fois l'énergie et la rêverie ; il joignait le cynisme à la délicatesse, la brutalité à la douceur, et l'énigme même de cette nature la rendait plus séduisante. Aucun de ceux qu'il voulut attirer ne lui résista jamais. Bien rarement, d'ailleurs, il se donnait cette peine. »

Et c'est un romantique aussi, celui-là, indolent, passionné et cruel. Ce beau garçon olivâtre est de ceux qui ne peuvent aimer sans faire souffrir. Pour riches qu'ils soient, ils donnent peu et prennent beaucoup. Et pourtant il joue dans la vie de Paul un rôle immense : il a le don d'évoquer devant lui des mondes nouveaux. Est-il sincère? N'est-il qu'un merveilleux comédien? Nul ne le sait. « Mime prodigieux peut-être, il me joua dans la solitude du collège, le jeu des passions, celui de la joie, celui du désir, celui de la douleur, celui de la haine, et j'en fis ainsi la découverte anticipée. Il m'en resta le goût très vif d'expérimenter par moi-même, mais la réalité manqua toujours de ce vernis dont l'enchanteur avait su la parer. » C'est que Lortal a, lui aussi, le goût de l'aventure ; c'est pourquoi il sait voir les arrière-plans de l'univers, baignés d'une lumière bizarre. Mais tandis que Paul n'est que désir d'aimer, Lortal n'aimera sans doute jamais que lui-même. Hautain et tourmenté, inégal de caractère, il mesure sa tendresse à la douleur qu'il impose. « Une ombre tragique l'accompagne déjà. Sans doute il a causé et causera le long de sa route quelques-unes de ces blessures qui ne se cicatrisent jamais. Il ne trouvera son expiation qu'en lui-même, en son-

geant à l'irréparable, car il est de ces bourreaux que leurs victimes sont impuissantes à maudire. »

Paul était un romantique à l'âme inquiète et blessée ; Lortal est un romantique fatal, sarcastique et byronien.

*
* *

Auprès du livre de M. Chadourne, celui de M. Obey paraît simple et idyllique. Mais il est fort agréable, et sa littérature même est ciselée avec goût. Il s'agit encore d'un enfant sensible. Arnaud, dès sa petite enfance, est ému par le monde des formes et le monde des sons. La première fois qu'on le porte à l'école, le chœur des petites filles, en le ravissant, fait taire ses pleurs. (Paul Demurs, lui, était particulièrement sensible au monde des odeurs, et il a écrit là-dessus un joli couplet.) De plus Arnaud, dans son enfance, a été très délicat. Il n'a pu suivre les cours de lycée que d'octobre à mai ; tous les ans de mai à octobre, il était confié au fermier Carette, « un brave homme, qui le laissait courir en liberté dans les prés, comme un poulain... Il apprenait à voir couler le temps, changer l'air, la lumière, les parfums des saisons. »

Ainsi Arnaud vivra, bien plus que Paul et que Lortal, dans la féerie de la nature, et cet enfant sera un poète sensible et changeant dont les idées tourneront avec le temps.

« Chaque année, en septembre, il allait attendre l'automne en haut d'une colline qui dominait une plaine immense. Il s'asseyait contre le mur tiède d'une chapelle qu'entouraient des platanes. A travers les champs tout râpeux d'éteules, le soleil déclinant coulait de longs rayons d'un rouge liquide dont le dernier, dardé à ras du sol, aveuglait Arnaud. Quand il rouvrait ses yeux clignotants, la tache pourpre du brutal baiser du soleil voltigeait devant lui comme une phalène. La nuit montait avec la brume du creux des champs. Arnaud s'étendait dans l'herbe et regardait, droit sur sa tête, les étoiles fleurir aux branches des platanes. Le blanc visage ravi de la lune apparaissait à l'horizon derrière la colonnade des peupliers. Le tournoiement doux d'une fête mélancolique glissait dans la campagne bleue et Arnaud sentait l'effleurer l'envol odorant de la robe de l'automne. » — Le passage est joli,

un peu trop soigné seulement : emporté par le plaisir de parler du blanc visage ravi, M. Obey a oublié que ce visage, quand la lune se lève, est jaune comme de l'or. Mais voici maintenant, quelques années plus tard, Arnaud qui, aux premières semaines d'octobre, rentre au lycée : et il sera lui-même un temps incertain d'automne, joyeux un jour, triste le lendemain. Il trouve les classes trop blanches sans le manteau de feuilles dont les couvrait l'été, et trop grandes. Il pleure le départ d'un ami. Il ne réussit pas à écouter. « Comme c'est difficile ! » dit-il. — « Qu'est-ce qui est difficile? » demande sa mère; et il répond : « Tout. » Sa sœur Simone résume la situation en disant : « Il rit, il pleure, on ne sait jamais pourquoi. » — En réalité il s'est donné à la campagne une âme faite de nuages et de vent. Bien plus tard, il ne pourra plus s'endormir s'il ne sait pas comment est la nuit. Il laisse grande ouverte sa fenêtre ; à minuit une autre fenêtre qui se ferme lui envoie la lune dans l'œil, et il s'endort dans le ciel.

Je ne sais s'il a, comme Paul Demurs et comme Lortal, le goût de l'aventure. Du moins il a lu Kipling et il a l'imagination vive. Il est allé au Jardin des Arbres, avec ses petites amies Henriette et Lucienne Maréchal, et avec leur mère. Il parle aux sapins qui, au bord de la pelouse, tiennent conseil, assis sur leur ombre. « Bonjour », leur dit-il. — « Tu es drôle, Arnaud, lui dit Henriette ; tu parles à tout le monde. Est-ce que tu crois qu'ils t'entendent? »

ARNAUD. — Ma Didi, non seulement ils m'entendent, mais ils me répondent. Tiens, regarde leurs têtes pointues. Elles font : Bon-jour Hen-riette... Bon-jour Ar-naud...

HENRIETTE. — C'est le vent. Ils balancent parce qu'il y a un peu de vent.

ARNAUD. — Didi, Didi, quand on explique tout, eh bien, on... on ne sait plus rien.

Arnaud est amoureux d'Henriette, et cette fois encore, nous assistons à l'éveil d'une âme adolescente, toute inquiète de son printemps. Arnaud a quinze ans. Il est resté l'enfant changeant et impatient. S'il a envie de jouer, il faut qu'on joue aussitôt. « Tu changes d'humeur comme de chemise », lui dit la bonne madame Maréchal. — « Bien plus souvent,

madame », répond poliment Arnaud. Aussi sa vie est traversée de souhaits et de regrets. La fin du jour l'accable. Il regrette il ne sait quoi. Il regrette tout, il a envie de pleurer, il a besoin qu'on l'aime. Il est encore plus loin de Chérubin que les personnages de M. Chadourne.

Car sa jeunesse, au lieu d'être une ardeur joyeuse, n'est que mélancolie et détresse. Madame Maréchal lui en fait maternellement la remarque : « Écoute, Nono, je ne suis qu'une vieille maman bien tranquille, mais nous nous entendons bien, nous deux, et tu sais que je t'ai remonté plus d'une fois, n'est-ce pas? Hé bien, il ne faut pas qu'un petit garçon ait toujours à la bouche le mot regret. Mais qu'est-ce que tu regrettes, voyons, qu'est-ce que tu peux regretter? Tu as quinze ans ! Espère, oui, espère... ou plutôt, attends, tout simplement ! Et encore, non, n'attends rien : vis. »

Maintenant nous connaissons Arnaud, et nous savons de quelle lignée il est. Le solide M. Maréchal, qui met sa joie dans les chiffres, lui dit : « Tu es un petit garçon nerveux, bizarre, souvent insupportable... Qu'est-ce que tu feras plus tard? Seras-tu jamais un homme, un vrai, un homme d'aplomb sur ses jambes? là, comme ça. » Et M. Maréchal plaque ses deux pieds par terre. On dirait le lord-maire parlant à Chatterton : tant les images du romantisme apparaissent d'elles-mêmes quand on lit ces livres. Mais la sensibilité d'Arnaud est bien plus lointaine et plus profonde encore ; elle plonge dans la nuit des temps : il a des sentiments hérités des premiers âges, du temps que les hommes ne savaient pas si le soleil couché se lèverait le lendemain. Une réminiscence de l'angoisse ancienne l'effleure :

ARNAUD. — Le soleil tombe derrière la terre, là-bas. Est-ce qu'il reviendra demain?

LUCIENNE. — Mais bien sûr ! Si c'est pour cela que tu te tourmentes, tu peux être bien tranquille.

ARNAUD. — Le soleil est parti. Il nous a vus heureux. Il est parti... Il emporte tant de choses avec lui. Sans doute d'autres journées viendront... celle-là est morte... elle était belle...

Étrange enfant, qui se récite déjà à lui-même *la Tristesse d'Olympio*, joue à se faire peur avec les craintes qui épou-

vantaient les premiers hommes, et qui, de cette mélancolie romantique devant ce qui finit et de cette peur de sauvage devant les ténèbres, se compose une détresse de chaque soir.

Cependant M. Maréchal a surpris l'innocente idylle d'Arnaud avec Henriette, et il la piétine avec autorité. Dès le lendemain, il emmène sa femme et ses enfants au bord de la mer. Le pauvre Arnaud ne peut suivre que de loin le départ de son amie. Elle s'en va en riant, parce qu'on lui a donné un manteau de voyage neuf. « Sur la place de la gare, Arnaud écoute la rumeur du train de 10 heures 3 décroître et se perdre au loin. Et quand elle s'est tue, il n'y a plus en lui qu'un amer silence. Il s'assied sur un banc, prend sa tête dans ses mains et murmure : « Quel chagrin de n'être pas comme tout le monde ! »

Voilà le mot suprême et que nous attendions, le mot de Julien Sorel, la formule définitive du romantisme, et qui en enferme la mélancolie, la passion et l'orgueil.

***

Il est assez plaisant de voir le romantisme, encore tout transpercé des coups de M. Lasserre, se relever ainsi et reprendre tranquillement ses droits sur les jeunes esprits.

Mais, dites-vous, vous voilà en pleine contradiction. Vous avez dit en commençant cet article que ce nouveau lyrisme était un effet de la guerre, et qu'il ne serait tout à fait développé que dans dix ans. Et voici qu'il paraît dans des ouvrages dont l'un au moins est daté de 1919, mais qui tous deux se rapportent à des souvenirs antérieurs à la guerre.

Il est vrai, et nous touchons à un des traits les plus curieux et en apparence les plus inexplicables de l'histoire des idées. On peut l'écrire ainsi : dans la suite des sentiments humains les effets apparaissent avant les causes. Absurdité, dites-vous. Voici un exemple : le romantisme est incontestablement un effet de la Révolution. Or il apparaît nettement (non pas dans son plein épanouissement, mais avec ses traits distinctifs) à la veille de la Révolution. Il en est de même aujourd'hui : le nouveau lyrisme, avec sa mélancolie, son avide espérance et son orgueil, sera l'effet de la guerre, mais en

voici des symptômes non douteux, qui sont antérieurs à la guerre.

Quelle peut être l'explication d'un phénomène si étrange et cependant si certain? Le jeu des effets et des causes est-il plus compliqué que nous ne l'imaginons? Ce que nous appelons cause n'est-il en réalité qu'une sorte de lieu géométrique où viennent passer ensemble une foule de courbes déjà toutes tracées? On peut aussi concevoir que tous les phénomènes existent à la fois, à l'état permanent, et que les causes, au lieu de les produire, ne font que préserver un certain nombre d'entre eux, en laissant périr les autres. Quoi qu'il en soit, les deux romans de M. Chadourne et de M. Obey nous donnent un double diagnostic sur notre temps. Ils se confirment l'un l'autre. Ils laissent entrevoir une génération de jeunes gens aussi tourmentés qu'Obermann, Frank ou Manfred. Il est vrai que l'un d'eux, au seuil de la vie, abjure son inquiétude et tombe dans une certitude un peu vulgaire ; il est vrai aussi que l'autre est présenté comme une exception. « Sur les trente élèves de sa classe, dit M. Obey, vingt-huit guettent la vie, ramassés, mains tendues, mâchoires prêtes, et ils se moquent un peu du temps qu'il fait, qu'il a fait ou qu'il fera, des astres qui verdissent ou des feuilles qui meurent. » Mais n'en était-il pas ainsi en 1820, et les âmes sensibles seront-elles jamais plus d'un petit nombre?

HENRY BIDOU

Le gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1921

		Pages
Le COLONEL JEAN FABRY. .	La France de 1921 et la « Nation armée ».	5
GÉRARD D'HOUVILLE. .	Tant pis pour toi (2e partie)	36
ARTHUR RAFFALOVICH.	La Conférence financière de Bruxelles.	79
MARCELLE TINAYRE. .	Étienne Delécluze et Mlle Justine de Liron.	97
PIERRE DE NOLHAC. .	Souvenirs de la Bibliothèque vaticane.	113
PIERRE DENIS.	Deux Ans en Argentine.	122
MARIE-LOUISE PAILLERON. .	L'Autobiographie de Mrs Asquith.	151
JEAN GIRAUDOUX. . . .	Suzanne et le Pacifique (3e partie).	164
D. PASQUET.	La Découverte de l'Angleterre au XVIIIe Siècle. II.	204

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1921

X. X. X..	France et Angleterre.	225
GÉNÉRAL BUAT.	Une Crise dans le Commandement allemand. — I.	244
GÉRARD D'HOUVILLE. .	Tant pis pour toi (fin).	265
EDMOND PERRIN. . . .	L'Enseignement secondaire en Alsace et Lorraine.	309
JEAN GIRAUDOUX. . . .	Suzanne et le Pacifique (fin).	330
JACQUES DE CLAUSONNE. .	La Crise économique.	367
PAUL SOUDAY	Questions de Style	381
HENRI BOUCHÉ.	Images aériennes.	397
ÉTIENNE REY.	Don Juan et « l'Homme à la Rose »	402
HENRY BIDOU	Parmi les Livres.	416
LOUIS-HENRY DESTEL.	Les Émotions d'un Footballeur.	427

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1921

		Pages
V. BLASCO-IBAÑEZ.	Les Ennemis de la Femme (1re partie).	440
FRÉDÉRIC MASSON. . .	Marie-Louise. — I.	497
PAUL VALÉRY.	Au Sujet d'Adonis.	540
ÉLIE HALÉVY.	Les Origines de la Discorde anglo-allemande. . .	568
MARIE-LOUISE PAILLERON.	M. Wells chez les Bolcheviks.	584
GÉNÉRAL BUAT. . . .	Une Crise dans le Commandement allemand. — II	595
LOUIS LALOY.	Le Retour de Wagner.	622
ALBERT THIBAUDET. .	Le Prix Nobel.	631
CHARLES LOISEAU. . .	La Politique sociale de la Papauté.	647

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1921

ROBERT DE TRAZ . . .	Le Réprouvé	673
FRÉDÉRIC MASSON. . .	Marie-Louise et ses Carnets de Voyage. — II. . .	701
MAURICE MURET. . . .	Guillaume II dans le Rôle d'Hamlet.	742
CAPITAINE BRULÉ. . .	La Conférence aéronautique de Londres.	756
V. BLASCO-IBAÑEZ . .	Les Ennemis de la Femme (2e partie).	780
M. BAUMONT	L'église évangélique et l'Allemagne républicaine.	827
GONZAGUE TRUC. . . .	Études et Portraits : Madame de Maintenon	844
L. HERSCH.	Situation sociale et Dépopulation	866
HENRY BIDOU.	Parmi les Livres	892

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Œuvres de
V. BLASCO IBAÑEZ

Traduction de Georges HÉRELLE

ARÈNES SANGLANTES . . . . . 1 vol.
LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE . . . . . 1 —
TERRES MAUDITES . . . . . 1 —

Chaque volume, format in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

FLEUR DE MAI . . . . . 1 vol.
DANS L'OMBRE DE LA CATHÉDRALE . . . . . 1 —
LA HORDE . . . . . 1 —

Chaque volume, format in-18. — Prix . . . . . 4 fr. 90

COLETTE YVER

DANS LE JARDIN
DU
FÉMINISME

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, *14, rue Cadet, PARIS*

Téléphone Central : 72-71

Vente au Palais, le 19 février 1921, 2 h., 1 lot. **Immeuble** à Paris, **36, QUAI JEMMAPES** (10e arr.) Cont. 210m env. Rev. net 12.500 fr. environ. Mise à prix baissée à **100.000** fr. S'ad. **Mes VIVET**, avoué, 8, rue de l'Odéon ; **Cahon**, avoué ; **Albert Morel d'Arleux**, notaire, Paris.

Vente au Palais, le mercredi 2 mars 1921, à 2 h. **PROPRIETE A NEUILLY-SUR-SEINE, 80, boulevard Victor-Hugo.** *Libre de location.* Mise à prix : **150.000** fr. S'ad. à **Mes SEDILLON, A. Chartier, Haquin**, avoués, **Bourdel**, notaire.

Vente au Palais, Paris, le 26 février 1921, à 2 h. **VILLA A HOULGATE** : M. à p. **164.000** fr. Obligation prendre mobilier pour 35.420 fr. 75. **Me LEBOUCQ**, avoué.

Vente au Palais, le 19 février 1921, à 2 heures, en **3 LOTS.** 1° **Maison** à Paris, **RUE DES MARAICHERS, 75.** Cont. 171m env. M. à p. **55.000** fr. 2° **Prop. à Paris, RUE DE LA REUNION, 30.** Cont. 260m environ. Mise à prix : **70.000** fr. 3° **Droit au bail d'un terrain** et **constructions** édifiées à **Paris, rue des Vignolles** et **passage Josseaume.** Contenance 357 mètres environ. Mise à prix : **12.000** fr. S'ad. à **Mes FRANK** et **Benech**, avoués, et à **Me Philippot**, notaire.

Vente au Palais, Paris, le 26 février 1921, à 2 h. **Deux immeubles** à Paris, 1° **RUE CHAUDRON, N° 20.** Contenance 322 m. 82 env. Rev. brut 17.168 fr. env. M. à pr. **200.000** fr. 2° **RUE PERCEVAL, Nos 8, 10 et 12,** et **r. du Moulin-de-Beurre,** nos 7, 9 et 11. Cce 1.915m 20 env. R. b. 14.980 fr. env. M. à p. **200.000** fr. S'ad. à **Me BEAUVAIS**, av., **Me Fagniez**, av., **Mes Guy Demanche** et **Vallée**, not., **M. Bellière**, architecte, 8, rue Belgrand.

Propriété d'entraînement de chevaux de courses à **GOUVIEUX,** dite **Villa PRIM'ROSE.** Cont. 12.703m. M. à pr. **200.000** fr. Adj. Ch. not. Paris, 1er mars, **Me G. BAZIN**, not., 52, rue Clichy.

Vente au Palais, Paris, le 26 février 1921, à 2 h., **Propriété de Bonhôtel,** commune de **Ligny-le-Ribault** (Loiret). Mise à prix : **975.000** fr. **Me LEBOUCQ**, avoué.

Vente au Palais de Justice à Paris, le 26 février 1921, à 2 h. du soir. 1° **Maison** à Paris, **19, RUE GANDON.** Rev. net environ : 9.491 fr. 10. Mise à prix : **125.000** fr. 2° **Maison** à Paris, **rue Gandon, 20.** Rev. net env. 2.064 fr. 38. Mise à pr. **40.000** fr. 3° **Maison** à Paris, **RUE CLISSON, 12.** R. net envir. 3.937 fr. 45. Mise à pr. **70.000** fr. 4° **Immeuble au Kremlin-Bicêtre,** rue Elysée-Reclus, 30, et rue de l'Hay. Revenu net environ 1.174 fr. 93. Mise à pr. **30.000** fr. S'adresser pour renseig. à **Me Fernand BERTIN**, av. à Paris, 18, rue Duphot ; **Me Lefèvre** et **Bénech**, avoués ; à **Mes Brécheux** et **Dutertre**, notaires à Paris, et au Greffe du Tribunal.

Vente au Palais, à Paris, le mercredi 2 mars 1921, à 2 h., en **1 lot.** 1° **UNE PROPRIETE,** situé au lieu dit "**Le Chêne**" à **Guignes-Rabutin** (Seine-et-Marne). Cce 2 h. 20 a. 47 c. 2° **2 PIECES DE TERRE** au même lieu. Contenance 20 a. env. **Non louées.** M. à pr. **30.000** fr. S'adresser à **Me CARTAULT**, avoué pours., 9, rue Roquépine, **Me Grolous**, av., **Me Labouret**, not. à Paris, et à **Me Point**, notaire à **Guignes-Rabutin.**

Ad Ch. n., 1er mars, **Me Saucier**, n., 164, f. St-Honoré. **3 Mais.** 1° **Exelmans,** 1, angle quai, 297m. Revenu 25.410 fr. M. à p. **300.000** fr. 2° Rue Charles-**DIVRY, 4.** Cont 220m. Revenu 15.455 fr. Mise à prix : **200.000** francs. 3° rue **MELINGUE, 10.** Cont. 243m. Rev. 13.990 fr. Mise à prix : **130.000** francs.

Vente au Palais, à Paris, le 2 mars 1921, à 2 h. en **3 lots.** 1° **MAISON A BOULOGNE-SUR-SEINE,** avenue des Moulineaux, 91. Contenance 175m environ. Mise à prix **30.000** fr. 2° **MAISON A BOULOGNE-SUR-SEINE,** rue du Point-du-Jour, 67 *bis*. Contenance 147m env. M. à prix **10.000** fr. 3° **MAISON A BOULOGNE-S.-SEINE,** rue des Peupliers, 32. Cont. 240m environ. Mise à prix : **20.000** fr. S'adresser à **Mes PLAIGNAUD** et **De Forges**, av. à Paris, et à **Me Vitry**, notaire à Boulogne-sur-Seine.

Maison à Paris, **Bd Beaumarchais, 72,** et **r. Amelot.** Cce 311m. R. 24.171 f. M. à p. **280.000** f. 2° **MAISON** à **Maisons-Laffitte** (S.-et-O.), rue du Bois-Bonnet, 41. Cce 539m. R. 3.074 f. M. à p. **25.000** f. Adjudic. Ch. notaires, Paris, 1er mars 1921. S'adresser **Me GASTALDI**, notaire, 5, rue Drouot. Dép. ench.

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à Lyon — Siège central à Paris

CAPITAL : 250 MILLIONS

ENTIÈREMENT VERSÉS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOT DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

COGNAC BISQUIT

Bisquit Dubouché & Cie

MAISON FONDÉE EN 1819

COGNAC

DEPESSE

COLLECTION GEORGES PETIT

TABLEAUX MODERNES

Aquarelles, Pastels, Dessins

Par BESNARD, BOUDIN, CALS, CAZIN, COROT, DAUBIGNY, DECAMPS, DELACROIX, DIAZ, DUPRÉ (JULES) GUILLAUMIN, JONGKIND, LA TOUCHE, LEBASQUE, LEBOURG, LÉPINE, LE SIDANER, MEISSONIER MÉNARD (R.), MONET, MOREAU (G.), PISSARRO, RAFFET, RAFFAELLI, ROUSSEAU (PH.), ROUSSEAU (TH.) SISLEY, STEVENS (A.), TASSAERT, THAULOW, ZIEM, etc.

BRONZES DE BARYE

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

du XVIIIe siècle et autres

Porcelaines de Chine et de Saxe — Orfèvrerie

BUSTE EN PLATRE PAR HOUDON

Sculptures par CLODION, GAUTIER, NINI, etc.

BRONZES — PENDULES

SIÈGES ET MEUBLES

par LAVISSE, R. LACROIX, GUIGNARD, DE LOOSE

Vente à Paris, GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Vendredi 4 et Samedi 5 Mars 1921, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, Rue Favart | Me HENRI BAUDOIN, 10, rue Grange-Batelière

EXPERTS

Pour les Tableaux et Bronzes de Barye :

M. ANDRÉ SCHŒLLER, *Directeur général des Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze*

Pour les Objets d'art :

MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges, 7. | M. MARIUS PAULME, 10, rue Chauchat, 10 | M. G. B.-LASQUIN, 11, rue Grange-Batelière, 11

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITIONS { *Particulière* : le mercredi 2 mars 1921 / *Publique* : le jeudi 3 mars 1921 } de 2 heures à 6 heures.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Modifications à l'horaire des trains de luxe entre PARIS-PRAGUE-VARSOVIE-VIENNE et *vice versa*.

Le service des trains de luxe qui circulent entre *Paris*, *Prague* et *Varsovie* et entre *Paris* et *Vienne* a été modifié.

A l'aller, le train quitte *Paris-Est* à 17 h. 30 les mardis, jeudis et samedis pour arriver à *Vienne* à 22 h. 20 les mercredis, vendredis et dimanches, et à *Varsovie* à 16 h. 15 les jeudis, samedis et lundis.

Au retour, le train part de *Varsovie* à 15 h. 25 les lundis, mercredis et vendredis; de *Vienne* à 7 h. 40 les mardis, jeudis et samedis, pour arriver à *Paris-Est* à 10 h. 30 les mercredis, vendredis et dimanches.

La durée du trajet entre *Paris* et *Vienne* et *vice versa* se trouve diminuée d'une nuit entière.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

VOYAGES AU MAROC

1° Par **Bordeaux-Casablanca.**

Billets directs simples des trois classes de Paris-Quai d'Orsay, Orléans, Tours, Limoges et Gannat pour Casablanca et *vice versa*, avec enregistrement direct des bagages des villes ci-dessus pour Casablanca.

Validité des billets simples, 15 jours.

Traversée en trois jours.

La Compagnie d'Orléans a ouvert à Casablanca, 4, rue de l'Horloge, une Agence officielle où l'on trouve des billets au départ de Bordeaux pour toutes destinations des grands réseaux français et où l'on enregistre directement les bagages pour les mêmes destinations.

2° Par l'**Espagne** et **Tanger**.

C'est la voie offrant la plus courte traversée maritime (3 heures seulement entre Algésiras et Tanger avec services quotidiens).

Entre Paris et Algésiras, via Bordeaux-Madrid et *vice versa* billets directs simples et d'aller et retour avec enregistrement direct des bagages.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser notamment à l'Administration Centrale de la Compagnie d'Orléans, 1, place Valhubert, à Paris; à son Agence, 16, boulevard des Capucines et aux diverses gares intéressées.

F. RIEDER et Cie, Éditeurs, 7, place St-Sulpice, PARIS (6e)
(Ancienne Librairie E. CORNÉLY)

PRIX NOBEL 1920 *11e édition*

KNUT HAMSUN

VICTORIA

Roman traduit du norvégien par SIGRID R. PEYRONNET

Un volume in-16. 232 pages. — Prix. . . . . 6 fr. 50

Dans la Collection

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

Collection de volumes in-16, traduits et publiés sous la direction de **M. Léon BAZALGETTE**

PREMIÈRE SÉRIE

C. Buysse, **LE BOURRIQUET.** Traduit du flamand. 5 fr.

F. Grierson, **LA VALLÉE DES OMBRES.** Traduit de l'anglais. 5 fr. 75

Dostoievski, **LA LOGEUSE.** Traduit du russe. . . 6 fr.

T. Hardy, **LES PETITES IRONIES DE LA VIE.** Traduit de l'anglais. 6 fr. 75

K. Hamsun, **VICTORIA.** Traduit du norvégien. 6 fr. 50

G. Keller, **SEPT LÉGENDES.** Traduit de l'allemand. 6 fr.

Édition originale sur papier pur fil Lafuma. — Les 6 volumes. . . . . 60 fr.

DEUXIÈME SÉRIE

(Paraîtra de Mars 1921 à Mars 1922)

S. Slataper, **MON FRÈRE, LE CARSO.** Traduit de l'italien.

J. M. Synge, **LES ILES ARAN.** Traduit de l'anglais.

F. Van Eeden, **LE PETIT JEAN.** Traduit du néerlandais.

H. D. Thoreau, **DÉSOBÉIR.** Traduit de l'anglais.

A. Tchekhov, **LA SALLE N° 6.** Traduit du russe

A. Coomaraswamy, **LA DANSE DE SIVA.** Traduit de l'anglais.

Édition originale { sur papier de Hollande. — Chaque volume. . . . . 35 fr.
sur papier pur fil Lafuma. — Chaque volume. . . . . 15 fr.

SOUSCRIVEZ DÈS MAINTENANT

Il a été établi pour cette Collection une édition reliée. La reliure de chacun des volumes en papier vergé à la forme des manufactures d'Arches a été dessinée par Mlle DE FÉLICE et décorée à la main dans son atelier. — Prix de la reliure : 4 fr.

Demandez le Catalogue de la Collection

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

ANDRÉ HALLAYS

En Flânant. — A travers la France

AUTOUR DE PARIS

DEUXIÈME SÉRIE

VERSAILLES

Le Charme de Versailles. — Le Grand Trianon. — André Le Nôtre. — Jean de la Quintinie. Saint-Cloud. — Le Château du Val. — Meulan. — Vallée du Thérain. L'Abbaye du Val. — Ognon. — Raray. — Nantouillet. — Vitry. — Conflans. — Méréville. Jossigny. — Provins. — Château-Thierry.

Un volume in-8 écu, orné de 31 gravures. — Prix. . . . . 12 fr.
Il a été tiré vingt-cinq exemplaires, numérotés, sur papier de Hollande Van Gelder. — Prix. . 45 fr.

DU MÊME AUTEUR

En Flânant. A travers l'Alsace, 1 volume.
En Flânant. Provence, 1 volume.
En Flânant. Touraine-Anjou et Maine, 1 vol.
En Flânant. Paris, 1 volume.
En Flânant. Autour de Paris, première série, 1 volume.
En Flânant. De Bretagne en Saintonge, 1 vol.
Le Pèlerinage de Port-Royal, 1 volume.

Chaque volume in-8 écu, orné de gravures. Prix : 12 fr. — Relié, fers spéciaux. Prix : 28 fr.

LOUIS SCHNEIDER

UN PRÉCURSEUR DE LA MUSIQUE ITALIENNE AUX XVIe ET XVIIe SIÈCLES

CLAUDIO MONTEVERDI

(1567-1643)

L'HOMME ET SON TEMPS, LE MUSICIEN

Un volume in-8 carré, orné de 8 gravures. Prix : 18 fr. — Relié, fers spéciaux. Prix : 38 fr.

LOUIS LEFEBVRE

LA PRIÈRE D'UN HOMME

Poèmes

Un volume in-16. — Prix. . . . . 4 fr.

PAUL ROUGIER

LA VICTOIRE

(Couronné par l'Académie française). — Prix d'éloquence 1920

Une brochure in-16. — Prix. . . . . 2 fr. 50
Il a été tiré vingt exemplaires, numérotés, sur papier de Hollande Van Gelder. — Prix. . . . 7 fr.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE

CONSIDÉRATIONS LYRIQUES

Suivies d'inédites annotations de RIVAROL sur son exemplaire de Hambourg : 1797

Une brochure in-16. — Prix. . . . . 3 fr.

MÉMOIRES FRAGMENTÉS DU CONSEILLER DE LÉGATION C.

(Extraits)

Une brochure in-32 tirée sur papier de Hollande Van Gelder. — Prix. . . . . 2 fr.

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

Dr Ch. FIESSINGER
Membre correspondant de l'Académie de médecine

LES VILLES ÉDUCATRICES

Avec une Préface de M. Émile MALE
Membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne

I. La Province française. — II. Le Midi de la France. — III. Paris. — IV. Les Environs de Paris. V. Le Jura. — VI. L'Alsace.

Un volume in-16. — Prix. . . . . **7 fr.**
Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires, numérotés, sur papier de Hollande Van Gelder. — Prix **25 fr.**

GEORGES BLONDEL

QUE PEUT-ON DIRE AUJOURD'HUI DES ALLEMANDS ?

I. La Révolution allemande. — Que faut-il en penser ? — II. Situation économique de l'Allemagne. — III. Le problème de l'unité. — Fédéralisme et centralisation. — IV. Le traité de Versailles et la question des responsabilités. — V. Que dit-on des procédés employés et des atrocités commises. — VI. Le problème russe et le bolchévisme. — VII. L'occupation des territoires rhénans et l'armée noire. — VIII. Que pense-t-on de la civilisation allemande ? Y a-t-il un esprit nouveau ?

Une brochure in-8 carré. — Prix. . . . . **4 fr. 50**

JACQUES BOMPARD

L'ÉTRANGÈRE

Récit

Un volume in-16. — Prix. . . . . **7 fr.**
Il a été tiré dix exemplaires, numérotés, sur papier de Hollande Van Gelder. — Prix. . . **25 fr.**

FERNAND JAMIN

CONSEILS AUX JEUNES GENS DE FRANCE APRÈS LA VICTOIRE

Un volume in-16. — Prix. . . . . **7 fr.**

ÉDOUARD SCHURE

LE DOUBLE

Sans nous en douter, nous vivons à la fois de plusieurs vies dans des mondes divers. Il y a souvent dans l'homme deux consciences opposées dont l'une semble parler au nom des faits visibles et l'autre au nom d'un ordre de faits non moins puissant mais caché. E. S. (LE DOUBLE)

Un volume in-16. — Prix. . . . . **7 fr.**

A toute commande ajouter 10 % en sus pour le port et l'emballage

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

VIENT DE PARAITRE :

Dr BERTHE GRIMPRET et GABRIELLE VAIR

ÉTUDIANTES

Roman

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

DUC DE BROGLIE

de l'Académie française

LA MISSION DE M. GONTAUT-BIRON A BERLIN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 4 fr. 90

MARQUIS DE SÉGUR

de l'Académie française

MARIE-ANTOINETTE

Un volume in-octavo. — Prix. . . . . 12 fr.

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 123-21

LIVRES NOUVEAUX

PAGES RELIGIEUSES

par **Paul Thureau-Dangin.**

Ce livre n'est pas un livre posthume, puisqu'il est formé d'une série d'articles que le savant auteur de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet* a publiés à différentes époques de sa vie dans le journal *le Français* et dans *le Correspondant*. C'est un des côtés les plus attachants de Thureau-Dangin que le livre permet d'apercevoir : c'est le polémiste catholique, le journaliste dévoué à son idée, l'écrivain croyant ; et chez le croyant, la foi est vive et ardente, mais elle n'éteint pas la vivacité d'un esprit toujours en éveil et singulièrement vigoureux. De telles pages gardent, même après les années écoulées, un puissant intérêt.

LE SOUFFLE EMBRASÉ

par **Jacques Heugel.**

Il faut rendre hommage à la remarquable érudition de M. Heugel. Elle se manifeste aussi clairement dans ce poème ésotérique qu'est le *Souffle embrasé*, que dans le glossaire, destiné à en faciliter, dans la mesure du possible, la compréhension. S'il est des lecteurs qui ignorent, par le plus grand des hasards, *la Triade Séphirothale* et *les Vouloirs libérateurs*, qu'ils se reportent aux notes de l'auteur. Leur curiosité sera satisfaite. Peut-être demeureront-ils plus longtemps perplexes, en face d'un schéma, qui illustre le Cycle du Verbe Solaire. Il y a là une combinaison des *Seigneurs de la Sagesse* et des *Régimes élémentaux* qui est bien troublante. On est pareillement en droit d'hésiter, en face de nombreux passages de l'œuvre. M. Jacques Heugel pourrait faire un bien remarquable volume consacré aux sciences hermétiques, pour expliquer son volume d'alexandrins.

LES PLAISIRS DE LA RUE

par **André Warnod.**

Ce sont de petites notes sur Paris, ses marchands ambulants, ses fêtes, ses foires, ses marchés aux puces et ses coins populeux. Elles ont le charme nonchalant des flâneries qui les inspirèrent et valent surtout, à vrai dire, par les excellents et spirituels croquis, dus à l'auteur lui-même, qui les illustrent.

Quant aux souvenirs historiques sur la capitale, auxquels sont consacrées de nombreuses pages, ils sont d une lecture agréable, mais le sujet a été déjà bien épuisé par de nombreux érudits et l'originalité est devenue difficile.

EN VOYAGEANT AVEC MADAME DE SÉVIGNÉ

par **Maurice Montigny.**

En dédiant son livre à M. André Hallays, ce n'est pas sous l'égide du délicat conférencier de l'année dernière, que M. Maurice Montigny a voulu se placer ; il a voulu seulement évoquer, en tête de ces pages qui, avec l'allure d'une flânerie, ont l'aimable sérieux d'une recherche d'érudition familièrement dévoilée, l'homme qui lui a appris à « flâner et à glaner ». M. Montigny a vraiment eu l'art de profiter des leçons de M. André Hallays. Ce qu'il glane encore après tous les historiens de madame de Sévigné est considérable ; et même il redresse çà et là quelques erreurs de ses devanciers sur des points de fait ou sur des points d'histoire littéraire toujours curieux, et souvent importants. Mais tout cela nous est présenté de façon si légère que l'érudition qu'il a fallu pour aboutir à ce résultat disparaît, et que l'on serait tenté de croire, comme l'auteur essaie parfois de l'insinuer, que cela a été rencontré au hasard, en flânant par les grandes routes et sur les rivières de France à la suite de madame de Sévigné. En réalité le livre de M. Maurice Montigny est comme un guide bien fait, légèrement écrit, mais savamment documenté, qui nous mène sans fatigue aux lieux mêmes par où passa, dans ses voyages, la vibrante et primesautière marquise : la Loire, la Bretagne, la Picardie, Grignan et la Provence, Rome même, en une agréable digression, sont présentés dans ce livre sous leur aspect du XVIIe siècle, et le style alerte de l'auteur leur rend une vie nouvelle.

AMOURS DE GUERRE

par **Adolphe Aderer.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà la première et la plus importante des nouvelles qui composent ce recueil. Ils ont goûté, dans *la Pagode*, l'original melange de la poésie orientale, du mystère de l'antique civilisation hindoue, avec le dramatique formidable de la dernière guerre. Les récits qui viennent après *la Pagode* sont très variés par les sujets et par le ton, mais l inspiration qui leur est commune leur donne une évidente unité. Ces amours que traverse l horreur, c est, en des décors différents, l'humanité acharnée à vivre et à se perpétuer par l'amour au milieu du triomphe de la mort. M. Adolphe Aderer, par la sobre vigueur de l'expression, a rendu plus émouvantes encore ces idylles tachées de sang.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première **Table Décennale** (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50**.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.